

TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

TOME QUATRIÈME.



TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE,

DE L'IRLANDE,

ET

DES POSSESSIONS ANGLOISES

DANS LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Sine irâ et studio quorum causas procul habeo.
TACIT.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-Saint-André-des-Arcs, nº 16.

AN X — 1802.

TABLEAU

DE

LA GRANDE-BRETAGNE.

DU COMMERCE.

L'ANGLETERRE n'ayant que très-peu de matières premières à exporter, et ayant à en tirer beaucoup de l'étranger, soit pour la consommation de ses habitans, soit pour ses manufactures; ce sont donc les produits de son industrie qui font presque le seul aliment de son prodigieux commerce extérieur; et ce commerce ne pouvant avoir lieu qu'au moyen d'une marine nombreuse, il se trouve que, par une heureuse combinaison, ses manufactures, son Commerce.

commerce et ses forces navales, les seules dont elle ait besoin, s'accroissent réciproquement et dans le même rapport.

Accroissement progressif.

Ce n'est guère que du règne d'Elisabeth que date l'accroissement du commerce de l'Angleterre. Celui qu'elle faisoit avant cette époque étoit peu considérable : une compagnie s'étoit formée dès 1296, sous le nom de *merchant-adventurers*, mais son commerce se bornoit à des étoffes de laine, et à la Flandre, le seul pays où s'étendit alors celui des Anglois : Henri VII cherchant à l'encourager employa à faire des découvertes Sébastien Cabot, Vénitien, le premier qui vit l'Amérique : sous Edouart III il se fit un traité de commerce avec la Suède, et le passage du nord à Arcangel ayant été découvert, il s'en établit une branche importante avec la Russie qui, sous Elisabeth, s'étendit jusqu'en Perse.

Cette princesse, comme l'observe très-bien Chalmers, voulut encourager le commerce par les prohibitions, les manufactures par le monopole, et l'agriculture par la défense de l'exportation des grains; moyens les plus propres à étouffer ces trois précieuses branches de l'industrie humaine; mais les progrès de la population, des lumières et des richesses, joints à l'essor donné dans son siècle à tous les esprits, préva-

lurent sur de mauvaises loix, et le commerce de l'Angleterre commença sensiblement à s'accroître : la bourse de Londres bâtie sous son règne, par sir Thomas Gresham, en est une preuve durable : Elisabeth accorda le premier privilège d'une compagnie des Indes, et en établit une du Levant.

A la mort de cette princesse, tout le commerce de l'Angleterre se trouvoit confiné dans des compagnies établies à Londres, et formées par moins de deux cents personnes. Jacques Ier. abolit la plus grande partie de ces privilèges, réduisit l'intérêt de l'argent de 10 à 8 pour $\frac{0}{0}$, et naturilisa beaucoup d'étrangers. Malgré tous ses efforts, les exportations, dont les neuf dixièmes étoient des laines écrues ou travaillées, ne passèrent jamais 2,487,435 liv. st. et les importations 2,619,315 liv. st., qui produisirent environ 200,000 liv. st. de droits et occupèrent dix mille matelots.

Sous Charles Ier. les guerres civiles vinrent arrêter la marche progressive du commerce ; mais quelque bien se trouvant presque toujours mêlé au mal, elles donnèrent lieu à un usage qui lui est extrêmement avantageux, et l'une des causes qui ont depuis le plus contribué à sa prospérité: la crainte fit déposer l'argent chez des orfèvres ou des banquiers qui en payoient

l'intérêt ; et ces sommes mises en circulation, firent tomber l'intérêt légal de 8 à 6 pour $\frac{o}{o}$. Les principes républicains qui se répandirent alors, et le besoin de réparer les pertes occasionnées par la guerre, engagèrent peu après un grand nombre de gens des classes supérieures de la société, à placer leurs enfans dans le commerce et à s'allier avec des commerçans, ce qui, en relevant cette utile profession, en accrut la considération et l'importance : et des colonies établies par les mécontens, donnèrent lieu à de nouvelles spéculations, ouvrirent de nouveaux débouchés.

Acte de navigation.

Le fameux acte de navigation passé sous Cromwell, fut, selon l'opinion générale de tous les écrivains anglois, la cause de l'accroissement prodigieux qu'éprouvèrent depuis cette époque le commerce, la marine et la prospérité du royaume. Il eut pour but, dans le principe, sinon d'anéantir, au moins de diminuer la marine hollandoise, la seule dont la rivalité fut à craindre pour l'Angleterre, et d'augmenter en même tems la sienne, et par-là les forces navales nécessaires à sa sûreté : et quoiqu'il impose des gênes nuisibles au commerce, en le forçant de payer la navigation nationale plus cher, que ne peut l'être quelquefois la navigation étrangère, en l'obligeant d'essuyer des délais pour at-

tendre des occasions,etc., et soit par conséquent un monopole. « Comme sa propre défense, » dit le docteur Smith, l'ennemi le plus déclaré de tonte espèce de monopole, « est plus important « que l'opulence, il n'en est pas moins le plus « sage de tous les arrangemens de commerce « qu'ait fait l'Angleterre. » Il auroit pu ajouter que l'effet en eût été presque nul, s'il avoit été adopté par les autres nations, et qu'elles eussent cru avoir le même intérêt à mettre de pareilles entraves au commerce que les étrangers faisoient chez elles.

Cet acte dont on retrouve le principe dans une loi de Richard II, qui défend aux Anglois de frêter de bâtimens étrangers, et dans des loix d'Edouart VI et d'Elisabeth, qui prohibent l'importation des vins de Guyène dans des bâtimens étrangers, se trouvant annullé à la restauration comme émané d'un pouvoir usurpé, fut alors renouvellé et modifié : il porte en substance, défense sous peine de confiscation de bâtiment et de cargaison, à tout bâtiment dont le propriétaire, le maître d'équipage et les trois quarts des matelots ne sont pas Anglois, de naviguer et commercer aux colonies angloises, ou de faire le cabotage le long des côtes d'Angleterre; — défense d'importer des denrées étrangères, dans des bâtimens an-

glois, si elles n'ont été chargées dans les lieux qui les produisent; — défense d'importer des bois de Russie (1), du sel, du goudron, du chanvre, du lin, des raisins, des figues, de l'huile, des grains, du sucre, de la potasse, des vins, des eaux-de-vie, des denrées du Levant, dans des bâtimens dont le propriétaire et les trois quarts de l'équipage ne sont pas Anglois, ou dont les propriétaires et les trois quarts de l'équipage ne sont pas des pays dont ces denrées sont le produit; — double taxe sur le poisson qui n'a pas été pêché par des bâtimens anglois (2). On ajouta l'année suivante l'obligation de porter directement en Angleterre, les sucres, cotons, tabacs, indigos, bois de teinture, cafés, cacaos, riz, pelleteries, bois de construction, fers, peaux, potasses des colonies angloises (3). En 1696, on exigea que les bâtimens eussent

---

(1) On a consenti en 1782 à ce que les bois de construction fussent importés dans des bâtimens étrangers, en payant les droits comme étrangers.

(2) On vient de fixer les droits sur ce poisson dans le nouveau tarif des douanes.

(3) On a depuis permis, en 1739, d'exporter directement les sucres dans les ports au midi du cap Finistère, qui appartiennent à des nations peu manufacturières, et d'où l'on n'a pas craint que les colons emportassent des denrées manufacturées, au détriment des manufactures angloises.

été construits en Angleterre, en Irlande ou dans les colonies, excepté les prises; mais on permit, en 1740, de se servir en tems de guerre, d'équipages dont les trois quarts seroient étrangers. On vient enfin de régler, il y a deux ans, la manière dont les bâtimens marchands doivent être enrégistrés dans leurs ports respectifs, ce qui complète les loix sur la navigation relatives au commerce.

Le tonnage des bâtimens anglois sortis des ports d'Angleterre, lors de la restauration, n'étoit que de quatre-vingt-quinze mille deux cent soixante-six tonneaux, et celui des bâtimens étrangers de quarante-sept mille six cent trente-quatre tonneaux, en tout cent quarante-deux mille neuf cents tonneaux; leurs cargaisons n'allèrent qu'à 2,043,043 liv. st., laissèrent une balance défavorable à l'Angleterre, et ne donnèrent de produit net aux douanes que 390,000 liv. st. Commerce à la restauration

En 1688, à la révolution, le tonnage des bâtimens anglois étoit monté à cent quatre-vingt-dix mille cinq cent trente-trois tonneaux, et le tonnage des bâtimens étrangers à quatre-vingt-quinze mille deux cent soixante-sept tonneaux, en tout deux cent quatre-vingt-cinq mille huit cents tonneaux; leurs cargaisons furent à 4,086,087 liv. st., laissèrent une balance dou- Commerce à la révolution.

teuse, et donnèrent de produit net aux douanes 551,141 liv. st.

La guerre de la révolution fut très-nuisible au commerce de l'Angleterre, mais il reprit promptement à la paix. L'année commune des trois premières années de ce siècle donne aux bâtimens anglois un tonnage de deux cent soixante-treize mille six cent quatre-vingt-treize tonneaux, aux bâtimens étrangers un tonnage de quarante-trois mille six cent trente-cinq tonneaux, en tout trois cent dix-sept mille trois cent vingt-huit tonneaux; les cargaisons de ces bâtimens montèrent à 6,045,432 liv. st., donnèrent une balance favorable de commerce de 1,386,832 liv. st., et produisirent 1,474,861 liv. st. nets de droits de douanes. Cet accroissement prodigieux fait dire à Chalmers, « que « le commerce de l'Angleterre, soutenu par « d'immenses capitaux, et animé par des soins « constans, et par une active intelligence, peut « être comparé à un ressort dont la force agit « en vertu de sa compression. »

Les guerres de la reine Anne le tinrent dans une espèce de stagnation; car en 1712 il se trouvoit encore à peu près dans le même état qu'au commencement du siècle; mais la paix d'Utrecht lui donna une nouvelle activité. L'année commune des trois années 1713, 1714

et 1715, donne aux bâtimens anglois un tonnage de quatre cent vingt-un mille quatre cent trente-un tonneaux, aux bâtimens étrangers un tonnage de vingt-six mille cinq cent soixante-treize tonneaux, en tout quatre cent quarante-huit mille quatre tonneaux; les exportations furent à 7,696,573 liv. st., donnèrent une balance en faveur de l'Angleterre de 1,904,151 liv. st., et produisirent 1,588,162 liv. st. nets de droits de douanes. Le produit brut des postes qui tient aux nombreuses correspondances qu'exige le commerce, et qui à la fin du dernier siècle n'alloit qu'à 58,052 liv. st., fut à 90,223 liv. st.

Quoique le commerce souffrit sous George Ier. par la rebellion d'Ecosse, par une guerre avec l'Espagne qui gêna la navigation de la Méditerranée, et bien plus encore par les folles spéculations de la compagnie du Sud, le Mississipi de l'Angleterre, il occupoit en 1727 et en 1728, à peu près le même nombre de bâtimens exportant à peu près la même valeur de cargaisons: dix ans après sur un médium de trois années 1736, 1737 et 1738, le tonnage anglois alloit à quatre cent soixante-seize mille neuf cent quarante-un tonneaux, le tonnage étranger à vingt-six mille six cent vingt-sept tonneaux, en tout cinq cent trois

mille cinq cent soixante-huit tonneaux; les exportations montèrent à 9,993,232 liv. st., donnèrent à l'Angleterre une balance favorable de 4,642,502 liv. st., et produisirent 1,492,009 liv. st. nets de droits de douanes.

Commerce en 1750.

Il tomba un peu pendant la guerre de 1739; mais excité par l'accroissement du luxe et de la consommation générale, et par quelques encouragemens pour les pêcheries et les manufactures, il reprit bientôt à la paix: l'année commune des trois années 1749, 1750 et 1751 donne de tonnage anglois six cent neuf mille sept cent quatre-vingt-dix-huit tonneaux, de tonnage étranger cinquante-un mille trois cent quatre-vingt-six tonneaux, en tout six cent soixante-un mille cent quatre-vingt-quatre tonneaux; les exportations furent à 12,599,112 liv. st., la balance en faveur de l'Angleterre s'éleva à 6,521,964 liv. st., et le produit net des douanes à 1,565,942 liv. st.

Pendant la guerre de 1755 le tonnage des bâtimens anglois se trouva réduit à quatre cent cinquante-un mille deux cent cinquante-quatre tonneaux, les tonnage des bâtimens étrangers monta à soixante-treizè mille quatre cent cinquante-six tonneaux, en tout cinq cent vingt-quatre mille sept cent dix tonneaux; ces bâtimens exportèrent pour 11,708,515 liv. st. de

denrées des ports d'Angleterre, 663,401 liv. st. de ceux d'Ecosse, en tout 12,371,916 liv. st.: la balance du commerce de la Grande-Bretagne tomba à 4,046,466 liv. st., et le produit net des douanes monta à 1,763,314 liv. st.

Mais le commerce se releva bientôt aux approches de la paix de 1763 : l'industrie fit de nouveaux efforts pour subvenir aux prix de toutes les denrées accrus en partie par l'argent que la conquête de l'Inde répandit en Angleterre; des spéculations immenses s'étendirent dans toutes les parties du globe; et d'après une année commune prise sur les années 1764, 1765 et 1766 le tonnage des bâtimens anglois s'élevoit à six cent trente-neuf mille huit cent soixante-douze tonneaux, celui des bâtimens étrangers à soixante-huit mille cent trente-six tonneaux, en tout sept cent huit mille huit tonneaux; ces bâtimens exportèrent pour 15,029,292 liv. st. de denrées angloises, pour 1,196,166 liv. st. de denrées d'Ecosse, en tout pour 16,225,458 liv. st.: la balance fut en faveur de la Grande-Bretagne de 4,385,602 liv. st., et le produit net des douanes de 2,296,328 liv. st.; le produit brut de la poste qui, en 1754, n'étoit que de 210,663 liv. st., montoit en 1764 à 281,535 liv. st.

Le commerce continua à s'accroître jusqu'à

la guerre d'Amérique, et l'année commune des années 1772, 1773 et 1774 donne au tonnage anglois sept cent quatre-vingt-quinze mille neuf cent quarante-trois tonneaux, au tonnage étranger soixante-quatre mille deux cent trente-deux tonneaux, en tout huit cent soixante mille cent soixante-quinze tonneaux; ces bâtimens exportèrent pour 15,613,003 liv. st. de denrées d'Angleterre, et 1,515,025 liv. st. d'Ecosse, en tout 17,128,028 liv. st.: la balance en faveur de la Grande-Bretagne fut de 3,374,262 liv. st., et le produit net des douanes de 2,510,794 liv. st. Le produit brut de la poste fut en 1774, d'après quelques améliorations dans la régie et de nouveaux réglemens pour la franchise des lettres, à 345,321 liv. st.

TABLEAU DU COMMERCE

DE L'ANGLETERRE SEULE, EN 1773,

La plus foible de ces trois années, formé d'après le relevé des douanes, et présenté aux Communes par sir Charles Whilworth.

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
L'AFRIQUE,				
Importe				
Des drogues, de l'ivoire, de la gomme..	68,424 19 9	....	593,687 8 2	
Exporte				
De la poudre, des bois de teinture, du fer, du rhum, des épiceries, des verroteries, du tabac, des eaux-de-vie, des draps, des toiles, de la quincaillerie	....	662,112 7 11		
LES CANARIES,				
Importent				
Des vins, des sucres, de la gomme, des citrons, des oranges, des grenades, etc.	10,685 11 9	....	33,253 18 4	
Exportent				
Différentes espèces de lainages, etc.....	....	43,889 10 1		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
LE DANEMARCK ET LA NORWÈGE				
Importent				
Des fers, des bois, des grains, du poisson, des mâts, des sapins, etc.	71,044 4	....	90,355 10	
Exportent				
De l'argent, du plomb, du tabac, du riz, de la cochenille, de la poterie, quelque peu d'étoffes de laine et de soie que les droits d'entrée rendent chères, du cuir, de la bonneterie, de l'indigo, des épiceries, des meubles	....	161,399 4 10		
LA PRUSSE ET LA POLOGNE,				
Importent				
Des bois, du lin, des blés, des seigles, des fourrures, des plumes, de la poix, du goudron, de la potasse, de la cire, du miel, de la laine filée, de l'empois, des mâts, des rames, etc.	164,337 12 2	....		
Exportent				
Du fer, de l'étain, du cuivre, du plomb, de l'alun, de l'anis, du café, des épiceries, des figues, du hou-				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
blon, du tabac, du piment, des draps, des bas, des chapeaux, des étoffes de coton, de la bierre, des briques, des tuiles, des flanelles, des vorreries, des poteries, de l'indigo, des cuirs, beaucoup de sucre, des voiles, du sel, de la coutellerie, de la drèche, des liqueurs spiritueuses...............	....	68,571 19 8	....	95,765 12 6
Nota. Ce commerce varie beaucoup, et quelquefois est fort grand et se réduit ensuite à peu de chose.				
LES INDES ORIENTALES,				
Importent				
De l'or, des diamans, de la soie, des drogues, du thé, du poivre, de l'arrack, de la porcelaine, du salpêtre, des soieries, des mousselines, des toiles de coton. (La plupart de ces denrées s'exportent ensuite chez l'étranger).....	1,933,096 18 5	....		
Exportent			....	1,087,389 1 11
Du plomb, de l'argent, du mercure, des étoffes de laine, de la quincaillerie...	....	845,707 16 6		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
LA FLANDRE,				
Importe				
Du vert de gris, de la toile, des dentelles, du fil, de la tapisserie, des chiffons, des rubans de fil, de la cire	79,957 1 4	....	926,644 5 5	
Exporte				
Des étoffes de laine et de coton, des bois de teinture, du piment, du poivre, du tabac, de la couperose, du fer, du plomb, des toiles de coton, des marchandises des Indes, de l'indigo, etc.	....	1,006,601 6 7		
LA FRANCE,				
Importe				
Des toiles, des dentelles, des batistes, des linons, des velours, des étoffes brochées, des vins, des eaux-de-vie........	44,484 1 3	....	241,292 2 9	
Exporte				
Des blés, du tabac, du plomb, de l'étain, des flanelles, etc....	....	285,776 4		
L'ALLEMAGNE,				
Importe				
Des grains, de la garance, des bois, de l'alun, du fer ouvré, de				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d
l'étain ouvré, de l'acier, du bronze, du merain, des joujoux d'enfans, des minéraux en feuilles, de l'émail, des nageoires de baleine, des cendres, de la couperose, du linge, des chiffons, des peaux..........	454,186 9 5	....	883,565 12 5	
Exporte				
Du plomb, du charbon, des peaux, du bois de campêche, des épiceries, du riz, de l'étain brut et ouvré, du fer ouvré, du café, du sucre, des étoffes de leine et de coton, des toiles de coton, des toiles peintes, de l'huile de baleine........	....	1,357,552 1 10		
LA HOLLANDE,				
Importe				
Des grains, du mercure, des épiceries, des graines de genievre, des nageoires de baleines, de la garance, des joujoux d'enfans, des planches, des couleurs, de la toile, des rubans, de fil et des dentelles...	411,642 6	....		
Exporte				
De l'étain, des peaux, du piment, du tabac, du bois de campêche, du riz, des cafés, du				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
fer ouvré, des étoffes de laine, des toiles de coton, des denrées des Indes et du Levant, des toiles peintes, des papiers pour tapisserie, du sucre, de l'huile de baleine.........	....	1,873,860 14 5	1,462,218 8 5	
L'IRLANDE,				
Importe				
Des peaux, du linge, des viandes salées, du beurre et des bestiaux.............	1,252,817 3 7	....		
Exporte				
Du fer, du houblon, des semences, du papier, du thé, de la potasse, du tabac, de l'indigo, des épiceries, des couleurs, du charbon de terre, de l'alun, du coton, des chapeaux de castor, des étoffes de laine et de coton, des bois de campêche, des soieries, des toiles de coton, des poteries, des meubles, de la verrerie, de l'étain ouvré, de la bierre, du sucre.	....	1,918,802 18 10	665,985 15 3	
L'ITALIE,				
Importe				
Du corail, du coton, des peaux d'agneaux, des fruits, des olives, des anchois,				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
des drogues pour teinture, des anis, de la gomme, du soufre, des soies écrues et ouvrés, des chapeaux de de paille, des vins de l'huile, du savon, de la crême de tartre...	480,349 6	....		
Exporte			368,379 14 1	
Du fer, de l'étain, du plomb, beaucoup de poisson, des denrées de l'Inde, des draps et autres étoffes de laine, du cuir........	....	848,729 1		
MADÈRE,				
Importe				
Des vins.........	2,499 8	....		
Exporte			10,619 13 11	
Des drogues et des étoffes de laine.....	....	13,118 14 1		
TERRE-NEUVE,				
Importe				
Du poisson dans environ trois mille bâtimens	68,087 11 9	....		
Exporte				9,656 9 7
Des denrées utiles à la pêche ou à la nourriture des matelots et pêcheurs..........	....	77,744 1 4		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
LE PORTUGAL,				
Importe				
Des fruits, de l'alun, des drogues, des citrons, des oranges, des figues, des amandes, du bois du Brésil, du liège, du thon et des vins.	349,214 13 4	....	173,164 16 9	
Exporte				
Des drogues, du fer, de l'étain, du plomb, du bois de campêche, des grains, du poisson, du beurre d'Irlande, des denrées de Sheffield et de Birmingham, des armes, du cuir, des étoffes de laine	....	522,379 10 1		
LA RUSSIE,				
Importe				
Du fer, du chanvre, du lin, des étoupes, des graines de lin, des peaux, de la rhubarbe, du linge, des toiles à voiles, du suif, des planches, de la cire, du talc.	850,112 18 5	....	....	653,883 17 2
Exporte				
De l'étain, du plomb, les bijoux, des peaux, de l'alun, du poivre, de la cochenille, de l'argenterie, de la coutellerie, des étoffes de laine, de la bonneterie, les toiles de coton, des souliers, de la bierre, de l'indigo, du sucre.	....	196,229 1 3		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
L'ESPAGNE,				
Importe				
Des fruits, des amandes, des noix, de la cochenille, du saffran, du quinquina, des laines, des bois de teinture, des vins, des huiles, de l'indigo...............	462,342 12 6	....	376,729 15	
Exporte				
Du plomb, de l'étain, des graines, du poisson, de la quincaillerie, des poteries, de l'horlogerie, des étoffes de laine, des cuirs, de la cire, etc.	....	839,072 7 6		
LE DÉTROIT DE GIBRALTAR,				
Importe				
Des cotons, de la laine, de la garance, du soufre, de la manne, des citrons, des graines de genièvre, des anchois, de la soie, des chapeaux de paille, des huiles..........	714 9	....	62,383 17 9	
Exporte				
Du fer, du cuivre, du plomb, des peaux de lapin, de l'alun, des couleurs, de l'étain ouvré, des toiles de coton, des toiles d'Irlande, des cuirs, des draperies, des poteries, du sucre...	....	68,098 6 9		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
LA SUÈDE,				
Importe				
Du fer qui forme les deux tiers de ses chargemens, de la poix, du goudron, des mâts et des planches.....	161,603 16 1	....		
Exporte				
Du tabac, du piment, des drogues, du thé, du cuivre, de l'étain brut et ouvré, des sucres, du fer ouvré, de la quincaillerie, des étoffes de coton, de la bonneterie........	....	36,308	....	125,295 16 1
LA TURQUIE,				
Importe				
Des laines, de la gomme, des cotons, des peaux, du café, des drogues, des figues, des raisins, de l'ébène, des soies écrues, des tapis...........	163,538 17 9	....		
Exporte				
Du fer, du plomb, de l'étain, du vert de gris, du bois de teinture, des draps de la quincaillerie, des instrumens de fer, de l'horlogerie........	....	118,475 6	....	45,063 11 9

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANC contre l'Angleterr
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh.
VÉNISE,				
Importe				
Des huiles, des soies écrues, de la potasse, de la crême de tartre.	104,003 10 7	....		
Exporte			....	5,632 6
Du fer, du cuivre, des étoffes, de la quincaillerie	....	98,371 4 6		
JERSEY, GUERNESEY, ORIGNI,				
Importent				
Des peaux, des grains, des citrons, du lin, des salaisons et du vin	55,795 15 10	....		
Exportent				
Du fer, du cuivre, de l'étain, du houblon, des tabacs, du coton, du charbon de terre, des épiceries, des verreries, des couleurs, des poteries, des soieries, des toiles de coton, de la bierre; des denrées des Indes.	....	61,779 17 4	....	5,984 1
ANTIGUES,				
Importe				
Des sucres, du ca-				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
cao, du rhum, des mélasses...........	112,779 10	....		
Exporte				
Des métaux, du poisson, du blé, des denrées de Sheffield, des étoffes de laine et de coton, des cuirs, etc.	....	93,323 1 3	....	19,455 19 7
LA BARBADE,				
Importe				
Du gingembre, du coton, du rhum, du tamarin, de la gomme, des drogues....	168,682 6 1	....		
Exporte				
Du fer, des métaux, des pois, des fèves, de l'avoine, des cuirs, du savon, des cordages, des étoffes de laine et de coton, des ouvrages de Sheffield et Birmingham.....	....	148,817 9 3	....	19,864 16 10
LES BERMUDES,				
Importent				
De la soie, de l'ambre, de la cochenille.	509 10	....		
Exportent				
Des ustensiles et des étoffes de toute espèce............	....	10,051 18 9	9,542 8 9	

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d
LA CAROLINE, *Importe* Du riz, de l'indigo, de la poix, du goudron, de térébenthine, des peaux, du merrain, des bois, de la cire, des soies écrues, du coton, des olives, de la gomme.......	456,513 8 4	....		
Exporte Des toiles, des étoffes de laine et de coton, des meubles, de la quincaillerie, etc..	....	344,859 9 1	....	111,653 19 3
LA BAIE D'HUDSON, *Importe* Des pelleteries de toute espèce........	8,943 4 2	....		
Exporte De la poudre, des ustensiles, des lainages, du tabac, des eaux-de-vie, etc....	....	6,467 9 9	....	2,475 14 5
LA JAMAIQUE, *Importe* Des sucres, du rhum, des mélasses, du coton, de l'indigo, du café, des bois de tein-				

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
ture et de Sainte-Lucie	1,286,888 16 6	....		
Exporte				
Des draperies, des toiles, des chapeaux, des souliers, des bas, du fer, du savon, des chandelles, du beurre, du fromage, des salaisons, du poisson, de la bierre, du cidre...	....	683,451 8 10	....	603,437 7 6
MONTSERRAT ET NEVIS,				
Importent et exportent				
Comme la Jamaïque...............	87,211 2	24,156 9	....	63,054 19 5
LA NOUVELLE-ANGLETERRE,				
Importe				
Du fer, des mats, des bois de construction, du goudron, etc...............	124,624 19 6	....		
Exporte				
Des lainages et de la quincaillerie, etc..	....	527,055 15 10	402,430 16 4	
NEW-YORK,				
Importe et exporte				
A peu près comme la Nouvelle-Angleterre...............	76,246 12	289,214 19 7	212,968 7 7	

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
LA PENSILVANIE.				
Importe				
Des bois, du minerai de cuivre, du fer, des grains, des farines	36,652 8 9	....	589,796 8 6	
Exporte				
Des lainages, de la quincaillerie et coutellerie, etc........	....	426,448 17 3		
LA VIRGINIE ET LE MARYLAND,				
Importent				
Du tabac........	589,803 14 5	....	....	260,898 18 9
Exporte				
Comme la Pensilvanie	....	328,904 15 8		
St.-CHRISTOPHE,				
Importe				
Des tabacs, des sucres et des cotons...	150,512 5 5	....	....	87,904 5 7
Exporte				
Comme la Jamaïque	....	62,707 19 10		
LE GROENLAND,				
Importe				
De l'huile de baleine	17,644 14 10	....	....	17,616 4 6
Exporte				
Des provisions pour les pêcheurs........	....	28 10 4		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
LA GEORGIE,				
Importe				
Du riz et de l'indigo.	85,391 1 8	....		
Exporte			....	22,458 2
Comme la Virginie	....	62,932 19 8		
NEW-PROVIDENCE,				
Importe				
Des bois de campêche...............	3,379 11 4	....		
Exporte			....	1,246 15
Comme la Jamaïque...............	....	2,132 16 4		
LA BAIE D'HONDURAS,				
Importe				
Des bois de campêche et de Ste.-Lucie.	35,941 5 7	....		
Exporte			....	20,826 6
Des lainages, des voiles, de la coutellerie.	....	15,114 18 11		
LA TORTUE,				
Importe				
Des sucres et du rhum	48,000 5 9	....		
Exporte			....	21,073 1
Des cuivres et fers ouvrés, des toiles, etc.	....	26,927 3 3		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
SAINTE-CROIX,				
Importe				
Des sucres.......	6,706 8 5	....		
Exporte			....	5,458 4 11
Comme la Jamaïque.	....	1,248 3 6		
SAINT-THOMAS,				
Importe				
Des sucres et des cotons............	....	....		
Exporte			271 14 3	
Des fers ouvrés, etc.	....	271 14 3		
LA NOUVELLE-ECOSSE,				
Importe				
Des bois et du poisson................	1,719 9 3	....		
Exporte			25,313 9 1	
Des lainages et des toiles	....	27,032 18 4		
LE CAP BRETON,				
Importe				
Pour............	16 6			
Exporte				
Pour............	....	984 6	983 9 16	

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
LA GRENADE ET LES GRENADINES				
Importent				
Des sucres, des cotons, de l'indigo, etc.	445,041 9	....		
Exportent			....	342,279 19 3
Comme la Jamaïque..............	....	102,761 1 6		
LA FLORIDE,				
Importe				
De l'indigo, de la cochenille........	7,129 13 6	....		
Exporte			44,372 13 8	
Comme la Jamaïque..............	....	51,502 7 2		
LA DOMINIQUE,				
Importe et exporte				
Comme la Grenade...............	248,868 16 6	43,679 12 7	....	205,189 3 10
LE CANADA,				
Importe				
Des pelleteries, etc.	42,294 11 2	....		
Exporte			274,473 8 4	
Des eaux-de-vie, des armes, de la poudre, des ustensiles en fer...............	....	316,867 19 6		

	IMPORTATIONS.	EXPORTATIONS.	BALANCE en faveur de l'Angleterre.	BALANCE contre l'Angleterre.
	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.	liv.st. sh. d.
SAINT-VINCENT,				
Importe				
Des tabacs et de l'indigo	145,619 2	....		
Exporte			....	107,174 15 9
Comme la Jamaïque............	....	38,444 4 5		
TABAGO,				
Importe				
Des sucres.......	20,453 19 2	....		
Exporte			9,595 2 10	
Comme la Jamaïque...............	....	30,049 2		
ST.-EUSTACHE,				
Importe				
Des sucres et des tabacs............	5,730 19 4	....	....	5,730 19 4
L'ILE DE MAN,				
Importe et exporte				
Pour.....	4,563 4 8	18,336 4 4	13,772 19 8	
TOTAL........	11,406,841 3 8	14,763,253 2 4	3,356,411 18 6	

Les approvisionnemens considérables que firent vers cette époque les Américains qui méditoient leur rupture avec l'Angleterre, ne furent pas une des moindres causes de l'accroissement de ses exportations. La guerre ne tarda guère à les diminuer sensiblement, et lorsqu'en 1781, la Hollande se fut jointe à la France et à l'Espagne, pour soutenir l'indépendance des Etats-Unis, le tonnage anglois tomba à cinq cent quarante-sept mille neuf cent cinquante-trois tonneaux, le tonnage étranger monta à cent soixante-trois mille quatre cent dix tonneaux, en tout sept cent onze mille trois cent soixante-trois tonneaux; les cargaisons ne furent que de 10,569,187 liv. st. de denrées angloises et 763,109 liv. st. de denrées d'Ecosse, en tout 11,332,296 liv. st., laissèrent la balance du commerce de 1,390,565 liv. st. contre la Grande-Bretagne, et produisirent 2,791,428 liv. st. nets de droits (1); mais l'année suivante le tonnage anglois fut à cinq cent cinquante-deux

(1) Ce qui soutint un peu le commerce et les manufactures pendant cette guerre, fut l'empressement qu'eurent toutes les nations commerçantes d'établir des relations avec les Américains, et de leur porter pour cet effet des denrées des manufactures angloises, les seules qu'ils aimassent, et que les étrangers achetoient comptant à l'Angleterre, qui ne les vendoit auparavant qu'à crédit en Amérique.

mille huit cent cinquante-un tonneaux, le tonnage étranger à deux cent huit mille cinq cent onze tonneaux, en tout sept cent soixante-un mille trois cent soixante-deux tonneaux; les cargaisons remontèrent à 12,355,750 liv. st. de denrées d'Angleterre, 653,709 liv. st. de denrées d'Ecosse, en tout 13,009,459 liv. st.: la balance fut de 2,667,830 liv. st. en faveur de la Grande-Bretagne, et les douanes rapportèrent 2,861,563 liv. st.

ÉTATS

DES EXPORTATIONS ET IMPORTATIONS DE LA GRANDE-BRETAGNE, EN 1781 ET 1782.

ANGLETERRE.

	EN 1781.		EN 1782.	
	Valeur des exportations.	Valeur des importations.	Valeur des exportations.	Valeur des importations.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh d.	liv. st. sh. d
Afrique.......	312,822 7 10	36,386 8 10	351,734 18 5	68,475 16 6
Canaries......	....	....	....	1,341 12 11
Danemarck et Norwège...	172,012 19 9	94,639 1 10	164,732 2 4	73,038 9 2
Baltique......	86,848 19 3	447,845 8 6	130,524 7 9	332,738 7 2
Indes orientales	595,131 18 2	2,526,339 2 2	1,467,844 10 11	636,319 8 5
Flandre......	1,968,382 11 3	1,204,860 4 5	2,069,983 7 1	1,083,092 6 5
France.......	873 12 1	1,909 14 4	8,153 11 2	4,783 13 6
Allemagne....	1,000,078 11 2	617,185 6 5	1,549,745 11 8	524,882 14 2
Groenland....	....	28,253 13 1	91 4	39,536 1 2
Hollande.....	313,487 7 10	100,048 18 11	90,933 17 4	2,485 12 7
Irlande..	1,769,589 19 1	1,433,835 15 2	1,715,889 7	1,348,510 11 10
Ile de Man....	19,418 19 9	11,204 17 10	28,059 12 8	15,644 9 6
Italie.........	262,760 7 4	135,645 18	488,163 10 4	177,698 8 8
Madère.......	24,000 9 10	2,433 8 2	50,256 13 2	3,867 7 6
Portugal......	523,493 7 3	355,723 3	687,324 11 10	280,654 14 6
Russie........	137,967 6 7	1,206,806 18 7	196,577 9 10	1,185,844 14 4
Espagne......	....	114,492 7 2	....	144,541 12 5
Gibraltar.....	3,550 5 6	994 2 4	4,046 19 4	21 9 2
Détroit de Gibraltar.....	6,165 10	....	9,451 10	344 3 4
Suède........	62,510 8 10	212,414 19 11	56,083 2 7	163,219 7 11
Levant.......	1,562 19 10	24,180 2 6	4,248 3	41,325 10 7
Venise.......	17,819 16 3	37,035 12 3	42,113 4	53,540 16 4

	EN 1781.		EN 1782.	
	Valeur des exportations.	Valeur des importations.	Valeur des exportations.	Valeur des importations.
	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.	liv. st. sh. d.
Origni........	1,733 14 1	7	2,148 4 5	38 10
Guernesey	55,077 8 8	80,333 12 1	61,693 19 1	56,298 6
Jersey........	18,987 11 2	14,535 15 1	23,966 18 4	13,347 14 9
Canada........	422,807 13 6	48,547 17 11	496,379 8 3	144,291 7 10
Caroline......	330,847 2 10	94,368 8 2	69,742 15 8	14,182 4 2
Floride.......	16,446 9 1	30,715 5 1	4,707 11	30,935 13 6
Georgie	14,058 19	506 5	339 15	6,804 1 10
Baie d'Hudson.	6,228 3 5	14,763 17	8,188 8 11	6,801 18 8
Nouv. Anglet..	....	2,068 6	....	....
Terre-Neuve..	74,091 4 3	51,593 10	125,388 16 5	68,825 4 10
New-Provid...	1,776 15 10	3,553 16 2	....	1,034 14 4
New-York....	502,977 5 8	2,904 18 5	186,242 4 5	7,690 3 2
Nouv. Ecosse..	32,474 10 1	4,023 19 6	71,505 5 2	2,943 5 10
L'Anguille	....	....	5,297 7 2	48,239 18 6
Antigues	65,223 11 2	152,445 4 2	131,438 9 2	231,019 5 5
La Barbade ...	152,681 6 10	81,177 13 11	201,314 13 5	176,999 2 5
Les Bermudes .	2,346 3 6	2,673 14 9	16,649 9 8	880 15 11
La Jamaïque ..	442,695 5 2	869,751 14 10	670,669 7 7	1,157 121 11
Montserrat ...	14,707 12 6	56,402 10 8	428 14 10	47,695 14 9
Nevis	22,634 11 2	85,513 8 2	4,387 2 5	47,386 16 9
Sainte-Croix ..	....	....	850	....
Saint-Eustache.	453 8 5	5,159 17 1	....	7,637 18 7
St.-Christophe .	133,312 15	585,527 17 10	23,304 17 8	248,916 4
Sainte-Lucie ..	89,394 3	103,565 19	139,853 6 9	258,141 16 11
Saint-Martin..	4,127 15 3	28,010 4 3	442 7 5	40,580 16 1
Saint-Thomas .	26,606 12 11	....	222,632 10 7	3,952 10 5
Tabago	14,442 17 10	29,330 2 8	18,093 5 10	4,109 7 10
La Tortue	33,438 9	70,960 10	92,720 12 2	161,388 1 2
Les pêcheries du Sud.....	....	4,151	....	94 5
Demerary	4,473 13 6	20,232 19 6	....	47,913 1 4
Nouv. Orléans.	98,17 4	....	14.318 3 1	4,426 11 10
	9,762,622 9 5	10,831,062 10 4	11,692 660 12 4	9,011,599 16 9
Prises	806,564 1 5	1,087,928 18 8	663,089 7 9	521,017 3 1
TOTAL.....	10,569,186 10 10	11,918,991 9	12,355,750 1	9,532,606 19 10
		10,569,186 10 10	9,532,606 19	
Balance contre.	....	1,349,804 8 2		
Balance pour..	....	....	2,823,143 1 1	

ÉCOSSE.

	EN 1781.						EN 1782.					
	Valeur des exportations.			Valeur des importations.			Valeur des exportations.			Valeur des importations.		
	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
Amérique.....	183,620	10	2	49,826	19	2	73,311	4		110,637	10	5
Antilles......	141,220	9	6	169,375	11	1	231,762	17	10	132,791	18	5
Danemarck et Norwège...	35,011	11	1	28,181	19		34,575	11	5	31,640	10	7
Flandre......	56,452	6	10	45,803	19	4	65,559	8	2	92,300	4	2
Allemagne....	26,458	11	3	26,659	2	6	19,417	17	2	13,636	15	11
Groenland....	....			8,291	13	3	....			1,420	16	
Guernesey....	17,285	5		5,197	10	8	1,782		2	5,940	14	5
Hollande.....	....			13,563	8	5	....			6,522	6	8
Islande.......	....			465	1	3	....			37	10	
Jersey........	....			245	18	20	....			1,230	6	8
Irlande.......	505,167	11	11	195,685	15		201,182	19	10	149,889	19	4
Ile de Man....	1,818	18	6	802	6		176	19	1	253	4	
Italie........	....			....			975			....		
Pologne......	161	6	1	7,389	19		43	11		12,695	13	9
Portugal......	678	14	9	14,614	10		2,800	15	10	8,657	13	1
Prusse.......	82	5	4	9,648	11	9	3,525	2	2	14,863	5	10
Russie........	5,915	5		209,325	1	8	11,165	8	8	203,804	14	8
Suède........	4,793	13	7	18,793	7	11	7,629	18	6	22,698	12	
TOTAL......	763,109	9		803,870	12	10	653,708	13	10	809,021	15	8
				763,109	9					653,708	13	10
Balance contre.	....			40,761	3	10	....			155,313	1	10

Le commerce continua à s'accroître après la paix de 1783, et occupoit, en 1784, un tonnage de huit cent quarante-six mille trois cent cinquante-cinq tonneaux (1) dans des bâtimens anglois, et un de cent treize mille soixante-quatre tonneaux dans des bâtimens étrangers, en tout neuf cent cinquante-neuf mille quatre cent dix-neuf tonneaux; les exportations d'Angleterre furent, cette même année, à 14,171,375 liv. st., celles d'Ecosse à 929,900 liv. st., en tout 15,101,275 liv. st.; mais la balance en faveur de la Grande-Bretagne qui eut à tirer beaucoup de marchandises de chez l'étranger, ne fut que de 52,209 liv. st.: les douanes produisirent 3,326,639 liv. st.

L'état suivant est celui du commerce de la Grande-Bretagne en 1785, deux ans après la paix, lorsque, dégagé des entraves de la guerre, il eut repris son cours naturel.

---

(1) Ce tonnage est celui des vaisseaux enrégistrés et passe pour être un tiers au-dessous du tonnage réel; mais plusieurs vaisseaux faisant plus d'un voyage par an, ils se trouvent compris plusieurs fois dans le même tonnage, et il y a à peu près compensation. C'est parce que les mêmes bâtimens faisant plusieurs voyages par an, sont enrégistrés plusieurs fois, que le tonnage des bâtimens de Whithaven est, selon le lord Sheffield, plus fort que celui de Londres.

TABLEAU DU COMMERCE

EN 1785.

	EXPORTATIONS.			IMPORTATIONS.		
	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
Afrique.	587,196	10	2	48,535	12	
Canaries.	17,034	19	2	4,457	15	11
Danem. et Norwège	522,395	15	4	117,172	7	8
Baltique.	97,783	15	5	483,485	15	8
Indes orientales	1,155,532	14	9	2,703,940	14	1
Flandre	1,173,906	18	5	222,368	17	2
France	558,244	16	11	117,366	9	
Allemagne	140,284	11	11	559,177	19	
Hollande	1,506,303	12	7	468,121	6	11
Irlande.	2,168,614	4	9	2,012,288	15	10
Ile de Man.	31,868		8	8,589	16	6
Italie.	513,171	6	10	687,155	12	
Madère.	44,978	11	8	2,880		2
Portugal.	798,204	19		428,064	19	11
Russie.	233,998	11	1	1,606,688	7	1
Espagne	788,064	2	6	697,712	14	9
Gibraltar	86,207	13	10	2,616	9	11
Détroit de Gibraltar.	506,028	3	9			
Suède	63,307	5	5	203,765	15	7
Turquie	82,449	10	4	146,906	1	3
Venise	20,294	18	7	69,194	12	4
Groenland	2,609	4	9	74,523	8	11
Origni.	4,517	6	11	22	15	
Guernesey	60,581	1	8	32,829	19	8
Jersey.	29,150	14	11	15,649	1	11
Serke	54			81	9	5
Canada.	267,384	14	9	111,451	13	
Caroline.	310,198	3	7	228,070	15	10
Floride.	4,633		10	18,096	3	3
Georgie	44,396	4	6	45,919	14	7
Baie d'Hudson.	5,125	10	4	11,270	5	2

	EXPORTATIONS.			IMPORTATIONS.		
	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
Nouvelle-Angleterre	163,348	5	3	56 647	11	11
Terre-Neuve......	198,227	6	4	63,584	11	7
New-York........	405,762	12		61,671	10	9
Nouvelle-Ecosse...	207,345	9	8	7,084	9	10
Pensilvanie........	369,215	8	5	57,705	6	5
Viginie et Maryland	1,015,102	8	3	443,580	6	2
Anguille..........	....			2,829	15	6
Antigues	82,463	12		384 651	7	7
Bahama	33,235	5	4	14,150	8	1
Barbade..........	151,654		10	249,959	4	8
Bermudes.........	6,118	5	10	990	18	9
La Dominique.....	61,695	2		257,967	2	8
La Grenade.......	119,131	8	3	438.448	9	5
La baie d'Honduras.	1,895	4	7	50.136	8	2
La Jamaïque......	629,310		9	262,905	3	8
Montserrat........	6.629	15	2	44,055	6	5
Nevis............	6,838	17	9	88,213	6	10
Saint-Eustache	338	7				
Saint-Christophe...	67,753	4	6	318,618	10	8
Sainte-Lucie	....			18,572	19	3
Saint-Thomas.....	....			1,504	7	11
Saint-Vincent.....	54,432	18	3	157,144	5	1
Tabago...........	313	3	8	40,733	16	5
La Tortue........	18,406	8		85,876	1	7
Surinam.	1	15				
Pêcheries du Nord .	....			1,554	2	5
Pêcheries du Sud...	2,403	9	10	8,483	12	11
Nouvelle-Orléans...	1,583		3	727	10	
Monnoie et lingots .	652,560	13	6			
Prises............	30,941	10		54,076	17	
TOTAL........	16,770,228	17	9	16,279,419	1	3
	16,279,419	1	3			
Balance favorable.	490,809	16	6			

Commerce en 1787.

M. Pitt à l'ouverture de son dernier *budjet* (le 5 mai 1788) vient de dire, qu'en 1786 les exportations avoient été à 16,300,000 liv. st., et les importations à 15,786,000 liv. st.; ce qui portoit la balance du commerce en faveur de l'Angleterre à 514,000 liv. st.; et qu'en 1787, les exportations avoient été à 16,600,000 liv. st., mais que le relevé des importations n'avoit pas encore été fait (1); en avouant que si les exportations étoient beaucoup plus considérables qu'avant la guerre, les importations s'étoient aussi beaucoup accrues : « peut-être, a-t-il ajouté, « dira-t-on que la balance du commerce est « contre nous, mais l'augmentation des importations, tenant à l'accroissement de la consommation intérieure d'un grand nombre d'objets de luxe; à la grande quantité de matières « premières étrangères employées dans nos manufactures; beaucoup de ces diverses denrées « venant d'une partie même de l'empire, de l'Irlande; et l'acte de la commutation des droits (2) « qui restreint singulièrement la contrebande « du thé, en ayant accru d'autant l'importation « légale; on ne peut justement conclure, d'après

(1) Voyez l'appendice, note A.

(2) C'est l'acte qui diminue les droits d'entrée sur le thé, et en porte le montant sur les fenêtres.

« des seuls états d'importations et d'exporta-
« tions, que la balance du commerce soit aussi
« fort diminuée et aussi défavorable à l'An-
« gleterre : on juge mal de la prospérité des na-
« tions par leur seul commerce extérieur, c'est
« le commerce pris en général, et qui accroît
« leur population et leur industrie, qui fait leur
« vraie richesse; et aussi long-tems que nos im-
« portations, loin d'être le produit de manufac-
« tures étrangères, ne seront que des matières
« premières destinées à alimenter les nôtres,
« elles nous seront avantageuses. »

Voilà donc cette belle chimère d'une balance annuelle de commerce en faveur de l'Angleterre, tantôt de 2, tantôt de 4 et de 6 millions st., entièrement évanouie. Elle n'étoit évidemment fondée que sur des relevés des douanes où tout ce qui s'exporte, à quelque peu de matières premières près, ne payant aucun droit, obtenant même souvent des rabats ou des prismes d'encouragement, étoit déclaré avec exactitude et souvent même enflé; tandis qu'au contraire ce qui s'importoit légalement, ayant presque toujours des droits à payer, étoit déclaré au-dessous de sa valeur (1): d'ailleurs ces droits, souvent excessifs, et l'en- **Balance de commerce.**

(1) C'est ce dont convient sir Charles Whitworth lui-même dans sa préface des relevés des douanes.

tière prohibition de plusieurs denrées, donnoient lieu à une contrebande immense qui souvent compensoit cette balance du commerce légale, et qui sur-tout relativement à la France, faisoit pencher la balance réelle contre l'Angleterre; car les marchandises angloises dont l'exportation est prohibée, telles que les laines, des instrumens propres aux manufactures, et quelques matières premières, d'un gros volume, de peu de valeur relativement à ce volume, et difficiles à cacher, à transporter clandestinement, étoient loin d'égaler la valeur des marchandises françoises dont l'entrée étoit prohibée, et qui, telles que les soieries, les batistes, les vins, les eaux-de-vie, etc., sont d'un petit volume, très-chers relativement à ce volume, et faciles à introduire en fraude. Le thé seul venant en contrebande de France et de Suède formoit un objet si considérable, que M. Pitt a cru devoir lui attribuer en grande partie, le changement qui s'étoit opéré dans la valeur des importations (1); changement qu'il eût été plus naturel d'attribuer au traité de commerce qui, en écrasant la contrebande, a fait entrer légale-

(1) Le lord Sheffield disoit en 1784, qu'on portoit à 2 millions st. environ, les denrées qui entroient en contrebande en Angleterre, et que celles qui s'en exportoient frauduleusement ne paroissoient pas assez considérables pour mériter qu'on les remarquât.

ment une plus grande quantité de denrées françoises.

Le docteur Smith et plusieurs autres écrivains avoient déja prouvé l'absurdité de ces prétendues balances de commerce (1), et l'impossibilité de parvenir à les connoître, ni par les états des douanes, toujours inexacts et incomplets, ni par le change dont la marche est souvent indirecte et compliquée. Il existe d'ailleurs, comme l'observe sir Charles Whitworth, deux espèces de balances de commerce, celle en argent, et celle en industrie; et il peut se faire que la première soit en faveur d'un pays, et qu'en somme, la balance du commerce soit contre : c'est ce qui arriveroit si l'on ne tiroit d'un pays que des objets manufacturés ou non destinés à l'être et qu'on n'y exportât que des matières brutes ou des productions étrangères, et c'est ainsi que l'Espagne s'est ruiné par son commerce avec ses établissemens en Amérique; tandis qu'au contraire, la balance en argent peut être contre une nation et celle du commerce prise en somme, pour elle; c'est le cas où se trouveroit un pays

(1) Les prétentions de la France et de l'Angleterre à des balances favorables montant à 6 et 7 millions sterlings, absorberoient au moins la totalité de l'argent qui arrive annuellement d'Amérique,

qui n'enverroit à une nation étrangère que des produits de son sol ou de ses manufactures, et n'en tireroit que des matières brutes ou de première nécessité; la balance de l'industrie seroit alors en sa faveur, et tel est peut-être, ajoute cet écrivain, l'état du commerce de l'Angleterre avec la Russie. Une nation peut aussi marcher vers un grand degré de prospérité et avoir une balance défavorable de commerce, témoin les Etats-Unis d'Amérique qui s'adonnant exclusivement à l'agriculture, et tirant de l'étranger tous les objets manufacturés dont ils avoient besoin, ont accru leur population, les produits de leur sol, et leur puissance.

Il résulte des divers états que nous avons vu ci-dessus, que le commerce de l'Angleterre avec la Russie, la Prusse, la Pologne et la Suède, contrées d'où elle tire beaucoup d'objets pour sa marine (1); avec la Turquie d'où elle tire quelques cotons et soies écrues pour ses manufactures; avec l'Inde et la Chine d'où elle tire une immense quantité de thé et d'étoffes dont, à la vérité, elle réexporte une partie; et avec ses co-

(1) « Les plus grands et les meilleurs mats viennent, dit le lord « Sheffield, de la Turquie et de Pologne, remontent le Dnieper « et gagnent par terre, dans une longueur de trente milles, la « Dwina et Riga. »

lonies à sucre, denrée dont la consommation est prodigieuse en Angleterre, et qui lui procurent en outre des cotons et bois de teinture pour ses fabriques, est à son désavantage; que celui qu'elle fait avec la Flandre, la Hollande, le Danemarck, la France, l'Irlande, le Portugal, l'Espagne, le détroit de Gilbraltar, l'Italie, l'Afrique, les Etats-Unis, le Canada et la Nouvelle-Ecosse, est à son avantage; et que les contrées avec lesquelles son commerce est le plus étendu et monte à une plus haute valeur, sont, l'Irlande(1), les Etats-Unis, l'Inde(2), les îles à sucre, la Russie, la Flandre, la Hollande, l'Espagne et l'Afrique (3).

Le commerce de l'Angleterre avec la côte d'Afrique, considérablement diminué pendant la dernière guerre, s'est fort relevé depuis la paix. Il offre aux négocians anglois un grand débouché pour beaucoup de marchandises communes de Manchester, Birmingham et Sheffield: des toiles, des armes à feu, des armes blanches, de la poudre, du fer, du plomb, du cuivre, de l'étain ou brut ou travaillé; des bonnets de laine, des poteries grossières, des liqueurs spiritueuses, de la verroterie, etc., et il procure an-

Commerce avec l'Afrique.

(1) Voyez *Irlande*, tome I, page 340.

(2) Voyez *Compagnie des Indes*.

(3) Voyez l'appendice, note B.

nuellement aux îles à sucre une vingtaine de mille Nègres (1), dont quatre à cinq mille s'exportent dans les colonies étrangères. C'est sous ce double point de vue le commerce le plus avantageux que puisse faire l'Angleterre; que n'est-il moins cruel, moins inhumain (2) !

---

(1) Voyez l'*Etat des Nègres importés dans les îles*, tome II, appendice, note D.

D'après les renseignemens fournis au conseil privé par les négocians de Liverpool, la place de l'Europe la plus occupée de ce commerce, il s'exportoit année commune d'Afrique, dans des bâtimens anglois, trente-huit mille Nègres dont vingt-deux mille cinq cents seulement arrivoient aux îles angloises; dans des bâtimens françois vingt mille; dans des bâtimens hollandois quatre mille; dans des bâtimens danois deux mille, et dans des bâtimens portugais dix mille: en tout soixante-quatorze mille.

Il a été prouvé par témoins, aux Communes, qu'un bâtiment de deux cent quarante tonneaux portoit souvent cinq cent vingt Nègres, et qu'il en résultoit une mortalité qui en enlevoit au moins quinze sur cent. D'après des états des bâtimens négriers produits au conseil privé, il paroît qu'il périt l'un dans l'autre douze Nègres et demi sur cent dans la traversée, sans compter ceux qui meurent avant de mettre à la voile: et d'après un rapport de l'assemblée de la Jamaïque il en périt quatre et demi pour cent sur le rivage avant la vente, et un tiers avant de s'acclimater, en tout près de cinquante pour cent. Voyez l'appendice, note C.

(2) M. Pitt vient de présenter au parlement, une pétition de l'université de Cambridge contre la traite; et sir Williams Dolben s'est dit autorisé par l'université d'Oxford, à déclarer aux Communes qu'elle étoit prête à coopérer à tel plan qui pourroit être adopté pour l'abolition de cet infame commerce. Voyez l'appendice, note D.

NOMBRE ET TONNAGE

Des bâtimens anglois employés à la traite, avec la valeur des denrées qu'ils ont exportées dans les trois dernières années.

ANNÉES.	BATIM.	TONNEAUX.	DENRÉES ANGL.		DENR. DES IND.		DENR. ÉTRANG.		TOTAL.	
			liv. st.	sh.	liv. st.	sh.	liv. st.	sh.	liv. st.	sh.
1785..	116	16,064	416,656	15	116,433	7	58,106	7	587,196	10
1786..	146	21,483	583,052	12	176,076	8	129,609	1	888,738	2
1787..	137	22,263	401,593	15	186,258	16	80,403		668,255	14 (1)

(1) Voyez l'appendice, note E.

Commerce avec les colonies à sucre.

On jugeroit mal de l'importance des colonies à sucre pour l'Angleterre; si l'on ne considéroit que la balance de son commerce avec elles, balance qui paroît être d'environ deux millions sterlings à son désavantage : mais de ces deux millions, une partie considérable lui revient en retour pour les Nègres qu'elle fournit aux îles, et qu'ont payé des marchandises angloises; une partie est l'intérêt de fonds prêtés aux colons par les capitalistes anglois et se dépense en Angleterre ; une autre y est également dépensé par des colons qu'y attirent, ou leurs affaires, ou leurs plaisirs; le reste sert à accroître la prospérité des colonies, et ces colonies font partie de l'empire britannique. Les états suivans font connoître la nature de ce commerce.

Exportations des denrées angloises parties des ports de la Grande-Bretagne, en 1787, pour les îles à sucre angloises.

	liv. st.	sh.	d.
Drogues	4,738	11	
Habillemens, ajustemens	3,670	8	
Bierre	11,179	3	
Livres imprimés	434	5	8
Cuivre travaillé	44,291	12	10
Briques	1,141	2	1
Ebénisterie	3,226	14	
Chandelles	32,058	2	5
Bougies	319		
Cardes	68	8	
Cartes à jouer	55	2	5
Bœufs et vaches vivantes	37	10	
Chevaux	1,597	10	
Mulets	1,450		
Voitures	545		
Charbon de terre	9,276	11	11
Couleurs	4,017	15	
Cordages	11,814		1
Grains et farines	36,761	8	5
Toiles de coton de différentes espèces	106,990	7	
Futaines	20,547		

	liv. st.	sh.	d.
Velours de coton	32,933		
Cidre......................	663	2	9
Poisson	55,991	2	9
Filets, hameçons	15		
Poteries, verreries et vitrages..	11,917	19	8
Gants de peau	485	8	
Meules à aiguiser	887	12	2
Poudre à tirer................	1,929		
Merceries	16,263	17	11
Chapeaux	40,794	6	4
Cerceaux....................	5,731	6	3
Fer coulé......................	1,153	19	6
Fer travaillé..................	152,188	6	9
Cloux.........................	4,255	10	7
Plomb.........................	4,130	14	5
Cuir tanné....................	3,622	15	1
Cuir ouvré....................	21,120	10	3
Chaux.........................	4,385	9	7
Toiles de diverses espèces......	403,468	8	10
Huile de baleine...............	1,789	7	5
Tuiles.......................	296	18	1
Etain.........................	5,026	3	8
Argenterie....................	3,081	5	
Salaisons....................	7,013	5	
Pain et biscuit..............	7,039	18	8
Beurre.......................	382	4	
Fromages	3,159	11	9

	liv. st.	sh.	d.
Pommes de terre	596	1	6
Selles	160	5	
Sel	1,199		1
Soieries	10,839	6	11
Savon	16,161	12	11
Liqueurs spiritueuses angloises.	300		
Amidon	1,190	14	
Papier, etc.	2,771	19	6
Acier	143	18	6
Bas de fil	5,742	19	
Pierres, ardoises	71	14	2
Sucre raffiné	12,538	7	3
Fil	520	11	
Pipes à fumer	257	13	
Joujoux	103		
Vinaigre	295	7	10
Montres d'or	255		
Montres d'argent	225		
Montres de métail	30		
Draperies de diverses espèces...	99,135	18	9
Articles divers	256,103	9	8
TOTAL	1,463,879	14	11

Denrées étrangères entrées dans la Grande-Bretagne, en 1787, pour être exportées aux îles à sucre angloises.

	liv. st.	sh.	d.
Grains et farines	1,523	14	2
Souffre	111	1	9
Drogues	2,127	19	3
Teintures	38	1	10
Plumes pour lits	28	14	2
Lin	85		
Morues	55		
Epiceries	1,845	12	5
Rubans de fil	104	8	
Fer en barres	1,888	17	5
Dentelles	2	7	8
Batistes	1,997	8	7
Toiles diverses	51,141	2	9
Huile	521	17	3
Huile de baleine	23	18	1
Salaisons	23,165	16	8
Pain et biscuit	26		
Beurre	8,106	18	
Soieries	103	16	
Eau-de-vie	766	17	
Genièvre	825	8	
Rhum	1,920		

	liv. st.	sh.	d.
Tabac	961	3	9
Vins de France	5,834	13	4
Vins des Canaries	72	9	5
Vins de Madère	1,152	1	2
Vins du Rhin	5,336	9	2
Vins d'Espagne	190	5	1
Autres vins	23	16	1
Bois pour barils, etc.	80	11	7
Articles divers	121	11	7
TOTAL	123,209	16	2

Denrées importées par la compagnie des Indes, en 1787, pour être exportées aux îles à sucre angloises.

	liv. st.	sh.	d.
Porcelaine de la Chine	1,646	2	9
Borax	2		
Rhubarbe	1,101	12	9
Poivre	481	17	4
Sagou	125	3	5
Thé	6,338	17	4
Etoffes du Bengale	15,167		6
Salpêtre	57		8
TOTAL	24,919	14	9

	liv. st.	sh.	d.
Denrées angloises	1,463,879	14	11
Denrées étrangères.....	123,209	16	2
Denrées de la compagnie des Indes	24,919	14	9
TOTAL des exportations.	1,612,009	5	10

IMPORTATIONS

Des îles à sucre angloises dans la Grande-Bretagne, en 1787.

PRODUCT. DE CES ÎLES.	VALEUR.			DROITS PAYÉS.		
	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
Drogues	7,826	15		663	3	10
Bois de teinture	122,443	8	11			
Bois d'ébène	3,504	18	3			
Bois d'acajou	57,786	16	3			
Indigo	2,634	1	7			
Cacao	9,884	13	7	247	3	2
Café	212,277	9	3	5,313	18	7
Gingembre	11,448	16	3	5,037	9	
Piment	15,211	9		7,587	9	6
Sucre (1)	2,634,686	1	6	1,187,774	12	7
Turmeric, racine	170	4		133	3	6
Cuirs	2,003	15				
Limons, oranges	2	3	11		10	5
Rhum	203,822	9	10	46,902	19	
Tabac	550	10	1	3,607	13	9
Ecailles de tortue	1,293	6		347	15	
Coton	327,600	8	9			
TOTAL	3,613,147	7	2	1,257,615	17	4

		liv. st.
(1) Droits payés par le sucre en 1787		1,188,083
Rabais à l'exportation	122,973	216,275
Prismes d'encouragement pour le sucre rafiné à 1 l. st. 6 d. le quintal	93,302	
Produit net du sucre		971,807

Productions qui ne sont pas des îles angloises où dont l'origine est douteuse, et qui sont venues par ces îles.

	liv. st.	sh.	d.
Livres	58	5	9
Bouteilles	26	12	1
Huile de palmier	164	18	2
Bois et drogues de teinture	13,496	9	
Dents d'éléphans	381	12	5
Riz	2,928	7	3
Fer brut ou travaillé	498		7
Toiles	20	7	4
Huile de baleine	8	14	4
Peintures	11	10	
Pommes de terre		10	
Pain et biscuit	28	2	
Chiffons	197	6	7
Semences de jardin	4	2	6
Cuirs	267	16	6
Térébenthine	77	13	9
Cire	250		
Baleines pour corps	148	10	
Vins de France	1	1	5
Vins de Madère	6,544	11	2
Vins de Porto	259	12	4
Vins d'Espagne	56	4	5

	liv. st.	sh.	d.
Bois	9,035	2	5
Articles divers	4,639	6	11
Productions étrangères	39,106	8	2
Productions des îles angloises	3,613,147	7	2
TOTAL (1)	3,652,253	15	4
Importations	3,652,253	15	4
Exportations	1,612,009	5	10
Balance contre l'Angleterre	2,040,244	9	6

Elle sera même de 2,188,373 liv. st. 9 sh. 6 den., si l'on déduit des exportations, les 148,129 liv. st. de denrées des Indes ou étrangères; mais d'un autre côté quelques denrées coloniales montant à plus du double de cette somme, sont ressorties : sur deux millions deux cent cinquante-

(1) Ceci est le prix des douanes: l'or et l'argent ne sont pas compris dans ces états. Voyez l'appendice, note F.

trois mille six cent cinquante-sept gallons de rhum importés, huit cent soixante-quatre mille trois cent treize, plus du tiers; et sur un million neuf cent vingt-six mille sept cent quarante-un quintaux de sucre importés, cent quatre-vingt-dix-neuf mille trois cent quatre-vingt-dix-huit, plus du dixième, ont été exportés (1).

(1) Une partie de ce sucre passa par la Flandre et la Hollande, et remontant le Rhin, parvint en Lorraine, en Alsace et même en Suisse: il en passa aussi en Irlande, et l'Angleterre, dont la consommation, dit le lord Sheffield, est triple de celle de la France, consomma le reste. Voyez l'appendice, note G.

ÉTAT DES BATIMENS

Qui furent employés dans ce commerce.

	ENTRÉS.		SORTIS.	
	vaiss.	tonneaux.	vaiss.	tonneaux.
Bristol	71	16,209	73	16,913
Berwick	1	127		
Chepstow	...	....	1	132
Cowes	...	....	2	483
Hull	1	203	3	333
Lancastre	33	4,943	37	5,665
Liverpool	143	27,578	87	17,463
Newcastle	1	114	9	2,157
Penzance	1	164	1	120
Plymouth	...	....	4	737
Poole	...	....	1	266
Southampton	...	....	1	177
Londres	253	70,418	218	61,695
Swansea	...	....	3	579
Whitehaven	3	444	12	2,232
Aberdeen	1	110	1	105
Air	3	259		
Dumfries	...	....	1	150
Dundee	1	93	1	93
Inverness	1	105		
Leith	3	872	1	551
Port-Glascow	19	3,414	23	3,587
Port-Greenock	48	9,624	41	7,486
Stranrawer	1	152	1	152
Wightown	...	....	1	98
TOTAL (1)	583	134,829	521	120,974

(1) Voyez l'appendice, note H.

Commerce avec les Etats-Unis.

L'Angleterre se dédommageoit amplement de la perte qu'elle éprouvoit dans la balance de son commerce avec ses colonies à sucre, par le gain qu'elle faisoit sur son commerce avec les provinces qui forment aujourd'hui les Etats-Unis. On trouve dans l'ouvrage du lord Sheffield, les relevés des douanes les plus propres à donner une notion exacte de ce commerce, et par lesquels on voit qu'année commune prise sur quatre ans, de 1767 à 1770, c'est-à-dire avant l'époque où les Américains méditant leur rupture, firent des demandes extraordinaires, leurs importations en Angleterre consistant en tabac, riz, indigo, pelleteries, approvisionnemens pour la marine, fer, bois, graines de lin, farine, huile de baleine, etc., montèrent à 1,105,824 liv. st., dont il se réexporta pour 775,122 liv. st. de tabac, riz et indigo, en Flandre, en Hollande, et dans le Nord, et pour 102,655 liv. st. en France, en Espagne et en Portugal;

Que les exportations d'Angleterre, en étoffes de laine, denrées de Sheffield et Birmingham, poteries, verreries, souliers principalement de femmes, cotonades, toiles unies et rayées, métaux bruts et ouvrés, papier, livres qui forment un objet considérable, papiers peints, quelques peu de soieries, cravattes et mouchoirs de femmes, poudre à tirer, thé, etc., montèrent à

1,839,692 liv. st. dont 352,637 liv. st. de marchandises étrangères, savoir, 211,581 liv. st. des Indes et 141,056 liv. st. du Nord, et particulièrement de toiles communes d'Allemagne et de Russie :

Que la balance directe du commerce des Etats-Unis étoit de 733,868 liv. st. en faveur de l'Angleterre ; et la balance indirecte; c'est-à-dire, celle des marchandises américaines, payées des marchandises angloises et réexportées chez l'étranger, avec les marchandises des Indes ou étrangères importées en Angleterre pour passer en Amérique, de 525,140 liv. st., ce qui fait en tout 1,258,003 liv. st.

A quoi il faut ajouter les importations en Ecosse qui furent à 391,985 liv st., et les exportations à 242,213 liv. st. dont 73,366 liv. st. de marchandises étrangères; ce qui réduisit la balance directe d'environ 150,000 liv. st., mais accrut la balance indirecte de beaucoup, les réexportations à l'étranger en riz, en tabac, etc., ayant passé 660,000 liv. st. (1).

---

(1) Ceci tient aux évaluations qui dans les douanes d'Ecosse sont plus fortes à la sortie qu'à l'entrée de ces marchandises, et à la main-d'œuvre que plusieurs avoient reçu dans ce royaume; et prouve d'ailleurs combien il est difficile de se faire une idée juste du commerce d'une nation par le relevé des douanes.

Année commune prise sur dix ans, de 1760 à 1770, les importations des Etats-Unis furent à 1,044,491 liv. st., et les exportations à 1,763,409 liv. st. : les approches de la rupture portèrent les importations, en 1771, à 1,339,844 liv. st., et les exportations à 4,202,475 liv. st.; elles baissèrent à 3,012,633 liv. st. l'année suivante; et se trouvèrent réduites, en 1778, à 33,986 liv. st.; mais elles remontèrent l'année d'après, et l'année commune prise sur dix ans, de 1770 à 1780, donne 1,331,206 liv. st. d'exportations, auxquels il faut ajouter environ 300,000 liv. st. pour les Nègres payés avec des marchandises angloises, ce qui fait à peu près 1,530,000 liv. st. Les importations ne furent qu'à 743,560 liv. st., ce qui fait dans le seul commerce direct une balance de 786,440 liv. st. en faveur de la Grande-Bretagne.

L'Angleterre a nécessairement perdu par l'indépendance des Etats-Unis, une partie du commerce dont elle se réservoit le monopole avec tant de soin : les Américains, en ouvrant leurs ports à toutes les nations étrangères, et naviguant dans les leurs, en reçoivent et leur portent des denrées qui autrefois devoient passer par la Grande-Bretagne, tel, entre autres, le tabac dont l'Angleterre tiroit annuellement près de cent mille muids (*hogsheads*), et dont

elle ne consommoit que huit à dix mille; mais d'anciennes liaisons de commerce, des rapports de mœurs et de goûts, les bonnes qualités et les bas prix, leur feront toujours tirer de préférence, d'Angleterre, les objets manufacturés, telles que les étoffes de laine, la quincaillerie, la poterie, les boutons, les étoffes de coton, les livres, et les denrées des Indes, etc. « Elle « continuera, dit le lord Sheffield, à faire les « trois quarts du commerce de l'Amérique, et « si cette nouvelle puissance accroît ses consom- « mations en raison de sa population et de ses « richesses, il est possible que ce commerce ne « tarde pas à égaler celui qu'elle faisoit avant « la guerre. »

Il ne faut pas conclure de la diminution de ce commerce, très-sensible dans le principe, et qui alors affectoit tant la nation, que la perte des Etats-Unis soit un grand mal pour l'Angleterre. Le docteur Smith en convenant qu'ils offroient un débouché sûr, et par cela même utile aux manufactures angloises, observe que l'attrait de gros bénéfices fondés sur le monopole, et sur la lenteur et l'incertitude des retours, faisoit employer trop de capitaux dans ce commerce; et qu'une partie de ces fonds l'eussent été plus avantageusement pour la nation dans un commerce avec des états voisins, dont les

retours fréquents et sûrs eussent fait repasser plusieurs fois, dans la même année, les mêmes capitaux dans les mêmes manufactures, et eussent ainsi multiplié le travail productif qui fait la vraie richesse des états. L'appas du gain faisoit envoyer aux Américains plus de marchandises qu'ils n'en pouvoient payer; on les leur vendoit cher, mais on en attendoit le paiement trois et quatre ans; et ce crédit, souvent inconsidéré, fit éprouver beaucoup de banqueroutes lors de la rupture. On se plaint amérement dans tous les ports d'Angleterre, qu'un grand nombre d'Américains de mauvaise foi, ont profité de ce moment pour ne pas payer leurs dettes. Bristol, Liverpool, Manchester, et Glasgow ont sur-tout beaucoup souffert, et ont diminué, en partie par prudence et en partie faute de demandes, leurs liaisons de commerce avec les Etats-Unis : Glasgow qui tiroit à lui seul presque la moitié du tabac de la Virginie et du Maryland, en tire dans ce moment encore beaucoup, qu'il réexporte à Hambourg, dans la Baltique, et quelque peu en France : les villes de manufactures ont fabriqué des marchandises propres à l'Europe, et le commerce plus divisé, plus varié, et plus rapproché, n'en est devenu que plus solide et plus favorable à la Grande-Bretagne; ce que prouvent ses expor-

tations annuelles beaucoup plus considérables qu'avant la guerre. Le mal réel est une dette de cent millions sterlings contractée pour une balance de commerce à 1,200,000 à 1,500,000 liv. st., et pour obtenir un impôt qu'on eût peut-être difficilement porté à un million sterling.

L'Angleterre s'occupe beaucoup de pêcheries, moins cependant comme objet de commerce, quoique tout y soit profit, puisque les bâtimens qu'elle y emploie sont armés et approvisionnés dans ses ports, et qu'elle exporte une grande partie de leur produit chez l'étranger, que parce qu'elles lui forment et entretiennent un grand nombre d'excellens matelots. Différens actes du parlement ont été passés depuis la dernière paix, pour les encourager : les cent premiers bâtimens qui arrivent à Terre-Neuve avec une certaine cargaison spécifiée et y retournent dans la même saison avec une cargaison pareille, s'ils ont douze hommes d'équipage ont 50 liv. st., et 25 liv. st. s'ils n'en ont que de sept à douze : les cent autres qui viennent après ont 25 liv. st., et 18 liv. st. s'ils n'ont que de sept à douze hommes : les bâtimens montés par vingt-huit hommes, avec six mois de provisions pour la pêche de la baleine, et qui rapportent au moins trente tonnes d'huile, ont 30 sh. par tonneau, et ordinairement ils en ont deux cents : les bâtimens qui Pêcheries.

vont à la pêche de la baleine au sud du 7e. degré de latitude nord, et en reviennent dans quatorze mois, ont, à leur retour, les trois premiers 500 liv. st.; les trois suivans 300 liv. st.; et les trois qui arrivent ensuite 200 liv. st.: ceux qui passent le 36e. degré de latitude méridionale, et retournent dans dix-huit mois, ont s'ils rapportent vingt tonnes d'huile, le premier 700 liv. st., le deuxième 600 liv. st., le troisième 500 liv. st., le quatrième 400 liv. st., et le cinquième 300 liv. st. : en 1786 on réduisit à 20 sh. par tonneau pour les bâtimens pontés, de quinze tonneaux, employés à la pêche du hareng sur les côtes, la prisme de 50 sh., déja réduite à 30 sh. en 1771; mais on leur accorda 4 sh. par tonne de harengs curés: cette prisme de 20 sh. fut étendue l'année suivante, aux bâtimens non pontés, et restreinte en même tems, aux cinquante qui auront pris la plus grande quantité de poisson: les bateaux qui n'ont point droit à la prisme de 20 sh. par tonneau ont 1 sh. par baril de hareng (1).

M. Pitt vient de dire au parlement que la pêche de Terre-Neuve, la grande pépinière des matelots de la Grande-Bretagne, qui en 1773, n'avoit produit que cinq cent seize mille quintaux (2) de poisson, en avoit produit sept cent

(1) Voyez *Ecosse*, tome I, page 179, et l'appendice, note I.

(2) Le lord Sheffield dit qu'année commune sur trois ans, 1771,

trente-deux mille cent, en 1786; que la pêche de la baleine au Groenland, qui en 1773, n'occupoit que quatre-vingt-seize bâtimens dont le tonnage étoit de vingt-sept mille tonneaux, en avoit occupé en 1786, cent cinquante-trois du tonnage de cinquante-trois mille tonneaux, et en 1787, deux cent quarante-huit, montés par environ dix mille matelots; et que la pêche de la baleine au sud, qui en 1785, n'occupa que dix-huit vaisseaux, et dont le produit ne fut que de 29,000 liv. st. (1), en avoit employé en 1787, trente-huit dont le produit avoit été de 107,000 liv. st.

D'après Chalmers, il fut, en 1785, à Terre-Neuve, deux cent quatre-vingt-douze bâtimens pêcheurs et quatre-vingt-cinq bâtimens marchands, dont le tonnage montoit à trente-cinq mille sept cent trente tonneaux, et qui exportèrent chez l'étranger environ cinq cent cinquante mille quintaux de poisson (2): et il fut

1772 et 1773, elles produisirent cinq cent soixante-trois mille deux cent trente-quatre quintaux, dont vingt-trois mille trois cent cinquante vinrent en Angleterre, Ecosse ou Irlande; vingt-neuf mille deux cents furent aux îles à sucre angloises ou étrangères, et cinq cent soixante-dix mille six cent quatre-vingt-trois dans le midi de l'Europe. Voyez *Terre-Neuve*, tome II, page 8.

(1) Les relevés des douanes ne portoient que 8,485 liv. st.

(2) Voyez l'appendice, note K.

cette même année, au Groenland, cent cinquante-trois bâtimens, dont soixante-dix-huit de Londres et treize d'Ecosse. Du 10 octobre 1787 au 10 octobre 1788, l'Ecosse seul y envoya trente-un bâtimens portant huit mille neuf cent neuf tonneaux (1).

Traité de commerce.

Le désir qu'en général témoignoient les négocians anglois, de voir se conclure le traité de commerce, car il ne faut compter pour rien quelques misérables représentations mendiées par l'opposition, prouve qu'ils regardoient la France comme un débouché avantageux pour les produits de leurs manufactures, et propre à réparer la perte du monopole du commerce des Etats-Unis. Ce traité, suite du dernier traité de paix, paroît cependant avoir été plus pressé par le ministère de France que par le cabinet de Saint-James. M. de Vergennes l'envisageoit, avec raison et sagesse, comme devant consolider la paix, et c'est ce qui peut-être l'a engagé à céder des points éloignés de la réciprocité qui en fait la base, particulièrement l'article des soieries qui sont à la France ce que les lainages sont à l'Angleterre, et qui en sont exclues: à la vérité leur peu de volume relativement à leur va-

(1) Voyez l'appendice, note L.

leur les fait introduire frauduleusement en aussi grande quantité que si l'entrée en étoit permise, et l'Angleterre en perd les droits.

Ce traité étoit l'objet des vœux des écrivains les plus éclairés de l'Angleterre. Le docteur Smith, en démontrant l'absurdité de la jalousie commerciale qui existoit entre les deux royaumes, avoit prouvé que la proximité et la fréquence des retours, les richesses et la population de la France, devoient en rendre le commerce vingt fois plus avantageux à l'Angleterre que celui de l'Amérique, et qu'il le seroit tout autant à la France; et le lord Sheffield s'étoit plaint de cette malheureuse jalousie qui condamnoit les Anglois à boire les vins grossiers de Portugal au lieu des vins agréables de France.

C'est sur cet objet que l'opposition qui, par principe, s'oppose à tout, mais qui n'étant pas soutenue d'une opposition nationale, ne pouvoit guère attaquer directement le traité, s'appuya pour le combattre. M. Methuen, ministre d'Angleterre en Portugal, y avoit fait, en 1703, un traité de commerce devenu célèbre et par son extrême concision, et par ses effets. Par l'article premier, le Portugal s'engageoit à recevoir les étoffes de laine angloises sur le même pied qu'avant qu'elles ne fussent prohibées; et par l'article II, l'Angleterre admettoit les vins de

Portugal à un tiers de moins de droit sous quelque dénomination que ce fut, que ceux de France. Smith observe que ce traité est entièrement à l'avantage du Portugal qui en obligeant l'Angleterre à recevoir ses vins pour les deux tiers des droits que payoient ceux de France, ne s'engageoit pas à recevoir les lainages anglois à un taux inférieur à ceux des autres nations. Il n'en fut pas moins utile à l'Angleterre, qui long-tems tira, en échange de ses denrées, une partie de l'or du Brésil.

L'opposition faisant valoir l'avantage d'un marché sûr pour les étoffes de laine angloises, prétendit que quoiqu'on diminuât d'un tiers les droits sur les vins de Portugal, pour laisser subsister entr'eux et ceux de France, la même proportion qu'avant le traité qui admettoit ces derniers au prix que payoient alors ceux de Portugal; il ne s'en établiroit pas moins une concurrence nuisible à cette dernière puissance, et qui peut-être la forceroit à rompre entièrement des liaisons de commerce jusqu'alors si favorables à l'Angleterre.

Commerce avec le Portugal.

On lui répondit que les lainages anglois trouveroient aisément à se placer, et que les vins de Portugal ne pouvoient être bus qu'en Angleterre : que ce commerce si vanté étoit diminué de moitié depuis le milieu du siècle :

que d'après des états (1) qu'on avoit sous les yeux, les exportations consistant en 4 à 500,000 liv. st. d'étoffes de laine, particulièrement de grosses flanelles dont s'habillent les paysans portugais et dont une partie passe au Brésil, et en quelque peu de métaux et de quincaillerie, n'avoient monté en 1786, qu'a 599,000 liv. st. outre quelque peu de poisson venu directement de Terre-Neuve; et que les importations consistant en 3 à 400,000 liv. st. de vins, 61,000 liv. st. de coton; 21,642 liv. st. de fruits; 17,000 liv. st. d'indigo; 43,000 liv. st. d'huile; 23,883 livres pesant de sel, etc.; avoient été à 469,000 liv. st.: que l'entrée du riz et des étoffes de coton venoient d'être interdite en Portugal: qu'on y avoit fort augmenté par la manière de les évaluer, les droits sur les étoffes de laine, malgré la teneur du traité : que depuis l'indépendance de l'Irlande le gouvernement portuguais refusoit les siennes; et que, d'après sa conduite, il ne mé-

(1) Ces états n'étoient pas d'accord avec les relevés de la factorerie angloise de Lisbonne.

Le lord Sheffield porte les exportations d'Angleterre en Portugal, année commune prise sur dix ans, de 1770 à 1780, à 600,019 liv. st., et les importations à 375,485 liv. st.; ce qui donnoit à l'Angleterre une balance favorable de 224,534 liv. st. : et il porte à environ vingt-cinq mille pipes, et à 17 liv. st. la pipe, les vins de Portugal et de Madère qui s'expédient annuellement en Angleterre et en Irlande. Voyez l'appendice, note M.

ritoit pas tant d'égards. Les clameurs de l'opposition restèrent sans effet.

Commerce avec la France.

On remarqua dans les discussions qu'occasionna ce traité, que la France offroit à l'Angleterre un marché de vingt-quatre millions d'habitans, trois fois sa propre population: que les produits de plusieurs manufactures angloises ont une supériorité marquée sur ceux des manufactures françoises du même genre, et sont à meilleur marché; la coutellerie, la quincaillerie, les poteries, à cause du bas prix du charbon; les cuirs, les peaux par rapport à l'abondance et à la bonne qualité du tan; les draps communs par rapport aux qualités supérieures des laines; et que la France tireroit de plus de la bierre, du charbon, de l'étain, du plomb, et même quelquefois du blé; mais on observa que de son côté elle avoit outre ses batistes et ses modes, des produits de son sol bien plus précieux à fournir à la Grande-Bretagne, ses vins, ses eaux-de-vie, ses huiles, ses vinaigres: on convint que ses draps fins égaloient les draps fins anglois, et que ses draps noirs et écarlates les surpassoient; et on désira que ses vins fissent tomber des fabriques considérables de vins factices et empoisonnés(1). Le mi-

(1) On fait en Angleterre de mauvais vin doux avec des raisins

nistère laissa appercevoir que des liaisons de commerce avec la France pourroient rendre les ruptures plus difficiles, les guerres plus rares, et envisagea d'ailleurs dans la diminution de la contrebande (1), une augmentation de revenu qui devoit remplacer au moins la diminution des droits sur les vins et les eaux-de-vie. On parut aussi croire assez généralement que l'avantage du traité seroit réciproque pour les deux nations.

Mais les négocians anglois s'étoient mieux préparés à ce traité que les négocians françois, et l'abondance de leurs capitaux, joints aux spéculations hardies de leurs manufacturiers, les ont mis à même d'en tirer les premiers avantages. Ils ont inondé la France de marchandises de tout genre, et quoique plusieurs s'y donnent dans ce moment à perte, comme les étoffes de coton, d'après les folles entreprises de quelques spéculateurs de Manchester, les ma-

secs, et on y contrefait diverses espèces de vins avec du jus de navets et de prunes sauvages, et des ronces bouillis jusqu'à dissolution, qu'on mêle avec de la bierre et de la litharge, et qu'on laisse ensuite fermenter. Ce sont ces vins empoisonnés faits dans le pays (*poisonous home-made wines*), dont parla M. Pitt.

(1) M. Pitt dit qu'année commune prise sur trois, il entroit légalement de six à sept cents mille gallons d'eaux-de-vie en Angleterre, et de trois à quatre millions en fraude.

nufactures françoises n'en sont pas moins momentanément écrasées, sans que jusqu'à présent la France ait guère trouvé de compensation dans cette nouvelle branche de commerce : ses batistes, objet fort important pour elle et dont la consommation est immense en Angleterre, s'y introduisoient si facilement en fraude avant le traité que l'importation n'en a que bien peu augmenté depuis. L'état suivant prouve que l'entrée légale de ses vins et de ses eaux-de-vie s'est accrue ; mais c'est en partie aux dépens de la contrebande que la diminution des droits a restreinte, et qui, sur ces objets, a toujours été fort considérable (1),

---

(1) Dans la lettre au commerce de Normandie, qui vient de paroître, on porte les importations légales de marchandises angloises en France, en 1784, à 12,968,000 livres, et on calcule qu'avec ce qui étoit entré en contrebande, elles pouvoient monter en tout de 30 à 36 millions : l'on évalue les exportations de denrées de France, dans la même année, à 23 millions, y compris 3 millions de contrebande : et l'on porte les importations y compris la contrebande, le fret, etc., dans les huit derniers mois de 1787, à 30,752,000 livres, et les exportations à 31,626,000 livres, ce qui donne une balance favorable à la France ; mais il y a dans ces calculs des choses hypothétiques, telles que la contrebande qui y est évaluée sur le même pied qu'avant le traité, quoiqu'il ait dû nécessairement la diminuer. On y fait entrer le fret, les droits, etc., et l'on y porte, d'après les relevés des douanes de Londres, envoyés, dit-on, au bureau des affaires étrangères, l'entrée légale

comme on le voit par ce même relevé des douanes rapproché de celui des expéditions faites par les négocians de Porto.

---

des vins de France à Londres, dans les huit derniers mois de 1787, à six mille tonneaux, tandis que l'état présenté au parlement ne le porte, pour toute l'année, et pour toute l'Angleterre, qu'à dix-huit cent soixante tonneaux, ainsi qu'on le voit dans le tableau suivant. Voyez aussi l'appendice, note N.

VINS
IMPORTÉS EN ANGLETERRE.

ANNÉES.	FRANCE.	PORTO.	RHIN.	ESPAGNE.	TOT. D. VINS	DOUANES.	ACCISES.	TOT. D. DROITS
	tonn.	tonn.	tonn.	tonn.	tonn.	liv. st.	liv. st.	liv. st.
1784.	423	12,220	126	2,761	15,532	619,523	....	619,523
1785.	470	12,698	133	2,831	16,134	642,519	....	642,519
1786.	485	12,255	187	3,265	16,192	517,192	197,111	614,247
1787.	1,860	16,619	177	4,314	22,978	414,285	229,285	644,220

Eaux-de-vie importées en 1787.................................... 1,777,733 gallons.

Jusqu'à présent les Anglois continuent à boire de préférence des vins de Porto qu'ils appellent *port*, non qu'ils ne trouvent les vins de France, ceux de Bordeaux sur-tout, qu'ils nomment *claret*, plus délicats et plus sains; mais ils sont trop chers (1), et ils en consommeroient trop. Une bouteille d'un vin de Porto épais et plein d'eau-de-vie suffit à une personne qui, pour satisfaire ses besoins d'habitude, se ruineroit en vins de France. Il en est cependant de seconde qualité, tels que certains vins de Languedoc, auxquels il seroit aisé de les accoutumer, sur-tout si nos négocians soignoient leurs envois, chose qu'ils négligent trop.

Quant aux manufacturiers françois, les efforts des Anglois les rendront plus industrieux, plus économes, les forceront d'employer plus de capitaux, plus de machines, et de se contenter de moindres bénéfices. La perfection et le bon marché des produits de leurs manufactures sera nécessairement l'effet heureux de cette concurrence, et s'il est des objets sur lesquels ils ne puissent la soutenir, malgré qua-

Utilité réciproque du traité de commerce.

(1) Le fils d'un des premiers négocians de Bordeaux, que j'ai rencontré voyageant en Angleterre, m'a dit que la plupart des vins de Bordeaux qui y passoient, étoient travaillés avec des vins de l'Hermitage, et ceux qui passoient en Irlande avec des vins d'Espagne.

torze à quinze pour cent de droits, fret, commission, assurance, ce qui pourra aussi avoir lieu en Angleterre; d'autres branches d'industrie, mieux adaptées aux localités et plus avantageuses à la nation, les remplaceront, ou les productions si riches, et déja si abondantes de l'excellent sol de la France, se multiplieront en raison des échanges qu'elles auront à consommer. L'immense majorité du peuple n'étant plus obligé de payer de ses denrées ou de son travail à des manufacturiers ses voisins, ce que des manufacturiers étrangers lui donneront à meilleur marché, il en résultera pour lui plus de moyens de jouissance, et dans l'éloignement où il est du luxe, plus de santé et de bonheur. Bientôt l'équilibre s'établira forcement dans les prix, les consommations des deux royaumes s'accroîtront en raison de la facilité de s'en procurer les objets, les produits de la terre en raison de ceux des manufactures ou nationales ou étrangères, et le commerce et les bénéfices d'un pays en raison du commerce et des bénéfices de l'autre, tout aboutissant à plus de consommations et plus de réproductions. Lorsqu'enfin des habitudes de commerce contractées depuis long-tems, des entreprises communes, des capitaux réciproquement placés les unes chez les autres, auront, pour ainsi

dire, enchaîné les deux nations, l'espèce de préjugé, de jalousie, de haine nationale, si l'on veut, ou disparoîtra, ou cédera à l'intérêt commercial, et toute rupture deviendra si dangereuse, que chaque gouvernement sera forcé d'éloigner avec soin les prétextes souvent si frivoles qui font naître les plus horribles guerres : cet avantage est trop inappréciable, pour que la France ne gagne pas à l'acheter même quelques millions, si par la nature des choses c'est à elle à le payer.

Les ports les plus commerçans de la Grande-Bretagne, sont, après Londres qui fait à lui seul plus de la moitié du commerce extérieur, Liverpool, Bristol et Glasgow, sur la mer d'Irlande ; Hull et Yarmouth, sur la mer d'Allemagne ; Pool et Falmouth dans le canal (1). Ports commerçans.

(1) Voyez ces différentes villes, tome I, pages 9, 14, 15, 33, 79, 108, 116 et 119.

DES COMPAGNIES

DE COMMERCE.

Le commerce n'est pas aussi généralement dépouillé d'entraves en Angleterre que l'idée qu'on a de la liberté qui y règne, porteroit à le croire. Comme plusieurs métiers y ont leurs corporations, plusieurs branches de commerce y ont leurs compagnies qui s'en réservent plus ou moins le monopole, selon leur nature ou leur constitution. Il y en a de deux espèces, les unes soumettent seulement leurs membres à certains réglemens qui devroient avoir pour but l'avantage général du commerce dont elles ont le privilège, mais qui souvent ne tendent qu'à le restreindre dans les mains d'un petit nombre

de personnes, en mettant des difficultés à l'admission dans leurs corps.

Compagnie de Hambourg.

Telles sont la compagnie de Hambourg, l'admission en est facile, et depuis qu'en 1661, les manufacturiers se plaignirent qu'elle gênoit le commerce, on n'en a presque plus ouï parler; il suffit, comme dans toutes ces sortes de compagnies, de s'y faire admettre moyennant un léger droit d'entrée, pour pouvoir ensuite commercer autant qu'on le veut avec cette place.—

Compagnie de Russie.

La compagnie de Russie, dont l'entrée fut fixé sous Guillaume à 5 liv. st. —

Compagnie de la Baltique.

La compagnie de la Baltique (*East-Land*), dont l'entrée fut réduite sous Charles II à 40 sh., tandis qu'on exclut de son privilège, la Suède, le Danemarck et la Norwège. —

Compagnie du Levant.

La compagnie du Levant (*Turkey company*), l'entrée en fut réduite en 1753 à 20 liv. st.; l'envoi des lainages de France lui fut interdite en 1759, et il lui fut défendu d'expédier des denrées angloises au Levant d'ailleurs que des ports de la Grande-Bretagne, à moins de prouver par des certificats que ces denrées sont réellement d'origine angloise : elle s'est aussi interdite tout envoi d'espèces, et ne permet le commerce du Levant aux Anglois étrangers à la compagnie qu'en lui payant un droit de vingt pour cent : chaque membre commerce pour son propre compte,

mais sur les bâtimens de la compagnie : c'est elle qui nomme et entretient l'ambassadeur à la Porte et les consuls au Levant, qui d'ailleurs sont commissionnés par le roi. — Et la compagnie d'Afrique, substituée, en 1750, à une ancienne compagnie qui n'avoit pu faire ses affaires : l'entrée en est de 40 sh. : il lui est défendu de commercer et de faire aucun emprunt en commun, et de mettre la moindre entrave au commerce de ses membres. Elle a neuf directeurs choisis annuellement, trois à Londres, trois à Bristol et trois à Liverpool, et à qui il est alors défendu de faire le commerce des Nègres ou de tirer des denrées de la côte d'Afrique ; mais qui peuvent prendre 800 liv. st. sur les fonds de la compagnie pour payer les agens et les frais de gestion, et se partager le surplus. Elle fut d'abord chargée de l'entretien des forts, depuis le cap Blanc jusqu'au cap de Bonne-Espérance, ce qui depuis a été restreint du cap Rouge au cap de Bonne-Espérance, le gouvernement lui donne 13,000 liv. st. pour cet objet.

Compagnie d'Afrique.

Les autres compagnies commercent en corps et sont formées d'actionnaires qui ne sont engagés que pour la valeur de leurs actions, et peuvent les transférer à volonté. Des directeurs choisis par eux règlent les affaires, leur en ren-

dent compte, et les consultent quand ils le jugent convenable: telles sont la compagnie de la baie d'Hudson, la compagnie du Sud et la compagnie des Indes.

Compagnie de la baie d'Hudson.

La compagnie de la baie d'Hudson, créée en 1670, n'a qu'un capital de 100 à 120,000 liv. st., qui lui suffisent pour accaparer tout le commerce de ces vastes et malheureuses contrées dont elle n'a pas le privilège exclusif; mais jusqu'à présent personne n'a été tenté d'entrer en concurrence avec elle. Cent vingt hommes qu'elle entretient dans quelques petits établissemens honorés du nom de forts, préparent les chargemens du petit nombre de bâtimens qu'elle y envoie. Ses actionnaires sont peu nombreux: elle prospéroit avant que M. de la Peyrouse n'eut ruiné, dans la dernière guerre, tous ses établissemens, et paroît encore se soutenir à présent, sans que ses bénéfices soient bien enviés: ses exportations sont portées dans le relevé des douanes de 1785, à 5,125 liv. st., et ses importations à 11,270 liv. st. (1).

Compagnie du Sud.

La compagnie du Sud (*South-sea company*) fut formée en 1711, de divers créanciers de l'état, à qui il étoit dû 9,177,968 liv. st. dont on leur assura l'intérêt à six pour cent, outre 8,000 liv. st.

---

(1) Voyez *Baie d'Hudson*, tome II, page 10.

pour les frais de régie. On lui accorda le privilège exclusif du commerce des colonies espagnoles, au sud de l'Orénoque, et le long de la mer du Sud, à condition d'y aller par le détroit de Magellan, ou le cap Horn, et de ne pas s'étendre au-delà de trois cents lieues des côtes de l'ouest de l'Amérique, pour ne pas empiéter sur le privilège de la compagnie des Indes : et on lui permit d'employer le cinquième de son capital à la pêche de la baleine. Elle n'avoit pas encore commencé ses opérations commerciales lorsqu'elle obtint, en 1713, pour trente ans, par le traité d'Utrecht, le contrat de *l'assiento* qui l'autorisoit à fournir quatre mille huit cents Nègres par an, aux colonies espagnoles, et à y envoyer tous les ans, un vaisseau de cinq cents tonneaux chargé de marchandises pour son compte, mais qui ne pouvoient être vendues qu'en tems de foire. Ce contrat fit hausser les actions de la compagnie : le parlement lui fit, l'année suivante, un emprunt, qui porta son capital à 10,000,000 liv. st. dont l'intérêt fut réduit en 1717 à cinq pour cent; d'autres emprunts successifs portèrent ses fonds, en 1719, à 11,746,684 liv. st.

L'année suivante vit éclore ce fameux systême qui faillit entraîner la ruine de l'Angletrre; et fit le pendant de celui qui venoit de plonger la

France dans de si grands désordres. On imagina de faire acheter, par cette compagnie, toutes les dettes du royaume, et de l'autoriser en conséquence à ouvrir des souscriptions qui, d'après le prix de ses actions et la hausse qu'on supposoit devoir être la suite de ce plan, devoient lui procurer d'immenses bénéfices; mais à condition qu'elle paieroit d'avance à l'état 3,500,000 liv. st. et que les nouvelles annuités seroient réduites, en 1727, à quatre pour cent. La concurrence de la banque lui fit porter ses offres à 4,667,000 liv. st., et à 7,567,000 liv. st. si toutes les souscriptions étoient remplies. Un esprit de vertige sembla s'emparer alors de la nation: tout le monde voulut avoir des actions de la compagnie du Sud, et en moins de quatre mois elles montèrent de 116 liv. st., prix qu'elles avoient lors de cette opération, à 1,000 liv. st.; mais les yeux ne tardèrent pas à se dessiller, et dans moins de quatre autres mois elles tombèrent à 120 liv. st. Les directeurs de la compagnie furent inculpés, on prouva qu'ils avoient employé des manœuvres frauduleuses pour faire monter les actions : le parlement fit saisir leurs biens, chassa de son sein ceux qui s'y trouvoient, M. Aislabie, entr'autres, alors chancellier de l'échiquier; fit rendre les sommes avancées au gouvernement par la compagnie, et régla

les différens survenus entr'elle et les souscripteurs.

La compagnie se trouva avoir alors pour 37,802,618 liv. st. de fonds dans la dette publique, et en vendit pour 4 millions, en 1722, à la banque: le reste fut divisé en deux parties, l'une convertie en annuités comme toutes les dettes nationales, et l'autre destinée à son commerce et seule responsable de ses opérations commerciales. Ce capital fut restreint en 1733, à 3,662,784 liv. st., et le surplus fut de nouveau converti en annuités. Ces diverses annuités, d'après plusieurs remboursemens, se trouvent reduites aujourd'hui, les anciennes à 11,907,470 liv. st. et les nouvelles à 8,494,830 liv. st., auxquelles ont été depuis joints de nouveaux emprunts faits pour rembourser ceux des actionnaires qui n'avoient pas voulu consentir à la réduction à trois pour cent de l'intérêt de leurs actions. Ces emprunts réduits à présent à 1,916,600 liv. st. portent le capital de la compagnie à 25,981,684 liv. st. dont elle retire 779,540 liv. st. 10 sh. 9 d. de rente et 15,082 liv. st. 4 sh. 9 d. pour les frais de régie.

Comme compagnie de commerce ses succès n'ont guère été plus brillans. De dix voyages, dit Smith, que fit leur vaisseau, un seul lui fut extrêmement avantageux; elle perdit plus ou

moins sur tous les autres; et après avoir fait huit ans la pêche de la baleine au Groenland, elle se trouva avoir perdu sur cet objet en capital et intérêts, plus de 237,000 liv. st. Toutes les réclamations qu'elle avoit à faire sur l'Espagne, relativement au contrat de l'*assiento*, ayant été réglées par le traité d'Aix-la-Chapelle, son capital de commerce a été converti en annuités, et elle a cessé d'être compagnie de commerce, quoique l'obligation d'obtenir sa permission, imposée en 1786, aux bâtimens qui vont à la pêche de la baleine dans l'étendue des limites fixées par sa chartre, prouve qu'elle en conserve encore tous les privilèges.

La compagnie des Indes.

La compagnie des Indes, la seule qui, avec la banque, ait des actions sur la place, fut créée, en 1600, sous Elisabeth. Dans le principe, ses fonds n'étoient pas réunis, et les actionnaires commerçoient pour leur propre compte sur les vaisseaux de la compagnie : en 1612, le commerce se fit en commun avec un capital divisé en actions de 50 liv. st., et qui ne passa jamais 740,000 liv. st. Sa chartre n'ayant pas été confirmée par le parlement, le privilège exclusif qu'elle contenoit fut contesté lorsque l'autorité royale perdit de son pouvoir, et la concurrence qu'elle éprouva la mit dans un grand embarras : elle s'en tira cependant, et lors-

qu'en 1698, une nouvelle compagnie des Indes se forma avec un capital de 2,000,000 liv. st. prêtés à 8 pour cent au gouvernement, elle prit une partie de ses actions, et continua son commerce en concurrence avec elle et avec plusieurs de ses propres membres, qui, d'après un vice de rédaction de sa chartre, se prétendirent autorisés à commercer séparement aux Indes avec le montant de leurs actions. Un intérêt commun rapprocha les deux compagnies, en 1702, et un acte du parlement les réunit, en 1708, sous le nom de compagnie réunie des négocians commerçans aux Indes (*the united company of merchants trading to East-Indies*). Un nouveau prêt de 1,200,000 liv. st. fait au gouvernement en faveur de cette chartre, porta son capital à 3,200,000 liv. st. sans augmentation d'intérêt, ce qui, par le fait, étoit le réduire à 5 pour cent: il le fut à 4 en 1730: un nouveau million prêté à la nation à 3 pour cent, en 1743, lui valut la confirmation de sa chartre jusqu'en 1783; mais ce million levé en vendant de ses annuités ou créant des billets, et non par appel de fonds à ses actionnaires, n'accrut pas son capital donnant dividende, quoiqu'il accrut son capital de commerce; les 4,200,000 liv. st. qu'elle se trouvoit avoir alors dans les mains du gouver-

nement, répondant pour tous ses engagemens.

Sa chartre, qui lui donne le privilège exclusif de commercer dans l'Inde et dans les contrées au-delà du Cap de Bonne-Espérance jusqu'au détroit de Magellan, l'oblige de porter en Angleterre toutes les denrées qu'elle charge dans l'Inde, excepté quelques provisions à Saint-Hélène (1); de les vendre aux feux; et de délivrer annuellement quatre cent quatre-vingt-quatorze tonnes de salpêtre dans les magasins du roi; mais elle lui défend de faire le change, de tenir des comptes ouverts, et d'emprunter plus qu'il ne lui est dû par la nation, ou des sommes plus fortes que celles qu'elle emploie dans son commerce et payables à un terme plus éloigné que six mois. Non-seulement le commerce de l'Inde est interdit à toute personne qui n'obtient pas la permission de la compagnie, à peine d'emprisonnement, confiscation de marchandises, et amende du double de leur valeur, un tiers au profit du dénonciateur, un tiers à celui de l'état, et un tiers au profit de la compagnie; mais il est défendu à tout Anglois de s'intéresser dans des compagnies des Indes étrangères, sous peine de confiscation de fonds

(1) Elle a depuis obtenu, en 1763, la permission d'exporter directement des marchandises en Afrique.

et d'une amende du triple dont moitié pour le dénonciateur.

Cette compagnie s'étant ainsi débarrassée de toute espèce de concurrence, prospéra constamment jusqu'à la prise de Madrass alors son principal établissement, qui lui fut enlevé par les François, dans la guerre de 1744, et lui fut rendu par le traité d'Aix-la-Chapelle; mais elle se dédommagea, pendant la guerre de 1757, bien amplement de ses pertes par la prise de Pondichery qu'elle rendit à la paix, et par la conquête du Bengale qu'elle a conservé, et dont elle jouissoit paisiblement, lorsqu'en 1767, le parlement le réclama comme appartenant de droit à la couronne, et qu'elle se vit forcée de consentir à lui payer par compensation 400,000 liv. st. par an pendant deux ans. Sa souveraineté et ses conquêtes loin de l'enrichir l'avoient endettée : elle avoit, sans égards pour ses créanciers, porté son dividende de 6 à 10 pour cent; ce qui sur les 3,200,000 liv. st. du capital de ses actions faisoit 320,000 liv. st., et elle vouloit le porter à 12 $\frac{1}{2}$, ce qui eût fait 400,000 liv. st., et l'eût rendu égal à ce qu'elle payoit au gouvernement avec qui elle eût, pour-lors, partagé le profit de son commerce, son revenu de l'Inde, et l'intérêt des capitaux qu'elle lui avoit prêtés. Elle en fut

empêchée par le parlement, qui par-là voulut la contraindre à payer sa dette évaluée de 6 à 7,000,000 liv. st.; mais ayant consenti en 1769, à prolonger pendant cinq ans le paiement des 400,000 liv. st. qu'il en avoit exigé, et s'étant engagée à exporter annuellement aux Indes pour 380,837 liv. st. de marchandises angloises, elle obtint enfin la permission de porter successivement son dividende au taux qu'elle désiroit.

Ce dividende et les sommes qu'elle payoit au gouvernement passoient pour être si loin de son revenu terrirorial qu'on portoit à 2,480,747 liv. st., d'un autre revenu produit en grande partie par les douanes, qu'on faisoit monter à 439,000 liv. st., et des bénéfices de son commerce, que son président dit aux Communes, aller au moins à 400,000 liv. st. par an, qu'on ne doutoit pas qu'elle ne fut en état de liquider promptement les dettes qu'elle avoit contractées dans ses guerres.

Le contraire arriva, et ses dettes se trouvèrent augmentées, en 1773, au point qu'elle se vit forcé de réduire son dividende à 6 pour cent, et de se jeter dans les bras du gouvernement pour éviter une banqueroute.

D'après son état de situation, présenté au parlement, elle avoit en caisse, au 1er. décem- Situation en 1772.

bre 1772, 1,669,410 liv. st., et elle devoit ou alloit devoir, au 1er. mars suivant, 2,183,835 liv. st.; c'est-à-dire, 514,425 liv. st. de plus qu'elle n'avoit.

Elle devoit en outre, 9,219,114 liv. st. en Angleterre : il lui restoit pour les acquitter, 7,784,689 liv. st. d'effets exigibles après le 1er. mars : elle se trouvoit donc y avoir un déficit de 1,434,425 liv. st.

Il lui étoit dû au-dehors 6,397,299 liv. st. : elle y devoit 2,032,306 liv. st. : il lui restoit donc 4,364,993 liv. st., outre la valeur de ses fortifications et de ses bâtimens hors d'Europe.

En défalquant de ces 4,364,993 liv. st., 1,434,424 liv. st. qu'elle devoit en Angleterre, il ne lui restoit plus que 2,930,570 pour le montant de ses 3,200,000 liv. st. d'actions : elle avoit donc un déficit de 269,430 liv. st.

Le parlement vint à son secours, lui prêta 1,400,000 liv. st., et lui défendit de porter son dividende à plus de 6 pour cent, jusqu'à l'entier paiement de cette somme, et à plus de 7 pour cent, jusqu'à ce que ses dettes fussent réduites à 1,500,000 liv. st. L'organisation de la compagnie fut changée; ses vingt-quatre directeurs (1) étoient élus tous les ans, il fut sta-

(1) Les directeurs ont 150 liv. st., et les présidens et vice-présidens 200 liv. st. par an.

tué que six seulement seroient renouvellés chaque année, et qu'aucune personne employée au-dehors ne pourroit être élue avant d'avoir résidé deux ans en Angleterre : on porta à 1000 liv. st., au lieu de 500 liv. st., les fonds nécessaires pour avoir voix délibérative aux assemblées d'actionnaires, à 3,000 liv. st. pour avoir deux voix, à 6,000 liv. st. pour en avoir trois, et à 10,000 liv. st. pour en avoir quatre : on établit en même tems un conseil suprême, et une cour suprême de justice au Bengale (1).

Ces réglemens dictés par le parlement commençoient à rétablir un peu les affaires de la compagnie, lorsque des guerres entreprises en Asie, par l'ambition et la cupidité de ses agens, et celle qui éclata peu après en Europe, la mirent de nouveau sur le bord de sa ruine. C'est lorsque sa situation dans l'Inde étoit si précaire, qu'elle obtint, en 1781, pour 400,000 liv. st. la prolongation de sa chartre jusqu'en 1791, passé laquelle époque, après avoir été averti trois ans d'avance par le gouvernement de l'expiration de cette chartre et avoir reçu

(1) Voyez pour tout ce qui regarde les établissemens de la compagnie dans l'Inde, l'article *Possessions angloises aux Indes*, tome II., page 45.

le remboursement du capital qu'elle a prêté à la nation, son privilège exclusif cessera, quoiqu'elle puisse encore rester compagnie de commerce. On lui permit par le même acte, de porter d'abord son dividende à 8 pour cent, et de l'accroître successivement jusqu'à 12 ½; mais on l'obligea de partager le surplus de son revenu et de ses profits, en quatre parties, dont trois devoient être versées dans le trésor public, et la quatrième employée à l'entière liquidation de ses dettes.

Elle se retrouva à la paix dans le plus grand embarras, et obtint du parlement la permission d'emprunter 800,000 liv. st. dont elle avoit le plus pressant besoin: l'année suivante, M. Fox, alors ministre, assura à la chambre des Communes qu'elle devoit 11,200,000 liv. st., et n'avoit qu'environ 3,200,000 liv. st. pour les payer. Ce fut à cette époque qu'il proposa son fameux bill qui devoit retirer l'administration de l'Inde des mains des directeurs de la compagnie, et la remettre dans celles d'un comité nommé par le parlement: celui de M. Pitt prévalut et donna la surintendance et le contrôle des affaires de l'Inde, à une commission formée de six conseillers du conseil privé, d'un secrétaire d'état et du chancelier de l'échiquier; et le jugement en dernier ressort des personnes accusées d'abus

de pouvoir, d'extorsions, et d'autres crimes commis dans l'Inde, à une commission composée de trois juges nommés par les cours du banc du roi, des plaids communs, et de l'échiquier, de cinq membres tirés au sort d'une liste de vingt-six membres de la chambre des Pairs, et de sept membres tirés également au sort d'une liste de quarante membres de celle des Communes; listes formées aussi par le sort au commencement de chaque session du parlement.

Cette même année, son dividende fut réduit par un autre acte du parlement, à huit pour cent; et le surplus de ses revenus ou profits fut appliqué au paiement de ce qu'elle devoit au gouvernement.

Les arrangemens qu'on venoit de prendre pour arracher l'Inde à la rapacité des agens de la compagnie, et la compagnie elle-même à sa perte, furent loin d'avoir l'effet qu'on en attendoit ou qu'on feignoit d'en attendre; car deux ans après, en 1786, sous prétexte que ses fonds n'étoient pas suffisans pour l'étendue de son commerce accru par la suppression de la contrebande sur le thé (1), au point que ses achats

(1) Les commissaires chargés de faire des recherches sur les fraudes relatives au revenu public, portoient en 1783, la contrebande du thé à sept millions de livres pesant par an : le thé con-

étoient montés de six millions à quatorze millions de livres pesant : elle se fit autoriser à vendre pour 800,000 liv. st. de ses annuités, et à porter à 4,000,000 liv. st. le capital de ses actions, en en créant pour 800,000 liv. st. de nouvelles, lesquelles, à 160 liv. st. prix courant de l'action au lieu de 100 liv. st. prix primitif, devoient lui procurer environ 1,200,000 liv. st. ; ce qui faisoit en tout 2,000,000 liv. st. (1).

Situation en 1788.

Enfin, après avoir fait présenter cette année

---

trefait en Angleterre à quatre millions livres pesant : et la perte pour le revenu public à 1,000,000 liv. st.

(1) Voici l'état des fonds de la compagnie:

1698	2,000,000 liv. st.
1708	3,200,000
1786	4,000,000

Prêts au gouvernement.

1698	2,000,000 liv. st.	à 8 pour 100.
1708	3,200,000	réduit à 5
1730	3,200,000	à 4
1744	4,200,000	à 3

qui lui font un revenu de 126,000 liv. st., outre 1687 liv. st. 10 sh. pour les frais de régie.

(1788) au parlement, par M. Dundas, membre du bureau du contrôle des affaires de l'Inde, des états qui faisoient paroître un revenu net de 1,535,184 dans l'Inde, avec une dette, à la vérité, de 10,262,426 liv. st.; après avoir fait dire aux Communes, par M. Pitt, qu'elle auroit, selon toutes les probabilités, en 1791, 3,000,000 liv. st. de plus que le montant de sa dette en Europe, qui, d'après les états remis sur le bureau, alloit à 7,596,893 liv. st.; elle vient de se faire de nouveau autoriser à emprunter 1,200,000 liv. st. sous prétexte qu'elle avoit à payer 500,000 liv. st. réclamés par le gouvernement pour la dépense des forces employées à la défense de ses possessions, dans la dernière guerre; et qu'elle avoit 300,000 liv. st. à faire passer en espèces à la Chine, le Bengale y ayant fait des envois moins considérables qu'elle ne l'avoit espéré.

Voici la situation de cette compagnie sous ses deux rapports de souveraineté et de commerce, telle qu'on la trouve dans les états présentés au parlement. *Situation dans l'Inde.*

Comme souveraine, le résultat de ces différens états rapportés à l'article de ses possessions dans l'Inde, lui donne un revenu net de. . . . . liv. st. 1,949,804

	liv. st.
Une dette de 10,262,426 liv. st., dont l'intérêt monte à............	602,250
Un excédent de revenu de.......	1,347,554
Mais M. Dundas vient de porter, d'après des calculs qui paroissent fort enflés, l'excédent de revenu à..	1,900,753
Dont il a déduit pour suppression de douanes et quelqu'accroissement de dépenses....................	365,569
Ce qui laisseroit de revenu net....	1,535184

Situation en Europe.

Comme marchande, son capital est de 4,000,000 liv. st., divisés en actions de 100 liv. st. qui se vendent dans ce moment 171 ¾ liv. st.

Le gouvernement lui doit 4,200,000 liv. st., qu'elle va devoir à son tour à ses annuitans, lorsqu'elle aura fini de vendre les annuités dont le parlement lui a permis de se défaire.

Etat de sa dette en Angleterre au 1er. mars 1788:

	liv. st.
Billets portant intérêt..........	1,996,600
Idem sans intérêt..............	10,417
	2,007,017

	liv. st.
Ci-contre	2,007,017
Douanes	427,091
Fret, etc.	386,700
Lettres de change de Chine	466,586
Idem de l'Inde	2,993,655
Marchandises et approvisionnemens exportés	387,604
Paiemens ordonnancés et non effectués	30,000
Commission aux Supercargues pour ventes de marchandises	23,926
Emprunts à la banque	300,000
Intérêt dû sur ces emprunts	6,000
Articles divers relatifs aux embarcations	15,328
Thé rendu par les acheteurs	6,120
Aux propriétaires du commerce particulier (*private trade*) (1)	355,600
Maisons de charité à Poplar	15,516
	7,421,143

(1) Sous cette dénomination paroissent être compris le *private trade*, qui est la portion de marchandises qu'il est permis aux capitaines des vaisseaux de la compagnie de charger pour leur compte, sur leurs bâtimens; et le *privileged trade*, qui est le commerce que la compagnie permet de faire à des particuliers sur certains articles pour lesquels elle perçoit sept pour cent.

	liv. st.
De l'autre part.............	7,421,143
Intérêts d'annuités.............	58,208
Idem de billets.................	50,639
Dividende......................	67,266
TOTAL.....................	7,597,256

Si l'on ajoute à cette somme les 500,000 liv. st. réclamés par le gouvernement pour les frais de la guerre de l'Inde, on trouvera que la compagnie doit 8,096,893 liv. st. en Europe, non compris le montant de ses actions. Elle a, à la vérité, un capital considérable et difficile à évaluer, en magasins (1), comptoirs, fortifications, etc. Mais il est plusieurs de ces objets dont elle retireroit bien peu de chose, si elle étoit forcée de les vendre (2).

(1) Le lord Cambden, président du conseil privé, vient de dire à la chambre des Pairs, que les bâtimens et magasins qu'elle avoit à Londres ou aux environs, valoient 700,000 liv. st.

(2) Voyez l'appendice, note O.

ETAT de sa recette et de sa dépense en Europe du 1er. mars 1787 au 1er. mars 1788.

RECETTES.	liv. st.	DÉPENSES.	liv. st.
Restant en caisse au 1er. mars 1787.	596,287	Douanes	593,702
Ventes des marchandises de la compagnie	4,880,957	Fret, etc......	819,848
Ventes des marchandises du commerce particulier.	450,414	Marchandises et provisions exportées	635,229
Droits et bénéfices sur ce commerce	64,013	Lettres de change de Chine......	630,276
Douanes payées par ce commerce.	128,318	*Idem* des Indes.	758,719
Intérêts payés par le gouvernement..	126,000	Numéraire exporté	682,716
Nouveau capital escompte déduit..	9,747	Thé acheté en Europe	126,926
Maisons de charité à Poplar.....	6,282	Dépenses relatives aux marchandises, commissions, des supercargues, etc.	414,532
Billets échus...	200	Aux propriétaires du commerce particulier.......	459,486
		Maisons de charité à Poplar.....	4,052
		Intérêts d'annuités.............	84,619
		Idem de billets.	87,156
		Dividende.....	336,924
		Billets acquittés.	400
		Paiement fait au gouvernement ...	100,000
		TOTAL......	5,704,585
		En caisse.....	517,633
TOTAL.......	6,222,218	TOT. GÉNÉR.	6,222,218

APPERÇU de la recette et de la dépense du 1er. mars 1788 au 1er. mars 1789.

RECETTES.	liv. st.	DÉPENSES.	liv. st.
En caisse au 1er. mars 1788.......	517,633	Thé rendu.....	6,120
A recevoir pour ventes de marchandises............	5,350,750	Paiemens ordonnancés..........	30,000
Du gouvernement pour intérêts dus............	127,687	Billets.........	10,010
Des douanes pour le thé rendu par les acheteurs.......	21,621	Douanes......	567,600
Droits et bénéfices sur le commerce particulier . ..	40,000	Fret, etc......	996,000
Vente d'annuités autorisé par le parlement en 1786	845,291	Marchandises et provisions à exporter....	765,000
		Lettres de change de Chine.....	515,391
		Idem de l'Inde.	1,794,085
		Numéraire....	650,000
		Aux propriétaires du commerce particulier	355,600
		Thé acheté en Europe..........	50,000
		Dépenses relatives aux marchandises, commissions aux supercargues.	380,000
		Dividende.....	490,000
		Au gouvernement pour l'entretien des troupes et de la flotte......	500,000
TOTAL.....	6,902,982		
DÉFICIT....	204,824		
TOT. GÉNÉR.	7,107,806	TOTAL	7,107,806

APPERÇU de la recette et de la dépense du 1er. mars 1789 au 1er. mars 1790.

RECETTES.	liv. st.	DÉPENSES.	liv. st.
Produit des ventes antérieures au 1er. mars 1789...	700,000	Déficit........	204,824
Idem postérieures au 1er mars 1789	4,350,000	Douanes......	700,000
Intérêts payés par le gouvernement..	127,687	Fret, etc......	700,000
Droits et profits sur le commerce particulier.......	50,000	Marchandises et provisions à exporter.............	770,000
		Lettres de change de la Chine....	544,000
		Idem de l'Inde.	1,407,000
		Numéraire....	620,000
		Dépenses relatives aux marchandises,..........	380,000
		Dividende.....	490,000
		Billets de l'échiquier...........	300,000
TOTAL......	5,227,687		
DÉFICIT.....	888,137		
TOT. GÉNÉR..	6,115,824	TOTAL (1)...	6,115,824

(1) Voyez l'appendice, note P.

On n'a porté dans ces apperçus qu'à 1,270,000 liv. st. le numéraire à faire passer en Chine : il y manquera de 3 à 400,000 liv. st. pour y liquider la dette de la compagnie, et la mettre à même d'y completter ses achats à bon marché : le déficit sera donc augmenté de cette somme : c'est pour le prévenir que M. Pitt lui a fait accorder l'emprunt qu'elle sollicitoit.

Quelque peu flatteurs que soient les tableaux de sa situation tant dans l'Inde qu'en Europe, ils sont bien loin de paroître exacts aux yeux de gens éclairés et impartiaux, qui ont lieu de se croire bien instruits de ses affaires; aussi ont-ils été fortement contredits au parlement par des personnes qui ont été à la tête de l'administration dans l'Inde et en Europe; et un des directeurs de la compagnie, avec qui j'assistai aux Communes, lors des débats sur l'étendue du pouvoir du bureau du contrôle, fut conduit à nous avouer qu'elle s'étoit mise entièrement dans la dépendance du gouvernement, sans lequel elle ne pourroit jamais se soutenir (1).

Commerce. Le commerce que fait la compagnie des Indes est immense et très-lucratif, mais le nombre prodigieux de ses agens en mange tous les

(1) Voyez l'appendice, note Q.

profits. Le lord Cambden vient de dire à la chambre des Pairs, qu'elle donnoit pour 300,000 liv. st. de places en Europe, et que les sommes qu'elle payoit annuellement aux négocians de Londres, pour les denrées qu'elle exportoit, alloient à 700,000 liv. st.; ce qui, joint au fret de ses bâtimens, et à d'autres dépenses, passoit un million et demi sterling.

Elle envoya dans l'Inde et en Chine, en 1787, trente-un vaisseaux, portant vingt-quatre mille quatre cent soixante-six tonneaux, et ayant trois mille quinze hommes d'équipages; et elle en reçut, la même année, trente-six portant vingt-six mille cent dix-neuf tonneaux et ayant trois mille quatre cent quatre-vingt-huit hommes d'équipages (1).

De ces trente-six vaisseaux, vingt-neuf, portant vingt mille neuf cent quatre-vingt-treize tonneaux, venoient de Chine : la cargaison d'un de ces bâtimens fut perdue, un autre n'arriva qu'en mai 1788, et les vingt-sept autres apportèrent dix-huit millions huit cent cinquante-deux mille six cent soixante-quinze livres pesant de thé (2): il lui en est

(1) Voyez l'appendice, note R.

	livres pes.
(2) Thé Bohea	6,493,816

annoncé pour cette année dix-neuf millions cinq cent soixante-dix-neuf mille sept cent vingt-huit livres : de septembre 1786 en septembre 1787, il en fut vendu pour le compte de la compagnie, seize millions trois cent soixante-dix-huit mille cinq cent vingt-un livres pesant, et pour celui du commerce particulier trois cent treize mille neuf cent six livres pesant (2); en tout seize millions six cent quatre-vingt-douze mille quatre cent vingt-sept livres pesant.

Les ventes de denrées ou marchandises de la Chine, faites du 1er. mars 1787 au 1er. mars 1788, ont monté à.......

	liv. st.	liv. st.
Chine, du 1er. mars 1787 au 1er. mars 1788, ont monté à		2,818,728
Les douanes payées sur ces objets ont été à	71,429	
Le fret à	442,249	682,801
Les frais relatifs aux marchandises à	169,123	
TOTAL		2,135,927

	livres pes.
De l'autre part	6,493,816
Thé Congou	4,266,136
... Souchoug	1,113,900
... Singlo	5,355,251
... Hyson	1,623,572
TOTAL	18,852,675

(2) Il n'apporta que du thé Souchoug et du thé Hyson.

La facture de l'achat de ces chargemens faits de 1786 en 1787, a été de 4,959,281 *tales*, qui à 6 sh. 7 den. $\frac{67}{100}$ par *tale* font 1,894,238 liv. st.

A quoi il faut ajouter pour les frais de la factorerie de Canton, cette même année, 147,432 *tales*, qui font 49,144 liv. st. et portent le prix d'achat à 1,943,382 liv. st.

L'envoi du numéraire en Chine, en 1787, a été :

	liv. st.
Pour le compte de la compagnie à..	625,384
Pour celui du commerce particulier à...............................	35,326
TOTAL.....................	660,710

Les ventes des marchandises de l'Inde, faites du 1er. mars 1787 au 1er. mars 1788, ont monté à..................... liv. st. 2,055,886

	liv. st.	
Douanes payées sur ces objets................	504,768	
Fret................	306,653	952,126
Frais relatifs aux marchandises.............	140,705	
TOTAL....................		1,103,760

Etat des ventes de la compagnie en 1787 :

	liv. st.
Thé	2,314,928
Etoffes du Bengale	1,317,638
Soies écrues du Bengale	298,624
Soies écrues de Chine	451,925
Poivre	111,243
Porcelaines, drogues (1), café	126,673
Salpêtre et bois de teinture	132,574
Etoffes des côtes et de Surate	108,829
Nankins	12,180
TOTAL (2)	4,874,614

Des divers objets que la compagnie importe, plusieurs sont réexportés en France, en Allemagne et dans le Nord, particulièrement les toiles de coton peintes ou brodées dont l'usage est prohibé en Angleterre.

La valeur de ses exportations, tant dans l'Inde qu'à la Chine, en marchandises ou munitions, est portée dans ses comptes de 1787, à 635,229 liv. st.; l'acte du parlement de 1769, qui l'oblige sous serment et sous caution,

(1) Musc, borax, gomme-laque, rhubarbe, épiceries.

(2) Voyez l'appendice, note S.

d'exporter annuellement pour 380,837 liv. st. de denrées ou marchandises angloises, prouve qu'auparavant elle en exportoit beaucoup moins : ses agens prétendent qu'elle y fait passer pour environ 300,000 liv. st. d'étoffes de laine, et une assez grande quantité de plomb, d'étain, de cuivre, de quincaillerie. M. Dundas évaluoit dernièrement à 355,456 liv. st. les marchandises ou munitions exportées dans ses divers établissemens ; le surplus seroit pour-lors passé dans le reste de l'Inde ou en Chine.

Les espèces que la compagnie envoie en Chine, sont presque toutes des piastres qui prises, pour la plupart, à Cadix, sont payées en grande partie par des marchandises angloises, ce qui diminue la balance très-défavorable de ce commerce pour l'Angleterre. Celui de l'Inde ne lui est guère moins désavantageux : mylord Lansdown vient de dire à la chambre des Pairs, qu'il avoit la preuve en main, qu'année commune, prise sur les huit dernières années, il avoit couté plus de 500,000 liv. st. à l'Angleterre. Les fabricans de toiles de coton se plaignent au gouvernement, dans des pétitions, du tort que leur fait le bas prix des étoffes de coton de la compagnie, et sa concurrence leur est en effet nuisible ; mais si le tort qu'ils en éprou-

vent étoit si grand, leurs manufactures ne s'accroîtroient pas comme elles le font : les soies écrues qui viennent de la Chine et des Indes alimentent, d'ailleurs, quelques manufactures nationales, à la vérité, beaucoup moins importantes.

Accroissement de ce commerce.

L'accroissement du commerce de l'Inde est prodigieux : d'après les relevés des douanes, ses importations, y compris celles de la Chine, n'allèrent année commune formée sur dix ans, de 1700 à 1710 qu'à....... 482,670 liv. st.
Et ses exportations à........... 100,383

Balance défavorable à l'Angleterre. 382,287

De 1740 à 1750, les importations furent à........................ 976,298
Les exportations à.............. 488,682

Balance défavorable............ 487,616

De 1770 à 1780, les importations montèrent à.....................1,523,273
Les exportations à.............. 909,033

Balance défavorable............ 614,240

Nous voyons actuellement des ventes de près de 5,000,000 liv. st. dont le thé fait, à lui seul, presque la moitié. Au commencement du siècle, il s'en vendoit à peine cinq cents mille livres pesant par an; il s'en vend à présent près de vingt millions.

Il faut distinguer deux branches très-différentes dans le commerce dont la compagnie a le monopole : le commerce de la Chine, dont l'importance tient au thé devenu un besoin presqu'impérieux pour les nations du nord de l'Europe; et le commerce de l'Inde beaucoup moins considérable, et dont les trois quarts consistent en étoffes de coton que l'on peut fabriquer avec plus ou moins de perfection en Europe, tandis que le thé ne peut se tirer que de la Chine. La compagnie perdroit ses possessions dans l'Inde, et les avantages vrais ou prétendus qu'en retire son commerce, sans que celui de la Chine en souffrit; car elle se procureroit alors aisément, par le commerce qu'elle continueroit à faire dans l'Inde (1), toujours intéressé même après avoir secoué le joug des Anglois, à se défaire de ses denrées, le peu d'objets qu'on porte d'Inde en Chine; ces ob-

(1) M. Dundas assure que ce commerce lui vaut cent pour cent de bénéfice.

jets, au lieu d'être le fruit de son revenu territorial ou de l'extorsion de ses agens, seroient alors payés avec des marchandises angloises, ou avec les piastres qu'elles auroient procurées; les retours de marchandises de l'Inde susceptibles d'être fabriquées en Angleterre, étant moins abondans, nuiroient moins aux manufactures nationales; et le commerce de l'Inde deviendroit beaucoup moins désavantageux à l'Angleterre.

Qu'il le devienne encore moins en étant rendu parfaitement libre, c'est ce que prouvent évidemment le peu de succès de toutes les compagnies des Indes, l'état de décadence de celle de Hollande même, et la situation presque désespérée de celle dont nous nous occupons. Cette compagnie, qui, outre les bénéfices que devoit lui donner le privilège exclusif du commerce au-delà du Cap de Bonne-Espérance, avoit acquis un revenu territorial immense, et qui se trouve aujourd'hui sur le bord de sa perte, offre un exemple frappant de l'abus de confiance si commun dans les personnes qui dirigent une grande administration loin des intéressés; car ses agens, en dévastant l'Inde, devoient au moins enrichir la compagnie, et ils l'ont ruinée. Des particuliers forcés de mettre plus d'intelligence, plus d'or-

dre, plus d'économie, plus d'activité dans leurs entreprises, parce que les pertes les touchent de plus près; dont les spéculations, la surveillance sont sans cesse excitées par une utile concurrence; et qui n'ont pas le ridicule et ruineux honneur de la souveraineté, doivent nécessairement faire le commerce avec un avantage plus soutenu, et pour eux, et pour leurs nations.

Les possessions de la compagnie angloise, et sa funeste souveraineté, monstruosité morale et politique qui associe aux idées de gain et d'avidité commerciale, les idées de justice, de sagesse, de désintéressement par lesquelles seules les hommes peuvent être gouvernés : qui donne à la compagnie des intérêts opposés ou à la prospérité de sa patrie ou à celle de ses sujets; et qui la force ou de sacrifier son commerce au bien de ses états, ou le bien de ses états à son commerce : ces possessions, dis-je, n'ont servi qu'à faire perdre de vue à ses membres le premier, le principal but de leur association, pour porter leurs désirs vers les nombreux emplois lucratifs qu'elles mettent à sa disposition. Depuis ces acquisitions, ce n'est plus dans l'espoir d'un bon dividende qu'on achète des actions de la compagnie, c'est pour influencer par sa voix délibérative l'assemblée des actionnaires; pour pla- Souveraineté.

cer dans l'Inde ses parens, ses amis; et pour les y mettre à même de faire une fortune rapide, par tous les moyens qui s'y présentent à la cupidité.

Ce sont, en général, de jeunes gens qui passent dans l'Inde, à un âge où le caractère n'est pas encore formé; ils y adoptent aisément les principes de corruption et d'oppression répandus dans ces climats brûlans (1), et ils les rapportent ensuite avec de grandes richesses dans leur patrie. Voilà ce qui est revenu de l'Inde, depuis les conquêtes de la compagnie, des *nababs* (2), habitués à une mollesse, à un luxe asiatique; qui, pour acquérir quelque importance, se font élire, à force d'or, membres du parlement; et que leurs principes et le besoin de protection livrent entièrement aux ministres.

Que les acquisitions de la compagnie n'aient porté atteinte à la constitution, en augmentant prodigieusement l'autorité royale par le patronage de l'Inde, et en détruisant ainsi la balance des pouvoirs (3); qu'elles n'aient établi une iné-

(1) *Flesh and blood*, disoit le lord Clive, *can not withstand tentation in India.*

(2) C'est le nom qu'on donne aux personnes qui rapportent de grandes fortunes de l'Inde.

(3) Voyez tome II, page 235.

galité de fortune nuisible au corps politique, répandu un luxe dangereux, une corruption publiquement avouée; c'est ce dont il est impossible de douter un seul instant. S'il étoit vrai que les richesses qu'en ont rapporté les individus, eussent augmenté la prospérité nationale, cet avantage auroit été bien compensé par la dépravation et la mollesse des mœurs qui les ont accompagnées, et dans les classes inférieures de la société, par la misère suite inévitable de la corruption et du vice. Mais la prospérité des nations ne vient pas d'un débordement subit de richesses qui en changent et corrompent la morale; elle tient à un accroissement graduel de consommations et de reproductions, de travail et de jouissances, qui répandent graduellement l'aisance dans toutes les classes de la société, et y établissent un heureux équilibre essentiel à la conservation des mœurs et de l'ordre social.

La perte de l'Inde et la dissolution de la compagnie qui en a fait la conquête, ne seroient pas, pour l'Angleterre, un plus grand malheur que ne l'a été la perte des Etats-Unis d'Amérique: le commerce et les manufactures nationales, loin d'en souffrir, y gagneroient; et des moyens nombreux d'influence, échappant à la couronne, la constitution remonteroit vers

sa force primitive; mais c'est l'instant où cette compagnie, forcée de donner son bilan, annoncera un déficit de plusieurs millions sterlings, qui sera inévitablement funeste au commerce et au crédit, si le ministère ne s'occupe d'avance à en prévenir les suites (1).

---

(1) Voyez l'appendice, note T.

DES BANQUES.

Banque d'Angleterre.

Il existe en Angleterre une autre association commerciale privilégiée; mais qui, loin de donner des entraves au commerce, en le concentrant dans un petit nombre de mains, lui fournit de l'aliment et lui procure les moyens de multiplier ses opérations : c'est la banque d'Angleterre, la plus considérable de toutes les banques existantes. Elle fut formée, en 1694, d'actionnaires qui prêtèrent au gouvernement 1,200,000 liv. st., à huit pour cent d'intérêt, outre 4,000 liv. st. pour les frais de régie et qu'on laissa aux directeurs en dédommagement de leurs peines. Sa chartre lui permet de faire le change, et de vendre des matières d'or et d'argent; mais lui défend toute autre espèce de commerce, sous peine d'une amende du triple

de la valeur des fonds qui y seroient employés: il lui fut depuis défendu, sous Guillaume et Marie, d'avancer au gouvernement, sous peine d'une amende aussi du triple, des fonds non votés par le parlement.

La refonte de la monnoie d'argent qui eut lieu vers 1696, l'ayant engagé à suspendre, par prudence, ses paiemens, ses billets perdirent bientôt vingt pour cent; et ce fut pour soutenir son crédit chancelant, autant que pour venir au secours du gouvernement, qu'elle créa, en 1697, de nouvelles actions et porta son capital à 2,201,171 liv. st. : 400,000 liv. st. qu'elle prêta sans intérêt au gouvernement, en 1700, lui firent obtenir du parlement la déclaration que durant sa chartre aucune compagnie ne seroit incorporée avec la faculté de mettre des billets au porteur en circulation. En 1703, elle doubla de nouveau son capital, en créant de nouvelles actions qui le portèrent à 4,402,342 liv. st.; et elle prêta à six pour cent au gouvernement, 1,775,027 liv. st. qui par la suite ont été remboursés. Elle obtint, en 1708, la confirmation de sa chartre, et le parlement défendit en sa faveur toute association de plus de six personnes pour émettre des billets au porteur ou payables avant six mois de date, afin qu'un aussi petit nombre d'associés ne pût jamais

rassembler un capital assez considérable pour qu'elle ait à craindre leur concurrence, et que, n'étant point incorporés, ils restassent responsables de leurs opérations, chacun de la totalité de sa fortune, tandis qu'elle ne l'est que du montant de ses actions. Il lui fut alors défendu de prendre des engagemens pour plus de son capital, et on déclara que ceux de ses membres qui, dans ce cas, auroient touché un dividende, seroient responsables, autant que la responsabilité peut s'étendre, des dettes qu'elle auroit contractées. En 1709, le parlement défendit d'être en même tems gouverneur de la banque et de la compagnie des Indes.

Des appels de fonds faits à ses actionnaires, en 1709 et 1710, portèrent son capital à 5,559,547 liv. st.; et de nouvelles actions créées en 1722, le firent monter à 8,959,995 liv. st.: elle acheta alors de la compagnie du Sud 4,000,000 liv. st. d'annuités, ce qui porta sa créance sur le gouvernement, y compris plusieurs sommes qu'elle lui avoit prêtées, en diverses occasions, à 9,375,027 liv. st. 17 sh. 10 den. et surpassoit ce qu'elle devoit à ses actionnaires pour le montant de leurs actions. En 1742, elle porta son capital à 9,800,000 liv. st. et prêta au gouvernement sans intérêt, pour la confirmation de

sa chartre, 1,600,000 liv. st., qui, joints aux 400,000 qu'elle lui avoit également prêtés sans intérêt en 1700, et aux 1,200,000 liv. st. prêtés à huit pour cent lors de sa création, font 3,200,000 liv. st. qu'on appelle ses fonds primitifs, et dont l'intérêt se trouve être ainsi à trois pour cent. En 1746, elle porta son capital à 10,780,000 liv. st., et fit un nouveau prêt au gouvernement qui fit monter à 11,686,800 liv. st. sa créance sur lui. Elle obtint, en 1763, pour 110,000 liv. st. non remboursables une nouvelle confirmation de sa chartre; et elle lui avança, en 1781, 2,000,000 liv. st., pour la faire prolonger jusqu'au 1er. août 1812; passé laquelle époque, après avoir été avertie un an d'avance et avoir reçu le remboursement de ses fonds primitifs, son privilège cessera. En 1782, elle a porté son capital à 11,642,000 liv. st. (1).

(1) Voici l'état de ses fonds et de sa créance sur la nation :

Fonds de la banque.

En 1684	1,200,000 liv. st.
En 1697	2,201,171
En 1703	4,402,341
En 1709	5,658,547
En 1710	5,559,995
En 1722	8,959,995
En 1742	9,800,000
En 1746	10,780,000
En 1782	11,642,000

Outre les 11,686,000 liv. st. qu'elle a prêtés au gouvernement, elle lui a servi à ouvrir des emprunts réduits aujourd'hui à 194,843,764 liv. st., et 1,180,000 liv. st. environ de rentes viagères. C'est elle qui paie ces rentes et l'intérêt de ces emprunts, avec les fonds qu'elle reçoit à cet effet de l'échiquier : cette régie, pour laquelle elle avoit 560 liv. st. par million et n'a plus que 450 liv. st., lui vaut dans ce moment 100,846 liv.; et celle de ses propres fonds et de ceux qu'elle a acheté de la compagnie du Sud, 5,898 liv. st., en tout 106,744 liv. st. : elle reçoit de plus du gouvernement 1,000 liv. st. pour la régie de la loterie qui depuis quelque tems se renouvelle d'année en année, et de 800 liv. st. à 1,000 liv. st. et même 2,000 liv. st. par mil- Situation

Fonds prêtés au gouvernement.

Fonds primitifs	3,200,000 liv. st.
Billets de l'échiquier acquittés en 1716	500,000
Achat de la compagnie du Sud	4,000,000
Annuités créées sous George I[er]	1,750,000
	1,250,000
Annuités créées en 1746	986,800
	11,686,800 liv. st.

dont l'intérêt à trois pour cent, monte à 350,604 liv. st. 3 sh. 5 den.

lion, pour les emprunts publics qui s'ouvrent chez elle, en raison de leur complication et de l'embarras qu'ils doivent lui occasionner.

La banque se trouve ainsi avoir de fixe du gouvernement, 350,604 liv. st. pour l'intérêt du capital qu'elle lui a prêté, et 107,744 liv. st. pour les frais de régie de cette somme, des intérêts des emprunts qui ont été ouverts chez elle, et de la loterie; en tout 458,348 liv. st., outre les bénéfices qu'elle retire de l'escompte des billets de l'échiquier; de la *land* et *malt-tax*, dont elle fait presque toujours l'avance en entier; des comptes ouverts qu'ont chez elle les différentes branches d'administration (1); et des emprunts qui peuvent se faire. L'escompte, les billets qu'elle met en circulation, le commerce des matières d'or et d'argent, les comptes ouverts qu'elle tient pour beaucoup de compagnies de commerce, beaucoup de gros négocians, lui procurent d'autres très-grands bénéfices qui viennent de la mettre à même de porter son dividende, en mars dernier, de six à sept pour cent, ce qui accrut de 119,000 liv. st. la somme qu'elle partage entre ses actionnaires, la porta

(1) La marine, la guerre, l'artillerie, les douanes, l'accise, la poste, les bureaux du sel et de la *land-tax*, etc., ont tous leurs comptes à la banque.

à 814,968 liv. st., et supposa un bénéfice de 464,364 liv. st. dû à ses diverses opérations et indépendant de l'intérêt du capital qu'elle a dans les mains de la nation (1).

Ses actions originairement de 100 liv. st., et qui, dans la dernière guerre, tombèrent un moment à 106 liv. st., sont dans ce moment avec trois mois de dividende à $171\frac{3}{4}$; il en faut six pour être directeur.

Administration.

L'administration de la banque est confiée à vingt-six directeurs y compris le gouverneur et le vice-gouverneur qui les président; deux cent quarante-trois personnes y sont employées sous eux : l'ordre le plus grand règne dans toutes leurs opérations, et leur extrême surveillance (2) fait qu'elle éprouve infiniment peu de

(1) Voyez l'appendice, note V.

(2) La manière dont elle procède au paiement de l'intérêt de la partie de la dette publique qu'elle est chargée de payer, prouve l'extrême précaution qu'elle prend pour prévenir les erreurs.

Quand le livre des transferts d'une annuité quelconque est arrêté pour le paiement de son dividende, la part du capital de chaque propriétaire est tirée de son compte dans le grand livre et placée vis-à-vis son nom : on dresse alors pour chacun d'eux des ordonnances de paiement en blanc qui comprennent sa part dans le capital et l'intérêt de l'annuité, on les range en ordre alphabétique, et on forme un livre de dividende qui comprend le nom du propriétaire, la page de son compte dans le grand livre, sa part dans

perte sur le papier qu'elle escompte, perte qui d'ailleurs est bien compensée par ceux de ses billets qui se perdent, et qui, dit-on, couvrent presqu'en entier ses frais de régie. Les moindres billets sont de 10 liv. st.; ils ont cours par toute l'Angleterre, et la confiance qu'ils inspirent est d'autant plus fondée, que, crainte de faire tort à son crédit, elle paie même les billets contrefaits qui lui sont présentés, ce qui, à la vérité, est rare, parce qu'elle poursuit les contrefacteurs de manière à ce qu'ils ne puissent guère échapper. Les sommes qui s'y paient journellement soit en numéraire soit en

---

le capital et l'intérêt, et le numéro de l'ordonnance: le numéro du livre du dividende et la part de l'intérêt sont alors inscrits dans l'ordonnance, et l'intérêt est de plus marqué en chiffre à la marge. On fait ensuite un duplicata de ce livre qu'on compare de nouveau avec les ordonnances, et qu'on dépose en lieu sûr. Ces ordonnances sont alors signées par le commis préposé à cet effet, et remises au bureau où elles ont été dressées, où les calculs sont de nouveau vérifiés, et où elles restent jusqu'à ce qu'elles soient réclamées par le propriétaire ou son agent. La personne qui reçoit le dividende signe dans le livre du dividende vis-à-vis le nom du propriétaire, et signe la quittance au bas de l'ordonnance que vise le commis qui la lui remet: le payeur la barre, l'enrégistre et la renvoie au caissier du bureau où elle a été délivrée, où elle est percée et enrégistrée dans un livre de caisse, et d'où elle passe à un bureau de contrôle, qui l'enrégistre, la range par numéro, et envoie le tout à la chambre des comptes.

papier, sont immenses, et le moindre relachement qui s'introduiroit dans l'ordre de sa comptabilité, l'entraîneroit bientôt dans des désordres qui la conduiroient inévitablement à sa perte. Elle conserve l'or et l'argent dont elle fait le commerce, et les dépôts judiciaires, dans ses caves, soit en espèces, soit en lingots qu'elle fait convertir sans frais en monnoie quand elle le veut, les frais du monnoyage étant en Angleterre à la charge du gouvernement. Depuis qu'en 1780, elle faillit devenir la proie d'une populace ameutée par le lord George Gordon, qui en incendiant ses bureaux l'eût ruinée par la confusion qu'elle eût mise dans ses comptes, elle se fait soigneusement garder la nuit par un officier aux gardes, trente soldats et vingt *watchmen*.

L'extrême utilité de la banque ne sauroit être un instant révoquée en doute; elle est l'ame de la circulation immense qui a lieu en Angleterre; elle met en mouvement des fonds considérables qui sans elle resteroient morts, et elle facilite, par son crédit, d'importantes opérations de commerce. Elle a, dans différentes occasions, soutenu les principales maisons, non-seulement d'Angleterre, mais de Hambourg et de Hollande, et leur a avancé, en 1763, dans une seule semaine, dit-on, plus d'un million et demi sterling, la plus grande partie en espè- Son utilité.

ces ; mais quelquefois elle s'est vue forcée, pour gagner du tems, de payer en *sixpence*. Sa stabilité, dit le docteur Smith, est égale à celle du gouvernement à qui elle est extrêmement essentielle et qui la surveille sans cesse : mêlée et intéressée dans toutes ses opérations, elle se trouve quelquefois forcée de lui faire des avances considérables et de faire circuler un trop grand nombre de billets, ce qui nuit pour-lors à leur crédit, mais dure peu; ses créanciers ont d'ailleurs pour caution les fonds qu'elle a prêtés à la nation. Le prix actuel de ses actions et l'augmentation de son dividende prouvent l'étendue de ses opérations, la sagesse de sa conduite, la confiance qu'elle inspire et sa prospérité (1).

Banques particulières.

L'établissement de cette banque ne fut pas une des moindres causes de l'accroissement considérable du commerce de l'Angleterre à la fin du dernier siècle, et cet accroissement soutenu a depuis donné lieu à une grande quantité de banques particulières qui se sont établies par tout le royaume, et qui, quoiqu'avec des capitaux bornés (2), ne laissent pas de faire beaucoup

(1) Voyez l'appendice, note X.

(2) Voyez page 123.

d'affaires. Il n'est presque pas de villes tant soit peu considérables qui n'en aient, Bath seule en a trois, Londres en a cinquante-cinq. L'usage déja ancien et général parmi les gros négocians comme parmi les grands propriétaires, de ne jamais garder de fonds chez soi, et de les déposer chez des banquiers sur lesquels on tire toutes les fois qu'on a un paiement à faire, soutient ces banques et procure à l'Angleterre le bienfait d'une immense circulation de fonds, qui, sans elles, resteroient morts. Les billets qu'elles émettent et qui toujours sont scrupuleusement payés à vue, suppléent au numéraire, en font passer une grande partie chez l'étranger, et doublent ainsi les opérations commerciales sans augmenter les capitaux circulans; car, si comme le démontre le docteur Smith, elles multiplioient leurs billets au-delà de la proportion du numéraire qu'ils font sortir, il s'en trouveroit de trop pour le mouvement habituel des échanges, et cet excédent retomberoit sans cesse sur elles pour être acquitté, nuiroit à leur crédit, et leur seroit à charge au lieu de leur donner des bénéfices. Loin donc de nuire à l'état, en augmentant le signe des échanges et le prix des denrées et du travail, elles lui sont d'un avantage reconnu, en donnant lieu par leurs opérations et leur crédit à une multitude d'en-

treprises qui demandent de grands de capitaux, et qui sans elles ne se feroient pas.

L'appas du gain avoit engagé, il y a quelques années, des banques, d'Ecosse et du Yorkshire, à émettre des billets de 10 sh. et même de 5 sh.; ils se multiplièrent bientôt d'une manière dangereuse qui les fit proscrire en 1775, et l'acte du parlement qui les annulla défendit d'en faire d'autres, sous peine d'une amende de 5 à 20 liv. st. Deux ans après un autre acte du parlement ordonna de dater et de spécifier le nom et la demeure des personnes à qui l'on feroit des billets de 1 à 5 liv. st.

En général, ces banques se conduisent sagement. Elles y sont forcées par leur propre intérêt, leur succès étant fondé sur le crédit qui ne se soutient que par la plus grande prudence. Il n'est cependant pas sans exemple que quelques-unes fassent mal leurs affaires. On se rappelera long-tems en Angleterre, la fameuse banqueroute de Fordyce et Colebrook, en 1772, qui en entraîna, dit-on, soixante-douze après elle, arrêta tout d'un coup la circulation par la forte atteinte qu'elle porta au crédit, et dont toutes les branches de commerce se sont ressenties plusieurs années.

Quelquefois aussi ces banques par la trop grande facilité avec laquelle elles escomptent

les nombreux billets qu'une inconcevable témérité fait émettre à des gens qui souvent n'ont pas le moindre fonds pour les acquitter, donnent lieu à des faillites considérables dont elles-mêmes sont les premières victimes. Il vient d'en arriver un exemple si frappant, dans les banqueroutes des fabricans de toiles de coton de Manchester, où il a été prouvé que des personnes qui n'avoient pas un sou, avoient fait circuler du papier pour des sommes très-considérables; que les fabricans du Yorkshire ont pris la résolution de ne plus accepter dorénavant de billets au porteur. Ces banqueroutes sont d'autant plus fâcheuses qu'elles ruinent non-seulement beaucoup de marchands, mais tombent sur beaucoup d'ouvriers qui ont été payés en papier, et qu'elles répandent beaucoup d'inquiétude dans tout le nord de l'Angleterre.

C'est ainsi que tout est mêlé de bien et de mal. Dans un pays où il y a peu de crédit, il y a certainement beaucoup de fonds morts et le commerce et le travail languissent; mais comme on n'y peut former aucune entreprise qu'avec des capitaux à soi, si une maison de commerce manque, les autres n'en sont point ou n'en sont que foiblement affectées. Mais dans un pays où, comme en Angleterre, toutes les

spéculations, tous les établissemens, tous les travaux sont fondés sur le crédit, une forte faillite influe directement ou indirectement sur toutes les classes de la société qui tiennent au commerce et se doivent les unes aux autres, et rompt pour un moment cette chaîne de crédit que le besoin ou la cupidité rétablit enfin, en forçant la confiance à renaître. Si l'inconduite des principales banques et des principales maisons de commerce, et la folie de spéculateurs audacieux, l'éloignoient à jamais, il faudroit alors renoncer aux papiers de crédit, retirer ses fonds de l'étranger, se priver des bénéfices qu'ils procurent, et s'en servir pour toutes les opérations qu'on faisoit auparavant avec des billets.

Il ne seroit pas impossible que par la suite l'Angleterre ne s'y vit contrainte. L'avidité et la hardiesse de ses spéculateurs y sont portées à un point vraiment incroyable; le luxe les gagne rapidement; ils s'élancent hors de leur sphère, font une énorme dépense, et forment, pour la soutenir, d'immenses entreprises, décidés à faire une grande fortune ou à se perdre. Dans une classe inférieure, des gens sans aucun fonds, aidés souvent par des manufacturiers qui n'ont que ce moyen de se défaire de leurs marchandises, lèvent de riches bouti-

ques, prennent des denrées à crédit que souvent ils sont eux-mêmes obligés de vendre à crédit, les paient si on les paie et s'ils sont assez sages pour vivre de leurs bénéfices, ou font banqueroute avec la plus grande indifférence. Rien n'est plus commun à Londres et ne frappe moins, tant on y est habitué. Les banqueroutes de Manchester en occasionnent dans ce moment un grand nombre d'autres, et si quelques banques venoient à suspendre en même tems leurs paiemens, la confiance et le crédit en recevroient une atteinte qui pourroit devenir funeste au commerce de l'Angleterre.

Mais aussi long-tems que ces banques, celle d'Angleterre sur-tout, maintiendront leur crédit par une conduite sage et prudente, elles répareront par l'aliment qu'elles fournissent au commerce et au travail, le mal que peuvent leur faire les spéculations hasardées par l'avidité et le monopole des compagnies exclusives: il n'y a même guère que celui de la compagnie des Indes contre lequel on puisse se récrier; le commerce de la baie d'Hudson est si peu de chose, les séjours qu'on peut faire dans ces rudes et sauvages contrées sont si courts, qu'il seroit impossible d'y expédier des bâtimens si l'on n'avoit des chargemens tout préparés pour leur retour, des agens pour les rassembler, et quel-

ques forts pour les protéger; ce qui exige nécessairement une association commerciale et l'assurance de retirer paisiblement le fruit de ses avances. Quant aux autres compagnies de commerce, l'entrée en est si facile que leur monopole se réduit presqu'à rien.

DES AVANTAGES

DONT JOUIT LE COMMERCE

EN ANGLETERRE.

LES meilleurs encouragemens qui puissent être donnés au commerce sont presque toujours négatifs, et laisser faire, ne s'occuper qu'à prévenir la fraude et la violence, sont les moyens les plus propres à le faire prospérer : dans tout ce qui tient à l'industrie comme sur une multitude d'autres objets, il faut souvent regarder comme un bien l'état naturel où laisse l'absence des loix (1); mais la manie réglementaire qui

(1) *Il mondo va da se*, disent les Italiens ; combien de nations se trouveroient heureuses que ce proverbe fut la maxime de ceux qui les gouvernent.

croit que pour bien gouverner il faut beaucoup gouverner, est malheureusement générale : elle se retrouve, en Angleterre, dans cette quantité de prismes qui souvent n'encouragent une branche de commerce qu'aux dépens d'une autre mieux adaptée aux localités et aux circonstances; dans des gênes et des prohibitions en faveur des manufactures et dont souffre tout ce qui n'est pas manufacturier; dans les corporations, les loix pour les apprentissages, etc. etc. (1). Mais ces erreurs de la législation, fruits de la cupidité des fabricans, y ont heureusement leur compensation : aucune entrave, excepté sur les laines et sur le houblon dont le fisc exige de gênantes déclarations, ne nuit au commerce intérieur, et des communications nombreuses et aisées le facilitent : la liberté d'exporter les objets manufacturés et d'importer les matières premières sans droits à payer, est presque générale : la stabilité des loix inspire la sécurité nécessaire pour les grandes entreprises : le gouvernement dans

(1) Prismes pour la fabrication des soieries et de la toile, pour la culture du chanvre et du lin, pour l'exportation du sucre rafiné, etc,: formalités pour le transport des laines dans les comtés voisins de la France ; obligation d'enterrer les morts dans des étoffes de laine ; défense de porter des boutons d'étoffes, des toiles de coton peintes ou brodées chez l'étranger, d'introduire des soieries, de brûler d'autre huile que de l'huile de poisson, etc.

des circonstances difficiles vient, par des avances, au secours des commerçans (1); et l'impartiale administration de la justice prévient la fraude et la violence en empêchant le foible de devenir la victime du plus fort.

Les Anglois ont, relativement au commerce, d'autres avantages qui tiennent à leur caractère, à leurs usages, à leur constitution : dans la vie privée, un grand esprit d'ordre, une grande patience, une extrême propreté, qui portent à bien faire tout ce qu'on fait; à mettre par-tout beaucoup de régularité, de clarté, de simplicité; et qui préviennent les désordre et la confusion : dans les grandes entreprises, qui, offrant plus de moyen d'économie et d'épargne de travail, assurent de plus grands profits, les connoissances nécessaires pour les concevoir; la hardiesse indispensable pour les entreprendre; la certitude de rassembler facilement les capitaux qu'elles exigent; et cet esprit de suite qui ne laisse presque jamais abandonner ce qu'on a commencé et qui tend toujours à le perfectionner. Il existe, en Angleterre, une classe de spéculateurs, qui, avec toutes les connoissances possibles, chacun dans leur partie, des fonds considérables toujours à leurs ordres, et l'état des marchés des

(1) Voyez l'appendice, note Y.

quatre parties du monde sans cesse sous leurs yeux, font des spéculations immenses et hardies, qui leur rapportent à eux, à leurs associés, aux personnes qu'ils intéressent à leur succès, de très-gros bénéfices: le gouvernement les connoît, les ménage, les consulte souvent, et s'en sert utilement dans l'occasion.

Associations. Ce qui procure aux commerçans anglois la facilité de rassembler de gros capitaux, ce sont leurs compagnies ou associations de commerce; car, outre les compagnies privilégiées, il y a de nombreuses et riches compagnies d'assurances, des compagnies d'entreprises pour des chemins et des canaux, des compagnies qui font le commerce du cuivre (*the copper company*), des compagnies pour fondre le plomb (*lead smelting company*), d'autres pour moudre les matières vitrifiables (*glass grinding company*), etc.: ce sont les clubs, les sociétés où ils se réunissent souvent et parlent de leurs affaires: c'est la grande quantité de fonds disponibles que chacun conserve et place momentanément, tantot dans les fonds publics, tantot en actions dans les compagnies de commerce, tantot dans des entreprises, des spéculations lorsqu'on les croit sages ou qu'elles tentent fortement la cupidité: et c'est l'usage où sont les gros négocians eux-mêmes de varier l'emploi de leurs

fonds, pour avoir plus de chances avantageuses, et courir moins de dangers. C'est ainsi que souvent la réunion d'un grand nombre de sommes médiocres forment ces immenses capitaux nécessaires pour des entreprises majeures, pour soutenir de nombreux ateliers d'ouvriers dans des momens d'engorgement, pour fournir pendant long-tems à perte chez l'étranger et y écraser par-là des concurrens dangereux.

N'y ayant pas de milieu dans l'ordre politique, en Angleterre, entre la pairie et la bourgeoisie, et la chambre des Communes réunissant aux Pairs étrangers, aux fils des Pairs, aux riches propriétaires, les négocians qui ont le crédit de s'y faire élire, le commerce doit nécessairement y être plus considéré que dans les autres états monarchiques : aussi des personnes qui ont une fortune acquise depuis plusieurs générations, ou dont la famille même est parvenue à la pairie, le continuent-ils sans en rougir (1). Il ne faut cependant pas croire pour cela qu'il s'y trouve un grand nombre de personnes ayant une fortune immense; il est peu de Whithbread, **Considération accordée au commerce.**

(1) Deux neveux de sir Robert Walpole depuis lord Orford, sont l'un banquier, et l'autre négociant : un M. Harley, oncle du lord Oxford, est banquier; un frère du marquis de Lansdown est négociant en toiles, etc.

qui, dans ce moment, demande 500,000 liv. st. d'une brasserie qu'il à créée lui-même et dont il cherche à se défaire. J'ai ouï assurer à Londres, par plusieurs négocians distingués de la cité, qu'il n'y en avoit peut-être pas vingt qui eussent 100,000 liv. st. de capital à eux appartenant; qu'avec 25,000 liv. st. de capital dans son commerce, et une conduite prudente, on y passoit pour une bonne maison; que beaucoup rouloient sur 12 à 15,000 liv. st; et que d'autres, fort riches, avoient une grande partie de leurs fonds placés en terres ou en effets publics, et n'en laissoient qu'une certaine quantité dans le commerce, qui a toujours ses hasards et ses dangers.

Consommation.

L'Angleterre est sans contredit le pays du monde où le peuple consomme le plus. Une aisance généralement répandue, effet du haut prix du travail; un esprit d'égalité et d'orgueil, qui tient à sa constitution politique, et qui porte tout le monde à s'imiter pour paroître de la même classe; le besoin moral et physique de mouvement, qui vient du climat, et qui remplit continuellement les grandes routes et les nombreuses et excellentes auberges qu'on y rencontre; l'humidité presque continuelle, et la vapeur du charbon qui nécessitent une grande propreté et forcent à renouveller souvent les

objets susceptibles d'en être affectés, y occasionnent une énorme consommation en tout genre, base de son immense commerce intérieur, et l'une des causes les plus puissantes de sa prospérité. C'est ainsi que tout s'y produit, s'y consomme, et s'y reproduit sans cesse; que les richesses s'y accroissent en se cumulant, se répandant et se subdivisant continuellement; que les besoins ou réels ou factices excitent au travail toutes les classes de la société; et que des capitaux bornés, multipliés par la circulation et le crédit, alimentent l'industrie d'une nombreuse population. C'est à cette prodigieuse consommation, qui fait dire à Chalmers que le meilleur marché des produits de l'Angleterre, est l'Angleterre, qu'est dû l'étendu de son commerce extérieur, commerce qui procure autant de matières premières à ses manufactures que d'objets de luxe à ses consommateurs, et dont elle retire l'inappréciable avantage d'une marine considérable et toujours exercée, qui la défend et l'enrichit tout à la fois.

DU NUMÉRAIRE.

RIEN n'est plus incertain que les bases d'après lesquelles on juge de la quantité de numéraire qui peut se trouver dans un pays. Les états des hôtels des monnoies donnent bien la quantité d'espèces frappées dans une certaine période ; mais antérieurement à l'époque où elle commence, il en existoit qui peuvent n'avoir pas été refondues; toutes les nouvelles monnoies ne restent pas toujours dans le pays ; il s'en exporte, il s'en fond plus ou moins selon la bonté du titre, les besoins du luxe, la rareté ou l'abondance des métaux précieux en lingots ; et dans les tems de troubles, il en rentre dans les entrailles de la terre pour ne revoir jamais le jour, ou ne reparoître souvent que dans des tems

très-éloignés : ce n'est donc que d'une manière très-vague que peuvent se faire ces sortes d'évaluations.

L'Angleterre, d'après ses relations étroites avec le Portugal, a toujours eu beaucoup plus de monnoies d'or que d'argent. En 1688, à la révolution, elle avoit, selon Davenant, auteur estimé qui écrivoit au commencement de ce siècle, 18,500,000 liv. st. en espèces d'or et d'argent, et elle ne s'en trouvoit plus, en 1711, que 12,000,000 liv. st. L'établissement de la banque qui, en émettant beaucoup de billets, a dû faire sortir beaucoup d'argent du royaume, a pu occasionner cette diminution. Anderson estimoit, en 1762, le numéraire existant dans la Grande-Bretagne, à 16,000,000 liv. st. Plus d'or que d'argent.

Le docteur Price disoit, en 1777, que depuis l'avènement de la maison de Hanovre au trône, jusqu'en 1772, on avoit frappé 29,000,000 liv. st. en or et environ 500,000 liv. st. en argent, et que la quantité de numéraire qui pouvoit se trouver en Angleterre au moment où il écrivoit, ne passoit pas 15,000,000 liv. st., dont 2 à 3,000,000 liv. st. en argent. Le lord North à l'ouverture du budjet, l'année suivante, assura, que, du 1er. janvier 1772 au 23 avril 1778, on avoit frappé 13,200,000 liv. st., que 600,000 liv. st étoient à la monnoie pour être refondues, Evaluation.

qu'une nouvelle proclamation devoit y faire porter 3,000,000 liv. st. de plus, et que ces sommes jointes aux espèces d'or qui, n'étant pas altérées de plus d'un grain, resteroient en circulation, faisoient en tout 18 à 19,000,000 liv. st.

Smith, dans son édition de 1786, dit qu'avant la dernière refonte, on battoit plus de 850,000 liv. st. en or, par an, et qu'on évaluoit alors le numéraire du royaume à 18,000,000 liv. st., évaluation que cette refonte avoit fait juger trop basse; et Chalmers portoit dans la même année, à 44,157,828 liv. st. les espèces battues dans les cent ans qui précédèrent le règne actuel; à 33,081,884 liv. st. en or, et 7,390 liv. st. en argent, en tout 33,089,274 liv. st., celles frappées sous ce règne avant 1785; et le numéraire existant dans la Grande-Bretagne à 20,000,000 liv. st. Cette somme est bien peu considérable relativement à l'immensité du commerce que fait l'Angleterre, aux richesses qui en sont le fruit, et à la prodigieuse quantité de papier qui y circule; mais on ne peut raisonnablement douter qu'elle ne lui soit suffisante, et que le commerce ne l'augmentât dans l'instant même ou cela lui deviendroit nécessaire (1).

(1) Voyez l'appendice, note Z.

L'Angleterre n'a qu'un seul hôtel de monnoies qui est à la Tour de Londres, et dont les dépenses vont à environ 15,000 liv. st. (1) : les monnoies qu'on y frappe et qui ne coutent aucun droit de seigneuriage (2), sont, en or, des guinées qui valent 21 sh., et des demi-guinées (3) : en argent, des couronnes (*crowns*) qui valent 5 sh. et sont fort rares, des demi-couronnes, un peu plus communes, des shelings qui valent 12 *pence* (sous ou deniers); et des pièces de *sixpence* : en cuivre, des pièces de *half-penny* (demi-sou), qui valent à peu près un sou de France, et des *farthings* ou quarts de sou. Monnoies.

Une livre pesant d'or, portée à la monnoie, y est frappée en $44\frac{1}{2}$ guinées, et une livre pesant d'argent, en 62 shelings. Une once d'or frappée au coin anglois échange environ quinze onces d'argent, « et dans les marchés d'Europe, dit

---

(1) Un acte du parlement de l'année dernière, permet d'employer annuellement 15,000 liv. st. pour les dépenses des hôtels de monnoies d'Angleterre et d'Ecosse.

(2) On ferme depuis long-tems les yeux sur une légère altération des monnoies. Newton étant directeur des monnoies en abandonna la fabrication à des sous-ordres qui abusèrent de sa confiance et de cette tolérance au point que des plaintes réitérées firent porter contre lui une sentence, qui le déclara coupable, ce qui n'est jamais arrivé qu'à lui et à un autre directeur, et n'a porté aucune atteinte à la réputation de probité dont il jouissoit.

(3) Voyez l'appendice, note AA.

« Smith, un once d'or au coin de France ou de « Hollande, n'en échange qu'environ quatorze; » l'argent a donc en Angleterre, plus de valeur relativement à l'or, que dans le reste de l'Europe.

Les monnoies d'or sont continuellement rognées, en Angleterre, ce qui fait qu'en général on ne les reçoit qu'au poids, et oblige à de fréquentes refontes : celles d'argent sont tellement usées qu'excepté dans quelques pièces nouvellement frappées, on n'y apperçoit aucune empreinte, ce qui en rend la contrefaction facile: celles de cuivre, les *pence* dont douze pesent une livre, ne sont guère moins usées, et sont si fort au-dessous de leur valeur nominale, que des papiers publics assurent, dans ce moment, qu'il y a cent quatre-vingt pour cent de profit à en frapper au titre courant; aussi quoiqu'on pende un grand nombre de faux monnoyeurs, y a-t-il beaucoup de fausses monnoies de cuivre, et beaucoup de faux shelings qui souvent ne sont que des *half-penny* blanchis. Le grand usage du balancier, dans les manufactures, facilite beaucoup la contrefaction des monnoies.

« Aucune monnoie légale de cuivre n'existoit, « en Angleterre, dit Blackstone, avant 1672, « et on ne peut forcer d'en recevoir en paiement, « pour plus de six *pence*; » depuis une loi de

1774, aucun offre de paiement, de plus de 25 liv. st. à la fois, en monnoie d'argent, n'est légal que pour sa valeur en poids, à 5 sh. 2 den. l'once: l'or ne passe qu'au poids.

Tous les comptes se font en livre sterling qui est composée de 20 sh., et n'est qu'une valeur idéale, car il n'y a aucune pièce de monnoie de ce nom, ni de cette valeur. Dans l'usage ordinaire, les petits-écus de France passent pour des demi-couronnes, les pièces de 24 sous pour des shelings, et celles de 12 sous pour des *six-pence ;* mais quoique quatre écus de 6 livres, ou huit de 3 livres fassent ainsi 20 sh. ou une livre sterling, l'or de France a tant perdu depuis la dernière refonte, qu'on n'a plus communément que 19 sh. pour un louis. Dans le change, le pair mitoyen entre l'or et l'argent, étoit avec la France, avant la refonte de l'or, à 30 den. sterlings ou 30 *pence* par écu de 3 livres: il a été fort réduit par cette opération, et se trouve dans ce moment à $28\frac{7}{16}$ (1).

(1) Voyez un excellent mémoire sur les changes dans la lettre au commerce de Normandie. Voyez aussi l'appendice, note BB.

DES EFFETS PUBLICS.

Le nombre prodigieux d'effets publics dont abonde l'Angleterre, forme un contraste bien frappant avec la petite quantité de numéraire qui y circule. Vingt millions st. en espèces suffisent pour les échanges habituels, pour alimenter les banques et en payer les billets à vue, et pour mettre en mouvement environ 106 millions st. de trois pour cent consolidés, qui, avec la portion de six mois d'intérêts payables en juillet, sont à $75\frac{1}{4}$ liv. st. (1); — 37 millions st. environ de trois pour cent réduits, qui, avec la portion des six mois d'intérêts payables en

(1) Ces trois pour cent consolidés ont été, en 1752, à $106\frac{3}{4}$, et étoient tombés, en 1782, à $53\frac{5}{8}$.

octobre, sont à $74\frac{7}{8}$ liv. st.; — environ 32 millions et demi st. de quatre pour cent consolidés, qui sont, avec la portion des six mois d'intérêts payables aussi en octobre, à $94\frac{7}{8}$ liv. st.; — environ 18 millions st. d'annuités à cinq pour cent, qui, avec leur portion des six mois d'intérêts payables en juin, sont à 114 liv. st.; — environ 23 millions st. d'annuités de la compagnie du Sud, qui, avec leur portion d'intérêts payables pour la plupart en juillet, sont à 74 liv. st.; — quelques rentes à époques et quelques rentes viagères; — quarante-huit mille billets de loterie à 16 liv. st. 4 sh.; — des billets de la loterie d'Irlande à 7 liv. st. 2 sh.; — des billets de l'échiquier; — des billets de la marine; — des actions de la banque; — des actions et des billets de la compagnie des Indes; — d'autres actions d'une multitude de compagnies d'assurance, de canaux, de chemins, de mines, etc. etc.

Cette immense quantité de papier qui procure tant de moyens divers de placer son argent, donne lieu à un agiotage souvent nuisible au crédit public, et qui quelquefois emploie les ruses les plus repréhensibles. Il fut, l'année dernière, jusqu'à faire passer vis-à-vis la bourse, à l'heure à laquelle elle se tient, un prétendu courier venant de Hollande, ayant

une cocarde orange, et portant des nouvelles favorables au parti du stadhouder, et à y faire circuler peu de tems après, une prétendue gazette de la cour qui annonçoit l'entrée des François dans les Provinces-Unies. Le haut prix des effets publics prouve cependant que leur abondance et ces fraudes coupables nuisent peu, ou ne nuisent que momentanément au crédit public, qui tient au besoin qu'on a de placer ses fonds et repose sur la bonté de la constitution et du gouvernement.

DE LA POPULATION.

RIEN n'est plus propre à montrer l'incertitude et le vague des calculs sur lesquels on se fonde pour connoître la population d'un pays, que la liste suivante des différens écrivains qui ont parlé de celle d'Angleterre, et l'énorme différence de leurs évaluations.

Graunt la portoit, en 1662, dans un ouvrage fait avec beaucoup de talent, à six millions quatre cent quarante mille ames : sir William Petty la portoit, en 1682, dans son arithmétique politique, à sept millions quatre cent mille ames : Davenant, après l'avoir évalué, en 1692, dans un essai sur les finances, à sept millions d'ames, embrassoit, en 1700, dans un ouvrage sur la balance du commerce, l'opinion de King

qui ne la portoit qu'à cinq millions cinq cent mille ames : sir Mathieu Decker, dans des considérations sur des impôts publics calculoit, en 1742, qu'il y avoit en Angleterre un million deux cent mille maisons, et à six personnes par maison, sept millions deux cent mille ames : le docteur Mitchel la porte, dans un ouvrage sur l'état de la Grande-Bretagne et de l'Amérique du Nord, à cinq millions sept cent mille ames : M. Wallace, dans sa dissertation sur le nombre des hommes, à huit millions d'ames : Postlethwayte, dans son dictionnaire du commerce, et M. Smith, dans ses trois traités sur le commerce de grains, à six millions d'ames : le docteur Brakenridge, dans un traité inséré dans les transactions philosophiques, la restreint à cinq millions trois cent quarante mille ames : Houghton, dans un traité sur l'agriculture, la porte à huit millions : le docteur Price, dans ses observations sur les paiemens reversibles, la réduit à quatre millions cinq cent mille ames; et Chalmers la fait monter à plus de huit millions d'ames.

Selon Gregory King, homme distingué dans le commencement de ce siècle, par ses recherches et ses talens, le relevé du bureau de l'impôt sur les foyers (*hearth-office*) donnoit, en 1690, un million trois cent dix-neuf mille deux

cent quinze maisons dans le royaume; mais cet impôt portant sur les ménages plus que sur les habitations, et plusieurs ménages habitant quelquefois la même maison, il falloit, selon lui, déduire de cet état, environ trois pour cent; ce qui le réduisoit à un million deux cent quatre-vingt-dix mille, ou pour prendre un compte rond à un million trois cent mille maisons. A Londres les maisons passoient pour contenir $5\frac{1}{2}$ personnes, dans ses environs $4\frac{1}{2}$, dans les villes $4\frac{1}{3}$, dans les villages 4 : ce qui portoit la population de Londres à cinq cent trente mille ames; celle des autres villes à huit cent soixante-dix mille; celle des villages à quatre millions cent mille; en tout cinq millions cinq cent mille ames, qu'il divisoit ainsi :

ÉTAT de la population de la Gr.-Bretagne.

RANGS.	NOMBRE de famill.	NOMBRE de personn. par famille.	NOMBRE de personn.
Pairs	186	30	6,920
Chevaliers (*knights*)	600	13	7,800
Baronets	800	16	12,800
Haut clergé	2,000	6	12,000
Négocians de la 1re. classe	2,000	8	16,000
Ecuyers	3,000	10	30,000
Officiers de terre	4,000	4	16,000
Officiers de marine	5,000	4	20,000
Personnes dans des emplois inférieurs	5,000	6	30,000
Personnes dans des emplois supérieurs	5,000	8	40,000
Clergé inférieur	8,000	5	40,000
Commerce inférieur	8,000	6	48,000
Gens de loi	10,000	7	70,000
Arts libéraux	15,000	5	75,000
Possesseurs de francs-fiefs de première classe	40,000	7	280,000
Marchands	50,000	4½	225,000
Artisans	60,000	4	240,000
Possesseurs de francs-fiefs d'une classe inférieure	120,000	5½	660,000
Fermiers	150,000	5	750,000
Soldats	35,000	2	70,000
Matelots	50,000	3	150,000
Ouvriers et domestiques	364,000	3½	1,275,000
Manants, pauvres, vagabonds (1)	400,000	3¼	1,330,000
TOTAL	....	....	5,550,520

(1) Il y a quelque petite différence entre ce calcul et l'autre, mais elle est à peine d'un centième, ce qui n'est rien dans des calculs d'approximation comme le sont toutes ces sortes de calculs.

Quant aux maisons, il les divisoit :

En maisons au-dessous de dix croisées	980,000
Maisons de dix à vingt	270,000
Maisons au-dessus de vingt	50,000
TOTAL	1,300,000

Maisons recevant l'aumône	330,000
Maisons ne payant ni taxes paroissiales ni taxes des pauvres	380,000
Maisons omises, etc.	40,000
	750,000
Maisons payant les taxes	550,000
TOTAL	1,300,000

Dans ces états la population n'est calculée que sur $4\frac{1}{2}$ individus par maison : « Si elle l'eut « été, dit Chalmers, par $5\frac{1}{5}$, comme on croit « aujourd'hui qu'elle eût dû l'être, elle eût « monté à près de sept millions. »

Le docteur Price, presbytérien, du parti de

l'opposition, et qui voit tout en mal, prenant pour base de ses calculs, des états qui ne donnoient que neuf cent quatre-vingt-six mille six cent quatre-vingt-douze maisons, et ne donnant à chaque maison qu'un peu moins de cinq individus, ne portoit, en 1772, la population de l'Angleterre, qu'à quatre millions cinq cent mille ames, et la prétendoit diminuée d'un million et demi depuis 1685: comme il attribuoit en partie cette dépopulation au système des grossses fermes, Young, leur partisan, s'empressa de réfuter cette assertion, en prouvant, d'après des relevés exacts, que la population des fermes au-dessus de cinq cents ames, étoit à celle des fermes au-dessous, comme $8\frac{1}{4}$ est à $6\frac{1}{2}$; et MM. Eden, Wales et Howlet, cherchèrent à démontrer dans plusieurs écrits, que les calculs du docteur Price étoient erronnés, qu'il y avoit beaucoup d'inexactitude dans les états des maisons pris au bureau des impôts (*tax office*), et que le nombre d'individus, par maison, alloit à $5\frac{2}{5}$: il leur répondit, en 1783, et parut alors disposé à reconnoître que relativement à la grande population des villes de manufactures, on pouvoit compter $5\frac{1}{6}$ par maison; et partant de ce nombre et du relevé du *tax-office*, de 1777, qui donnoit neuf cent cinquante-deux mille sept cent trente-quatre maisons, il persista à

ne porter la population qu'à moins de cinq millions d'ames.

Chalmers, qui fait l'éloge continuel de la prospérité de l'Angleterre, après avoir pesé les différens raisonnemens de ces divers écrivains, prend d'abord pour base de ses calculs l'état suivant des maisons imposées ou imposables, en 1781.

ÉTAT DES MAISONS

EN 1781.

COMTÉS.	NOMBRE de MAISONS.	COMTÉS.	NOMBRE de MAISONS.
Bedfordshire.....	5,360	Oxfordshire	8,698
Berkshire	8,277	Rutlandshire	1,445
Buckinghamshire.	8,670	Salop ou Shropshire	12,895
Cambridgeshire ..	9,088	Somersetshire....	26,407
Chestershire.....	17,201	Southampton....	15,828
Cornwall........	15,274	Staffordshire.....	16,483
Cumberland.....	13,419	Suffolk	19,589
Derbyshire......	14,046	Surrey, etc......	19,381
Devonshire......	28,612	Sussex..........	10,574
Dortshetshire	11,132	Warwickshire ...	13,276
Durham	12,418	Westmorland....	6,144
Yorkshire.......	76,224	Wilshire........	12,856
Essex...........	18,389	Worcestershire ..	8,791
Gloucestershire ..	14,950	Pays de Galles. Anglesea.....	2,264
Herefortshire	8,092	Breconshire..	3,407
Hertfortshire.....	8,628	Cardiganshire.	2,444
Hundingtonshire .	3,847	Carmaerthen.	5,126
Kent...........	30,975	Carnavon....	2,675
Lancashire.......	30,956	Denbigh.....	5,678
Leicestershire....	12,545	Flinth.......	2,990
Lincolnshire.....	24,591	Glamorgan...	5,146
Londres, etc. ...	74,704	Merioneth ...	2,972
Norfolk	20,056	Monmouth ..	4,454
Northamptonshire	10,350	Moutgomery.	5,421
Northumberland .	12,431	Pembroke ...	5,224
Nottinghamshire .	10,872	Radnor......	2,076
TOTAL......	....	....	721,351

Au-dessous de dix fenêtres	497,801
De dix à vingt fenêtres..........	171,177
Au-dessus de vingt.............	52,373
TOTAL......................	721,351
Cabanes (*cottages*) (1).........	284,459
TOTAL GÉNÉRAL..........	1,005,810

Mais après avoir cherché à prouver par des exemples, que l'incurie ou l'incapacité des commissaires du *tax-office* leur avoit fait commettre des erreurs, en moins, dans plusieurs comtés; que le nombre des *cottages* indiqué par eux est de beaucoup inférieur à ce qu'il doit être; et que si, en 1690, sur cinq cent quatre-vingt-dix mille maisons, imposées, imposables, ou omises, il y avoit sept cent dix mille maisons non imposables; en 1781, sur sept cent vingt-un mille maisons imposables, il devoit y en avoir huit cent soixante-cinq mille qui ne l'étoient pas; ce qui fesoit en tout une million cinq cent

(1) On appelle *cottages* des maisons n'ayant au plus que neuf fenêtres, et dont les habitans, exempts des contributions paroissiales et de la taxe des pauvres, ne paient point l'impôt sur les maisons et sur les fenêtres.

quatre-vingt-six mille maisons,et à $5\frac{1}{2}$ individus par maison,huit millions quatre cent quarante-sept mille deux cents ames; il porte la population de l'Angleterre et du Pays de Galles, déduction faite de quelques milliers de personnes pour les maisons non habitées, plutôt au-dessus qu'au-dessous de huit milllions d'ames.

Population probable.

Si le docteur Price paroît porter beaucoup trop bas la population de l'Angleterre, Chalmers paroît aussi la porter beaucoup trop haut: il en fut souvent question dans les débats du parlement sur le traité de commerce, et M. Pitt, ainsi que tous les orateurs qui en parlèrent, la portèrent toujours à huit millions d'ames pour toute la Grande-Bretagne : ôtant de ce nombre quinze cents mille ames qu'on s'accorde assez généralement à donner à l'Ecosse, il resteroit pour l'Angleterre et le Pays de Galles six millions cinq cents mille ames.

DES POIDS ET MESURES.

Les mesures linéaires angloises, sont le pouce (*inch*); le pied(*foot*), qui a 12 pouces; la verge (*yard*), qui a 3 pieds; la toise (*fathom*), qui a 2 verges; l'aune (*ell*), qui a 45 pouces; la perche (*pole*), qui a $2\frac{3}{4}$ toises; la stade (*furlong*), qui a 40 perches; et le mille, qui a 8 stades, et dont 73 font un degré.

Le pied anglois est de $135\frac{16}{100}$ lignes de France. Les mesures de superficie sont, l'acre, qui a 4 quartiers (*roods*); le quartier, qui a 40 perches; la perche, qui a $30\frac{1}{2}$ verges; la verge, qui a 9 pieds; et le pied, qui a 144 pouces, le tout carré.

Les 11 acres font 13 arpens de Paris.

Les mesures de capacité sont, la pinte, qui est le double de celle de Paris; le *gallon*, qui a 8 pintes; le baril, qui a $31\frac{1}{2}$ *gallons*; le muid (*hogshead*), qui a 2 barils; la pipe (*butt*), qui a 2 muids; et la tonne, qui a 2 pipes : le

boisseau (*bushel*), de 2178 pouces cubes; le *quarter*, qui a 8 boisseaux, et le *chaldron*, qui a 36 boisseaux.

La balle de laine pèse 240 livres.

Le tonneau pèse 2000 livres.

La livre angloise est de 14 $\frac{5}{8}$ onces de Paris : 100 livres pesant à Paris font 109 livres pesant à Londres (1).

---

(1) Voyez l'appendice, note CC.

DU CARACTÈRE,

DES MOEURS, DES USAGES.

ON attribue, en général, beaucoup trop d'influence au climat, sur la religion, le gouvernement, les mœurs et le caractère des peuples. Le Nord a ses despotes comme le Midi, il n'est point de gouvernement plus absolu que celui de Russie, et le Danemarck offre un phénomène unique dans l'histoire, un despotisme légal, établi par la volonté nationale : le Midi a ses républiques comme le Nord : l'Anglois, le Hollandois, le Danois sont sombres : il y a de la gaieté en Suède ; on chante, on danse beaucoup en Allemagne et en Russie : le François des provinces méridionales est le peuple le plus gai de la terre, et le froid protestantisme s'est opiniâtrement maintenu dans ces contrées au milieu des pra- Caractère.

tiques d'une religion qui parle sans cesse aux sens et à l'imagination ; l'Espagnol sous le même ciel est un des peuples les plus graves et les plus froids : les Turcs sont renommés pour leur probité, leur gravité, leur bravoure ; les Grecs, qui habitent au milieu d'eux, le sont pour leur fausseté, leur légéreté, leur poltronerie. Le climat est donc loin de fixer à lui seul le caractère général des nations : il en forme la base ; la religion et la nature du gouvernement, effets des circonstances, le modifient ; et l'éducation, la société, les usages, lui donnent la dernière teinte.

L'Angleterre en offre un exemple frappant : un climat nébuleux, changeant, humide, un air épais que le soleil perce rarement, y affectent trop fortement le physique et le moral pour ne pas y former un caractère général et fortement prononcé, et ce caractère est sombre, brusque, et réfléchi. L'éducation toujours publique et presqu'entièrement la même pour les personnes de toutes les classes au-dessus du commun du peuple, en entretient, dans le premier âge, l'uniformité que modifient par la suite, une constitution combinée de monarchie, d'aristocratie et de démocratie, une grande diversité de religion et de sectes, et un genre de vie retirée et solitaire. De-là naît

une grande différence dans l'air servile des personnes attachées à la cour, et la morgue des gens puissans qui s'en tiennent éloignés, soit par goût, soit par des circonstances; dans la bassesse et l'humilité des personnes qui pour parvenir s'attachent aux grands, et la fierté grossière, l'orgueil méprisant de la partie de la nation qui vit indépendante et les dédaigne : de-là une grande diversité dans les principes de morale, depuis le catholique zélé, intolérant en fait de religion, mais raisonnable, relâché même pour les plaisirs, jusqu'au presbytérien sévère, jusqu'au quaker le plus austère de tous les êtres, mais le plus tolérant: de-là cette grande originalité qui distingue particulièrement les Anglois, et fait appercevoir en eux les dissemblances les plus frappantes, à travers lesquelles percent toujours quelque chose de sombre et de brusque, de l'orgueil et de l'avidité, des préjugés de toute espèce mêlés avec du jugement et souvent avec des connoissances.

L'orgueil et la fierté qui tiennent à l'esprit de liberté et d'égalité bases de la constitution, portent, en Angleterre, toutes les classes de la société à un esprit d'imitation qui y est infiniment plus sensible qu'ailleurs, qui s'apperçoit dans toutes les actions de la vie, et qui donne

Esprit d'imitation.

lieu à une grande consommation l'une des causes les plus puissantes de la prospérité nationale.

Habillement. L'habillement des hommes extrêmement simple d'après l'usage d'aller beaucoup à pied dans les villes, est donc le même pour tout le monde, depuis l'artisan jusqu'au plus grand seigneur lorsqu'il ne se rend point à la cour, et alors il ne sort pas de sa chaise ou de sa voiture : cet habillement est propre, un homme riche n'en voudroit pas porter d'autre, et chacun voulant l'imiter, voulant paroître un *gentleman*, un homme au-dessus du commun et qui ne vit pas du travail de ses mains, a grand soin de se tenir proprement. A quelques habits habillés près, qui paroissent rarement, la garde-robe de l'homme le plus riche, n'est composée que de deux ou trois fracs qu'il renouvelle souvent : cette manière de se vêtir, aisément adoptée par les gens qui sont au-dessus de l'aisance, l'est par habitude et par orgueil, par ceux qui sont au-dessous ; aussi, excepté les ouvriers, est-il difficile de distinguer, en Angleterre, aucune classe de la société à l'habillement : les garçons de boutique, les domestiques des tavernes, des cafés, des auberges, sont vêtus et coëffés de la même manière et aussi proprement que les personnes qu'ils servent.

L'habillement des femmes riches, beaucoup moins simple, dans lequel entrent beaucoup de toiles peintes, de mousselines, de gases, de soieries, et qu'une grande propreté et le besoin de laver souvent, rend dispendieux, n'en est pas moins généralement imité par toutes les personnes au-dessus du commun, et même par celles des classes inférieures les jours de fête. Les femmes qui demandent l'aumône, ont de longues robes ; les femmes du peuple, les servantes ne sortent jamais qu'avec un petit chapeau de soie noire, toutes ont des mouchoirs de cou et la plupart des mantelets de soie. J'ai vu des enfans des écoles de charité avec des rubans de soie sur leurs bonnets.

L'habitant des campagnes n'est pas dans son genre plus mal vêtu que celui des villes, son habit d'une étoffe un peu plus grossière est un peu moins bien fait : sa femme porte une bonne robe avec un petit chapeau de soie noire, et souvent un mantelet de drap rouge. Les ouvriers, les domestiques se vêtissent souvent de velours de coton extrêmement durables. Partout les enfans sont bien habillés et tenus avec le plus grand soin. La beauté du linge est un luxe qu'on retrouve dans toutes les classes de la société.

Cette imitation dans les habillemens s'étend Equipages.

à tout, de proche en proche. On monte beaucoup à cheval, même les femmes, en Angleterre, et tout le monde veut y avoir des chevaux; à peine est-il un commis qui n'aie le sien, ou ne prétende au moins être en état d'en louer un le jour où il est libre : l'homme de la fortune la plus médiocre, qui habite la campagne, a son cheval de selle et rougiroit d'aller à pied à une certaine distance (1); et comme une personne riche est toujours suivie d'un de ses gens, on fait tous ses efforts pour avoir aussi un cheval de domestique. Le luxe des équipages, moins commun, en ce qu'il est plus cher, n'en est pas moins extraordinairement répandu : c'est-là sur-tout qu'on veut de l'élégance : les voitures infiniment variées, les chevaux, les harnois sont d'une beauté remarquable, d'une grande cherté, et entretenus avec un soin dont les Anglois seuls sont susceptibles : il n'est pas à présent un commerçant à qui la fortune commence à sourire, qui ne veuille donner un carosse à sa femme, et l'on se plaint que la recherche des

(1) J'ai passé trois mois à la campagne; on m'y demandoit sans cesse pourquoi je n'avois pas de chevaux, et on y étoit tout étonné que je fisse des promenades de cinq à six milles à pied.

équipages vient de la Cité, de la patrie des négocians.

Logemens et ameublemens.

Excepté quelques grands seigneurs, ou des gens immensement riches qui ont à la campagne de vastes et somptueuses habitations, souvent même au-dessus de leurs moyens; on est logé et meublé, en Angleterre, d'une manière assez uniforme et assez simple, sur-tout dans les villes, dont les édifices, même ceux de Londres, n'ont ni noblesse ni élégance, et n'annoncent que les demeures d'une bourgeoisie aisée. On n'y connoît point ces distributions d'appartemens qui rendent les logemens commodes et agréables. Quelques tableaux, quelques lustres, une grande profusion de bois d'acajou (*mahogony*), des stucs, et des plafonds en arabesques, décorent les maisons opulentes: les autres ameublemens sont par-tout les mêmes, excepté dans les classes les plus basses: des boiseries peintes en gris, et des portes imitant le bois d'acajou; des tapisseries de papier peu chères, parce que la fumée du charbon oblige d'en changer souvent; un tapis plus ou moins beau, quelques petites glaces en médaillon, d'assez belles cheminées de marbre, et des feux ou fourneaux de fonte ou d'acier bien polis et bien soignés; des serrures, des crochets de cuivre do-

ré ; des meubles, tables, chaises, commodes, bois de lit, de bois d'acajou et communément fort lourds ; des fenêtres brisées par le milieu et s'élevant par des contrepoids ; des planchers de sapin fréquemment lavés ; tout cela relevé par une extrême propreté qui donne aux maisons angloises un air d'ordre et de décence, et qui plait à l'œil et à la raison.

Repas. La manière de se nourrir, qui est, en général, d'une économie très-marquée, ne laisse pas d'avoir aussi beaucoup d'uniformité dans les différentes classes de la société. Dans presque toutes les familles, excepté dans les maisons opulentes, on mange toute la semaine des viandes rôties ou bouillies le dimanche, jour qu'un pouding distingue ; des sauces achetées toutes faites, de la salade, des légumes cuites à l'eau, pommes de terre, navets, choux, carottes, en forment l'assaisonnement : du fromage, quelquefois une tarte qu'on envoie chercher chez le pâtissier voisin, servent de dessert à ce repas frugal qu'arrose une grande quantité de bierre.

Dans les dînés d'apparat, tout abonde avec une profusion qui souvent accompagne l'économie domestique dès qu'elle sort de ses bornes. Non-seulement la table où l'on dîne est bien servie, quoique rarement de mets que les

étrangers trouvent bien apprêtés; mais il est d'autres tables à côté, couvertes de viandes froides et de légumes. Dans de grandes occasions, qui, à la vérité, se renouvellent rarement (1), on se procure à grands frais, du daim (*venison*), mets fort recherché en Angleterre; on achète au poids de l'or les plus beaux poissons, les primeurs et les fruits les plus rares; et l'on paie jusqu'à vingt-cinq guinées, une tortue, chose d'autant plus estimée qu'elle est chère.

Le repas fini, la nappe, qui presque par-tout tient lieu de serviettes et pend jusqu'à terre, disparoît et laisse voir une superbe table de bois d'acajou sur laquelle se pose un dessert souvent mesquin, et roulent, dans de petits plateaux, des flacons de cristal remplis de vins de Porto (*port wine*), de Bordeaux (*claret*), de Xères (*sherry wine*), de Madère, de vin de Rhin (*old hock*): chacun a deux beaux verres à vin de cristal devant soi, tandis qu'une seule carafe d'eau, et deux gobelets servent pour tout les convives.

On a, en général, très-peu d'argenterie, en Angleterre, et on l'étale avec une puérile os-

(1) Ces dinés, ceux même des ministres étrangers retentissent dans les papiers publics, avec des détails sur les mets et les personnes.

tentation sur une table de marbre dans la salle à manger : les plats d'argent y sont fort rares et les assiettes, comme de raison, encore plus : dans beaucoup de maisons même, ainsi que dans toutes les auberges (1), on n'a que des fourchettes de fer, à deux ou trois pointes, dont le commun des Anglois ne se servent que pour couper les viandes, mangeant avec un couteau dont la pointe est fort arrondie et qu'on change à chaque mets. La porcelaine n'y est guère en usage que pour les plats et le dessert, la jolie poterie angloise sert pour le reste du repas.

Le maître et la maîtresse du logis se placent toujours aux extrémités opposées de la table, pour en faire les honneurs. Celle-ci découpe presque toutes les viandes, et s'empresse, si elle n'en est elle-même prévenue par la personne la plus distinguée de la compagnie, de lui proposer de boire un verre de vin : après s'être réciproquement salués, ils boivent communément à la ronde, à la santé de tous les autres convives, qui ordinairement répètent à leur tour cette même cérémonie. La bierre se

(1) Une loi passée sous Guillaume défendoit aux aubergistes d'avoir d'autre argenterie que des cuillers : elle a été rapportée en 1769.

sert dans de grands verres qu'un laquais porte successivement aux personnes qui en demandent, car cette communauté de verre n'a rien de répugnant en Angleterre, et dans les maisons qui ont conservé les mœurs anciennes, c'est le pot qui passe ainsi. Vers la fin du dîné, la bierre forte se substitue au vin : au dessert recommencent les santés générales, et les femmes ne tardent pas à se retirer pour aller préparer dans le sallon du thé très-fort et du café très-foible. Les homme se rapprochent, les bouteilles et les santés circulent avec rapidité : on en boit d'abord une fort ordurière, qu'on nomme quelquefois cruement par son nom, mais qu'on déguise assez communément sous celui de *mère de tous les saints :* le sang-froid, l'air d'indifférence avec laquelle elle est portée, soit par les jeunes gens, soit par les personnages les plus graves, prouvent le peu d'importance qu'on y attache, et que ce n'est qu'un reste d'anciennes habitudes qu'il est assez étonnant de voir se conserver encore : chaque convive nomme ensuite à la demande du maître du logis, ou du président (*chairman*), si c'est dans un club, la personne à laquelle il désire qu'on porte une santé (*toast*), et quand cela ne suffit pas, on prononce successivement des sentences. Un vase placé dans un coin de la chambre, quelquefois

derrière un rideau, sert à satisfaire les demi-besoins qui doivent naturellement survenir dans d'aussi longues séances, mais l'usage commence à s'en abolir dans ce qu'on nomme la très-bonne compagnie, qui nulle part n'offre l'image vraie des mœurs nationales. On boit beaucoup dans ces repas, il y règne cependant assez de décence, et on y laisse la plus grande liberté aux étrangers qui y sont invités, égards qu'on n'avoit pas pour eux autrefois.

Domestiques. Ce qui rompt le plus cette uniformité dans la manière d'exister des Anglois de toutes les classes au-dessus de celle du peuple, c'est le grand nombre de gens, de chevaux, d'équipages qu'ont les grands seigneurs ou les personnes opulentes; luxe que ne peuvent imiter celles dont la fortune n'est pas très-considérable et qui se contentent d'un ou deux domestiques que de bons gages mettent à même de s'entretenir décemment et de consommer beaucoup (1). Ces domestiques, cochers, palefreniers, porteurs, ouvriers de toute espèce remplissent continuellement les nombreux cabarets d'An-

(1) Le prix commun des gages d'un domestique, à Londres, est de 16 liv. st., deux habits par an, et une veste du matin; d'un valet de chambre, de 25 à 30 liv. st.; et s'il est étranger, de 40 à 50 liv. st.; d'une simple servante de 8 liv. st.

gleterre, et y boivent une inimaginable quantité de bierre (*porter*), dont on voit aussi sans cesse des pots d'étain remplis et recouverts de deux doigts de mousse, traverser les rues pour gagner les habitations de la populace, ou les ateliers des ouvriers. Beaucoup s'enivrent; mais leur ivresse, en général, est froide, apathique, rarement bruyante et querelleuse, et jamais gaie : les gens ivres s'en retournent paisiblement chez eux, sans qu'on fasse la moindre attention à leur état. Au reste, cette habitude de boire beaucoup, qu'à peu d'exception près, on retrouve dans la classe la plus relevée comme chez le peuple, paroît tenir autant au climat qu'à l'usage et à l'exemple, au besoin impérieux de chasser la mélancolie et de dissiper l'engourdissement qu'occasionne un air lourd, humide, épais.

Peu de nations mènent une vie plus uniforme que les Anglois, et plus propre à entretenir le caractère individuel qu'ils ont reçu de la nature. Les gens riches et oisifs se lèvent tard; déjeûnent avec du thé en famille, ou seuls et quelquefois au café, s'ils sont garçons; lisent deux ou trois papiers publics; montent à cheval pendant deux ou trois heures, ou parcourent à pied les rues, pour faire quelques visites fort froides et fort courtes; rentrent pour

Emploi du tems chez les gens riches.

faire une seconde toilette, et dînent vers cinq heures soit en famille, soit à leur clubs où les pousse l'ennui domestique, et où la politique, la chasse, les chevaux, font le sujet de la conversation : le dîné fait, ils vont un moment au spectacle, ou se rendent, s'ils ont dîné chez eux, directement à leurs clubs, et y jouent, soupent, et boivent une grande partie de la nuit : beaucoup de jeunes gens vont de-là chez les premières filles venues, et les hommes mariés retournent joindre leurs femmes à qui tous cependant ne se font pas scrupule de faire infidélité.

La vie des membres du parlement est la même, si ce n'est que, vers quatre heures, ils se rendent à ses séances, d'où ils reviennent presque tous souper à leurs clubs ; et celle des gens d'affaires, des gens de loi, des marchands, n'en diffère qu'en ce qu'ils passent la matinée dans leurs bureaux, dans leurs boutiques, dans les différens tribunaux, ou à la bourse. Les négocians qui peuvent avoir une maison de campagne, s'y rendent, l'été, le samedi soir, y restent le dimanche, et reviennent le lundi à leurs affaires.

Emploi du tems chez le peuple.

Quant au peuple, le travail, comme partout, occupe tous ses instans ; les momens libres qui lui restent, il les passe dans les cabarets, à boire de la bierre, de l'eau-de-vie, du

génièvre, du punch; il y parle politique, y lit les papiers publics, s'enivre et s'endort tristement. Le dimanche les ouvriers s'habillent proprement, vont avec leurs femmes ou leurs maîtresses à quelques guinguettes, boire de la bierre ou du thé et manger quelques tranches de viandes froides, et s'en retournent chez eux, souvent sans avoir proféré dix paroles, et sans que le moindre accès de gaieté ait chassé, pour un moment, leur sombre mélancolie. Le paysan va à l'office, boit, et dort : que pourroient-ils faire de plus, toute espèce de plaisirs bruyans, et il n'en est pas d'autres pour le peuple, étant interdit ce jour-là? Cette manière de vivre, rend les hommes sauvages, farouches, et embarrassés à la vue seule d'un étranger (1).

Les femmes occupées de leur ménage, de leurs enfans, de surveiller tout ce qui tient à l'économie domestique et à la propreté, vivent beaucoup dans leur intérieur. Quelques petits ouvrages, quelques visites courtes et froides, Emploi du tems chez les femmes.

(1) M. de Nivernois, dans une de ses dépêches publiées par mademoiselle Déon, dit, « que les hommes, en Angleterre, sont « ombrageux comme les chevaux, et les plus durs à manier de « l'univers. » Cette comparaison manque de justesse, car les chevaux y sont très-doux.

la lecture de beaucoup de romans, y remplissent sans en chasser l'ennui, les momens que leur laissent le soin de leur famille. Lorsqu'elles peuvent sortir, elles courrent à pied, à cheval, en voiture ; font quelques visites, entrent dans beaucoup de boutiques, s'y font tout montrer et achètent peu ; rentrent pour faire leur toilette avant le dîner, et passent tristement la soirée entre elles, à moins qu'elles n'aillent à quelque spectacle, ou l'été, à quelque promenade. Rassemblent-elles quelque société, c'est-à-dire, un grand nombre de femmes et très-peu d'hommes ; elles y font longuement les honneurs d'une table de thé que remplacent quelques parties de *wisk* ou de *crebage* jeu nouvellement à la mode, et quelquefois un peu de musique, presque toujours mauvaise, et consistant dans un triste violon qui accompagne une jeune personne chantant au clavecin quelques airs languissans. Un ton de réserve, de la roideur, une sorte d'étiquette, règnent dans ces sociétés même les plus intimes.

Les grandes assemblées de la première classe de la société, à Londres, assemblées justement nommées foule (*routs*) ne commencent qu'entre neuf et dix heures ; il est même du bon ton de n'y arriver que tard, dut-on, en attendant, s'ennuyer chez soi, et j'ai vu la belle duchesse de

Devonshire y venir après minuit. On y invite au moins autant de monde qu'en peuvent contenir les appartemens, et l'on s'y tient par conséquent presque toujours forcément debout, pêle-mêle, baillant en silence, ou parlant à ses connoissances si l'on peut les aborder; car une femme angloise seroit fort étonnée si quelqu'un qu'elle ne connoît pas lui adressoit la parole. Il n'y a ni gênes ni cérémonies, on y sert des rafraichissemens et des glaces avec assez d'abondance, et si le local le permet, on y établit quelques tables de jeu et souvent un pharaon (1) tenu par des banquiers de profession, et dont un assez grand nombre de femmes s'emparent, pour ne le quitter qu'à cinq ou six heures du matin. Quelquefois on danse, et le bal, suivi d'un grand souper, manque toujours de ce qui fait le charme de la danse, la grâce et la gaieté.

Ainsi donc, ce sombre, cette réserve, cette taciturnité, isolent tous les individus, en Angleterre, dans la vie domestique, comme dans la société, dans la tristesse et le chagrin, comme au sein de la joie et des plaisirs. Cette ma- Isolement.

(1) Ces jeux sont publics, quoique plusieurs actes du règne de Charles II condamnent les banquiers à 200 liv. st. d'amende, et les joueurs à 50 liv. st.

nière d'être, est chez eux bien moins l'effet de l'éducation et des institutions sociales, que du tempérament et du climat, puisqu'excepté pour quelques demoiselles de qualité ou très-riches, toute éducation est publique et commune; et que c'est toujours en nombreuses compagnies que leurs usages les rassemblent.

Enfance. Par un contraste remarquable, nulle part l'enfance n'est plus heureuse et ne l'annonce davantage; nulle part elle n'éprouve moins de contraintes et ne voit plus de plaisirs éclore sous ses pas. Sainement nourris, bien habillés et très à l'aise dans leurs vêtemens, toujours proprement entretenus, les enfans ont toute la liberté, tous les jeux, tous les plaisirs qui conviennent à leur âge. Leur caractère n'étant jamais aigri par la contrariété, ni gâté par des caresses déplacées, rarement font-ils entendre ces cris plaintifs, compagnons de l'enfance. On les promène beaucoup et on les laisse souvent en plein air : ils courent, se vautrent sur l'herbe ou sur des tapis, sautent en pleine liberté, et tombent fréquemment sans se faire mal ni en être effrayés. L'aspect d'une personne étrangère ne leur inspire que la réserve et l'attention du moment, et bientôt ils se livrent à elle avec confiance. On a grand soin de ne point trop hâ-

ter leur éducation morale. Leur extrême propreté, leur air de fraicheur, leur beauté, leurs petites grâces enfantines, et le contentement qu'on voit briller dans leurs yeux, sont une des choses qui frappent le plus, en Angleterre. Presque tous sont nourris par leurs mères ou le sont au moins sous leurs yeux. Le soin du bonheur de leurs enfans tient une grande place dans les occupations journalières des femmes.

Dans les campagnes les mères commencent elles-mêmes, avec beaucoup de douceur et de tendresse, la première éducation de leurs enfans. Dans les villes, on les envoie communément vers six ou sept ans dans des écoles tenues par des femmes, qui leur apprennent à lire, à écrire, un peu de géographie, les principes de leur religion, et aux jeunes filles, quelques ouvrages à l'aiguille. Alors les enfans commencent, en grandissant, à perdre peu à peu de leurs grâces, de leur assurance, et à prendre cet air gauche, cette roideur (1) qui sembleroit devoir provenir plutôt d'une éducation privée que d'une édu- Éducation des filles.

(1) Les corps très-durs, et les coliers qu'on donne aux jeunes personnes, à mesure qu'elles grandissent, pour les faire tenir droites, ne sont pas une des moindres causes de la roideur qu'elles contractent.

cation publique ; et cette grande tendresse des parens se dissipe insensiblement, ou cesse au moins de se manifester autant, soit parce qu'elle devient moins nécessaire à l'existence, au bonheur de leurs enfans, soit parce qu'ils les perdent un peu plus de vue (1). Au sortir de ces écoles, vers dix ans, l'éducation des deux sexes prend une marche différente. Les filles, dont l'éducation, pour tout ce qui tient aux choses d'agrément, est beaucoup plus soignée que celle des garçons, sont placées dans des pensions où elles apprennent le françois, l'histoire, le dessin, la musique, la danse, des détails d'économie domestique; et où l'on cherche aussi à leur donner quelqu'usage du monde, en leur enseignant les jeux, et leur faisant tenir tour à tour de petites assemblées. Vers seize à dix-sept ans, elles rentrent dans leurs familles, où elles sont bien, mais froidement reçues, et où elles rapportent de la timidité, de la réserve, de l'embarras,

(1) L'espèce d'indifférence que les gens de la bourgeoisie ont pour leurs enfans, à cet âge, se fait sur-tout sentir dans les couvents de Flandre, où beaucoup d'Anglois font élever les leurs, malgré la différence de religion et de manière d'être, parce que l'éducation en est peu chère, et où ils les envoient souvent seuls, par les voitures publiques, sous la simple surveillance des conducteurs.

que n'ont pas au même degré, le petit nombre de personnes riches, élevées cherement sous les yeux de leurs mères, par des gouvernantes françoises, et des maîtres qui se paient une demi-guinée par leçon.

Ces jeunes personnes font alors leur entrée dans le monde, suivent leurs mères aux assemblées, aux promenades, aux spectacles, et continuent à cultiver un peu leurs talens avec quelques maîtres. Renfermées long-tems dans l'intérieur de leur famille qui leur offre peu d'objets de dissipation, l'ennui les gagne vîte, et le genre de leurs lectures, la bible et les romans, leur forme un caractère romanesque et mélancolique, et leur fait prendre un air de langueur et de douceur qui va bien à leurs figures, et inspire plus d'intérêt que de désirs. Tous leurs vœux tendent pour-lors vers un mari, et deviennent d'autant plus ardens, qu'ils restent concentrés par cette réserve habituelle dont bien peu savent se défaire dans l'occasion, mais en gardant toujours beaucoup de décence et de modestie. Leur entrée dans le monde.

Si cet amant dont une imagination, enflammée bien plus qu'un tempérament ardent, leur fait presque impérieusement sentir le besoin, ne paroît pas, souvent la mélancolie s'empare de leur ame, et les fâne dans leur printems Leurs amours

d'une manière extrêmement sensible (1). S'offre-t-il à leurs vœux, elles en reçoivent les hommages quelquefois avec beaucoup de gaucherie, de roideur, d'embarras, et quelquefois aussi avec du naturel et de l'abandon; mais jamais avec cet empressement, cette ardeur qui décèle le besoin de jouir : chez elles, c'est du cœur et non des sens que vient le besoin d'aimer. Leur réserve, dans ce cas, tient plus au tempérament qu'aux mœurs; car, une fois en société, elles ont beaucoup de liberté; et comme les mariages ne sont pas convenus d'avance et d'après de seuls rapports de convenance entre les parens, ou qu'au moins cela est très-rare, on trouve aussi simple que naturel que de jeunes personnes du même état cherchent à se plaire; et cependant on voit tous les jours, dans le monde, des personnes prêtes à s'épouser, s'aborder de la manière la plus embarrassée, se parler à peine, danser ensemble, se toucher la main sans oser se regarder, s'aimer enfin sans se le témoigner, sans en avoir l'air, car la gaucherie trahit quelquefois le sentiment.

(1) ....*like a worm in the bud*
Feeds on her damast cheek........

SHAKESPEAR.

Si les jeunes personnes qui s'aiment conviennent réciproquement à leurs parens, comme la dot des filles n'est pas, en général, très-forte, le mariage s'arrange bientôt, et les nouveaux mariés se mettent à l'instant à leur ménage; car rien au monde ne pourroit les engager à vivre avec un beau-père ou une belle-mère. Si, au contraire, le mariage ne convient pas ou si la tête exaltée des amans leur fait craindre un refus de leurs familles, l'amante plus maîtresse de ses sens que de son imagination romanesque, et presqu'excusée d'avance si non autorisée par l'usage, se fait enlever par son amant, et court se marier en Ecosse (1). On les poursuit vivement, mais ils ont grand soin de gagner du tems, tâchent de faire perdre leurs traces, paient leurs postillons au poids de l'or, et ne balançent pas pour échapper, à brûler, s'il le faut, la tête du cheval qui les serre de plus près : le mariage fait, souvent tout s'arrange entre eux et leurs parens (2). Comme il n'y a pas de convents, en Angleterre, et qu'une vieille demoiselle ne sauroit guère où se retirer,

Enlèvement.

(1) Voyez *Ecosse*, tome Ier., page 213.

(2) Cet hiver en a fourni deux exemples dans la classe la plus relevée de la société; Lady-Augusta Campbell, fille du duc d'Argyle, personne très-honnête, très-aimable, ayant des talens

presque toutes tôt ou tard, bien ou mal, finissent toujours par se marier.

Éducation des garçons.

Quant aux garçons, vers douze ans, on les envoie dans quelques collèges, à Westminster, Eton, Harrow-upon-Hill, etc., etc., pour y apprendre le latin et le grec qui est fort cultivé en Angleterre : souvent on les mets dans des pensionnats qui les avoisinent, et ceux qui sont riches y ont avec eux leur gouverneur (*tutor*). Là tout ce qui tient aux talens est infiniment négligé, les jeunes gens peu surveillés jouissent d'une grande liberté, se livrent à des exercices violens comme le sont tous leurs jeux, montent à cheval le plus souvent qu'ils peuvent, vivent toujours entre eux, et prennent des mœurs et des manières uniformes, et un air rustre et gauche que leurs cheveux plats, sans poudre et tombant sur leurs épaules, semblent augmenter encore. Vers seize ou dix-sept ans, ils passent de ces collèges aux universités d'Oxford ou de Cambridge, où ils restent une couple d'années, profitant avec empressement de leurs longues vacances, travaillant peu, bu-

agréables, qui, quoiqu'elle eut son âge, ne s'en est pas moins échappée de ses parens pour épouser M. Clavering ; et une des filles de mylord Courtenai, qui a été épouser en Ecosse, il y a un mois, le fils du duc de Grafton.

vant beaucoup, et courant sans cesse à cheval, pour faire des parties de plaisirs ou de débauche, dans les environs. Quelques-uns en sortent sachant assez bien les langues anciennes, les auteurs classiques, et méritant ainsi le nom de *good scholar;* mais bien peu avec des connoissances dans les sciences pour l'enseignement desquelles les universités ont été établies.

Leur entrée dans le monde.

C'est au sortir de ces universités qu'ils commencent à prendre le costume et les manières d'hommes faits : ils embrassent alors les différentes professions auxquelles ils sont destinés : les jeunes gens qui veulent se livrer au commerce, vont l'apprendre dans les comptoirs de leurs parens, ou des amis de leurs parens; ceux qui se destinent à la robe, viennent se faire inscrire dans quelques *inns*, et y poursuivent leurs études; d'autres entrent au service; d'autres vont paisiblement couler leurs jours dans le sein de leurs familles; les plus riches voyagent avec les gouverneurs qui ont surveillé leur éducation aux écoles et aux universités, et dont le choix si difficile à faire, n'est guère plus mûrement réfléchi, en Angleterre, qu'il ne l'est ailleurs. Quelquefois même, ces voyages se font au lieu d'envoyer les jeunes gens aux universités, et n'ont pour but, dit le docteur Smith, « que de délivrer les parens de la vue pé-

Leurs voyages.

« nible d'un fils désœuvré, négligé, et se livrant à « la débauche *going to ruin before their eyes.* » Ils emploient deux ou trois ans à parcourir la France, l'Italie, la Suisse et quelquefois l'Allemagne. Emportés par leurs passions dans un âge où elles ont tant de violence, ils se livrent avec ardeur et franchise à des goûts que leur éducation n'a nullement cherché à contrarier, et courent par-tout après la dissipation et le plaisir qu'ils ne se piquent pas toujours de chercher dans la bonne compagnie.

De retour chez eux, vers vingt-un ans, pour jouir de leur fortune, s'ils ont perdu leurs parens; prendre séance au parlement, s'ils sont pairs; ou se procurer l'entrée de la chambre des Communes, s'ils en ont le crédit; on les voit alors débuter dans leur carrière politique, n'ayant souvent aucune connoissance des loix de leur pays, ne sachant guère qu'un peu de latin, de grec, le françois, le nom des pays qu'ils ont parcourus, et des principales villes où ils ont séjourné, et n'ayant aucun goût pour l'étude, dont une vie passée dans la dissipation les a constamment éloigné.

Ce n'est pas que les Anglois ne soient susceptibles de bien voyager, peu de nations ayant un esprit plus solide, plus réfléchi, plus observateur; et ceux qui voyagent dans un âge mûr,

avec un but décidé, après des études préliminaires dirigées vers ce but, et dépouillés surtout de cet orgueil national qui les porte à mépriser tout ce qui n'est pas eux; acquièrent d'utiles, d'importantes connoissances dont leur patrie retire de grands avantages. Mais rarement les jeunes gens recueillent-ils quelque fruit de voyages entrepris pour finir une éducation vicieuse, négligée dans tout ce qui tient aux mœurs, aux convenances, et faite loin de leurs parens à qui ils semblent presque être devenus étrangers depuis qu'ils ont quitté la maison paternelle pour entrer au collège. Aussi, à leur retour dans leur patrie, plusieurs d'entre eux se logent-ils dans des appartemens garnis, ne vivant plus que de loin en loin avec leurs familles (1).

Malgré les vices de cette éducation, il existe en Angleterre une grande masse de lumières: un grand nombre de personnes y développent, dans les sciences sur-tout, des talens faits pour

Lumières répandues en Angleterre.

(1) Je cherchai, un jour, chez son père, homme prodigieusement riche et d'un nom très-connu, un jeune Anglois que j'avois rencontré dans mes voyages; je l'y trouvai, mais il me dit que c'étoit par hasard, qu'il n'y logeoit pas, et que la manière de vivre des vieillards et des jeunes gens différoit trop, en Angleterre, pour qu'il put leur convenir de demeurer ensemble.

exciter l'admiration des étrangers et honorer leur patrie : la classe mitoyenne ne laisse pas de lire beaucoup, chacun parcourt quelques papiers publics et ces papiers parlent de tout : le besoin, l'intérêt, la concurrence, obligent les gens d'affaires, les négocians, les artisans, etc., de rassembler toutes les connoissances qui peuvent leur donner de la supériorité sur leurs rivaux : d'ailleurs, grace aux écoles dominicales (*sunday's-schools*) établies dans toutes les paroisses, à quelques autres écoles de charité, au soin que le peuple lui-même donne à la première éducation de ses enfans, tout le monde, paysan comme citadin, y sait lire et écrire.

Mœurs des jeunes gens. De la manière d'exister des hommes, presque toujours isolés ou ne vivant qu'entre eux, il en résulte un esprit réfléchi et entreprenant, un caractère franc, une ame forte, une habitude du corps simple et abandonnée, mais tout cela manquant de l'aménité, de la retenue que donne la seule société des femmes. Aussi le libertinage des Anglois n'est-il que de la crapule où

Libertinage. le besoin des sens est tout, et le cœur, l'esprit, n'entrent jamais pour rien ; et vivant toujours entre hommes, contractent-ils l'habitude d'en parler et de s'y livrer avec une franchise qui repousse. L'ordre des filles entretenues, dans lesquelles on peut supposer

quelque décence, quelqu'amabilité, quelques talens, n'est presque pas connu, en Angleterre, ou y est extrêmement borné ; quelques personnes ont des maîtresses qu'ils affichent publiquement; quelques autres en ont et le dissimulent, mais cela est rare; et c'est à des filles communes à qui veut les payer, dont Londres et les grandes villes abondent, que se livrent les jeunes gens, car les personnes mariées ont plus de retenue. Il en existe de tout étage, et une liste imprimée indique le nom, l'âge, la demeure, la figure, l'histoire, les qualités, et le prix des plus célèbres, dont, en public, le maintien et l'habillement ne trahissent jamais les mœurs. Ce libertinage qui n'est pas sans dangers, mais qui doit bientôt répugner, dont l'âge et la raison doivent finir par éloigner, est peut-être dans le fond moins dangereux que celui qui se présente sous les formes de la décence, avec tous les attraits des talens et de l'amabilité, qui plaisant à l'esprit autant qu'aux sens, enchaîne souvent pour la vie, la fait couler dans le vice et la mollesse, et affoiblit tous les sentimens honnêtes. L'habitude de la crapule cède aisément à l'usage de la bonne compagnie; mais la bonne compagnie a peu de pouvoir sur le libertinage

qui en prend le masque et cherche à se parer des mêmes charmes.

Des femmes. Si les hommes manquent de la douceur, de la politesse et des formes aimables qui ne s'acquièrent que par la fréquentation des femmes de bonne compagnie; de leur côté les femmes habituées à vivre aussi presque toujours entre elles, ont un air de réserve qui va jusqu'à l'embarras, une timidité qui va jusqu'à la gaucherie : l'aspect d'une personne qui n'est pas de leur connoissance, les gêne; elles ne sont à leur aise que dans de nombreuses sociétés, parce qu'elles s'y perdent dans la foule et s'y retrouvent seules, et ne savent dans une société bornée, tirer aucun parti d'une éducation souvent recherchée, d'un esprit souvent juste et cultivé, et de talens qu'un peu d'assurance feroit souvent paroître au-dessus du médiocre.

Les grâces et le goût étant peu communs en Angleterre, la propreté et la simplicité y font un des principaux charmes de l'habillement des femmes qui devient chargé et ridicule dès qu'elles cherchent à se parer (1). Les

(1) Rien n'est plus ridicule chez une nation aussi grave, que les détails qu'on lit dans les papiers publics, de la parure des femmes

modes de France y sont adoptées avec empressement, mais ne tardent pas à y être outrées à l'excès. On y rencontre un assez grand nombre de personnes, grandes, bien faites, ayant de beaux yeux languissans, une belle peau, de beaux traits, et dont le maintien noble et décent commande une sorte de respect; beaucoup de jolies personnes, qui avec des traits moins réguliers, inspirent de l'intérêt par leur grande douceur; mais ces différens caractères de beauté passent au point de ne laisser aucune trace dans un âge un peu avancé. L'usage général parmi la bourgeoisie, et très-commun dans un rang plus élevé, surtout l'été, à la campagne, de coëffer sans poudre les jeunes personnes qui ne sont pas mariées, leur donné un air dur et désagréable, lors même qu'elles sont bien. Une figure piquante, animée, qui inspire des désirs, de la gaieté et appelle le plaisir, est la chose la plus rare en Angleterre; c'est de l'intérêt, de la tendresse, de l'amour qu'inspirent les Angloises, leurs traits portent au cœur.

Subordination domestique.

Les femmes sont sages, en Angleterre, elles le sont par tempérament, par principe, par l'habitude des choses honnêtes et décentes, par

qui ont paru à la cour les jours de cérémonie, et l'importance qu'on y attache.

le défaut d'occasion qui tient au peu de galanterie des hommes, à la sévérité, au despotisme des maris, à la disposition des étroites maisons angloises, peu favorable à des intrigues amoureuses. Soumises à des maris de leur choix, les femmes préviennent en tout leurs désirs, et s'en laissent entièrement maîtriser: elles envisagent leurs volontés comme des loix, et paroissent se croire nées pour la dépendance, état habituel chez elles qui leur coute peu, mais que les Anglois regardent comme un devoir. La brusquerie de ces maris, l'espèce de dureté de leur caractère, rendroient le sort des femmes extrêmement malheureux, sans cette condescendance qui leur est naturelle : on à peine à reconnoître en eux de la tendresse, de l'attachement, au moins les marques n'en sont-elles pas extérieures; ils sont maîtres, et ne cherchent point à déguiser leur autorité.

Cette autorité se fait, au reste, sentir de proche en proche, et pèse sur-tout fortement sur les domestiques dont on exige la soumission la plus prompte, le service le plus exact, la plus grande décence; qu'on tient toujours à une grande distance de soi; avec lesquels on ne se permet jamais la moindre familiarité; qu'on nourrit d'ailleurs, qu'on habille, qu'on paie

bien, et pour lesquels on s'emploie avec intérêt dans l'occasion. Mais ce despotisme, cette sévérité qui règne dans l'intérieur des ménages anglois, y disparoît à certains égards, en ce que chacun connoît sa place et sait quel est son rôle, et que personne ne répugne à le remplir. C'est une machine bien montée, dont le mari est le premier mobile, dont toutes les pièces sont en rapport, et qui va sans efforts et sans secousses. L'existence y est égale et douce, et l'on y trouve une sorte de bonheur passif qui suffit à certain nombre de personnes, et qui dure, parce qu'il tient plus à la tête qu'au cœur, et que la raison change moins que le sentiment.

Bonheur domestique.

On ne sauroit raisonnablement douter, qu'en Angleterre, où l'on se marie par choix, il n'y ait beaucoup de bons ménages, beaucoup de bonheur domestique; mais cependant si ce bonheur suffisoit au plus grand nombre de ses habitans, les verroit-on sans cesse en mouvement, et sur les grands chemins. Le bonheur est sédentaire, on reste où l'on se trouve bien, on aime le lieu où l'on est heureux, et les Anglois sont toujours en route, toujours allant, tantôt à des eaux, tantôt à des courses de chevaux, tantôt dans le continent : il n'est point de peuple qui semble courir davantage après le bon-

heur, preuve que celui dont il jouit ne remplit pas ses désirs (1).

Intrigues. L'Angleterre a bien aussi ses mauvais ménages, des hommes qui ruinent leurs familles par le jeu et la débauche; des femmes qui ont des intrigues cachées; d'autres qui se laissent afficher par leurs amans; et d'autres enfin qui, emportées par la violence de leurs passions, se livrent à des excès à peine connus ailleurs. Plus elles sont naturellement réservées et timides, plus elles s'abandonnent dès que leur

(1) Le nombre de voitures publiques qu'on rencontre, en Angleterre, est inimaginable. Il en part de tous les points du royaume, les chemins en sont couverts. Quatorze *mail-coaches* tous neufs (jolies voitures à quatre places, qui portent les lettres et prennent des voyageurs) attelés de quatre beaux chevaux, evec des harnois garnis en plaqué, un cocher et un garde assis sur le derrière et vêtus à le livrée du roi galonnée en or, paradèrent le jour de la naissance du roi, dans les principales rues de Loudres, sortant de la boutique du sellier qui les avoit faits, et allant prendre leurs paquets. Des gens de haut parage, mais peu de femmes au-dessus de la bourgeoisie, voyagent par ces voitures qui vont un train incroyable. Il en est que je n'ai jamais pu suivre en poste, malgré l'émulation de mon postillon. On trouve dans toutes les grandes auberges, des chaises de poste fort propres, à deux places, attelées de deux chevaux, et derrière lesquelles l'équipage des voyageurs est attaché en un clin d'œil : ces chaises dont on change à chaque poste, et qui font sept à huit milles à l'heure, et même plus aux environs de Londres, se paient 1 sh. par mille, et 1 sh. par dix milles, environ, aux postillons,

tête est partie. Il est, en Angleterre, comme par-tout, des femmes méchantes, et ce sexe, dont la bonté et la douceur semblent être l'apanage, y porte aussi ses vertus et ses vices plus loin que le nôtre. Johnson a fait passer à la postérité, dans la vie de Savage, le caractère d'une lady Macclesfield, l'un des monstres les plus horribles qu'ait formé la nature. Une lady L*** vient, par ses dégoûtans excès, de placer son nom à côté de ceux des Messalines. Les divorces pour cause d'adultère, qu'on plaide avec beaucoup de détail à la chambre des Pairs comme cour d'appel, et au parlement pour obtenir un bill qui permette de se remarier, deviennent très-fréquens et prouvent les grands progrès que fait la corruption des mœurs : les papiers publics sont journellement remplis d'anecdotes scandaleuses qui portent une forte atteinte à la réputation de plusieurs femmes du premier rang ; et les lieux qui favorisent le plus les intrigues, les maisons de marchandes de modes, les boutiques de fruitières, les ateliers de peintres de portraits, se multiplient beaucoup. Il n'est pas sans exemple, que des personnes mariées, plus souvent cependant des hommes que des femmes, abandonnent leur famille pour aller vivre avec un amant ou une maîtresse prise quelque-

fois dans la classe la plus inférieure de la société : mais, en général, ces grands excès sont rares, le divorce rompant bientôt les mariages mal assortis qui peuvent y donner lieu.

Avec cet air embarrassé et timide, cet entier dévouement aux volontés de leurs maris, cette espèce de soumission servile qui paroît leur être habituelle; il est des femmes, en Angleterre, qui, dans l'occasion, déploient une ame forte, une hardiesse, une fermeté, une constance peu commune et qui font honneur à leur sexe : et presque toutes celles qui ont vécu chez l'étranger, et s'y étant livrées à la société, y ont acquis une aisance, une modeste assurance qui chez les femmes viennent toujours de la fréquentation des hommes de bonne compagnie, ont le commerce de la vie le plus doux, le plus sûr, et le plus aimable; mais elles aiment peu la société de leur pays, et se plaignent ouvertement du peu d'accueil que leur manière de vivre leur permet de faire aux étrangers, à ceux même dont elles ont reçu des honnêtetés marquées.

Egoisme. On attache assez communément l'idée de sentimens tendres au caractère des Anglois, quoiqu'il n'y ait peut-être pas de pays au monde, où l'égoisme, la qualité la plus opposée, soit plus général. Le sentiment y est



...ée, Sculp.

1. Humphr... 3. Seconds. 4. Arbitres.

tout dans les romans ou dans la tête des femmes. On s'y sépare tous les jours avec la plus grande indifférence, d'un père, d'un frère, d'un fils, d'un époux qui part pour une longue absence, pour des voyages dangereux et dont on parle avec un sang-froid révoltant : on y voit sans cesse des familles quitter sans en éprouver le moindre regret, leurs proches, leurs amis, la société à laquelle elles étoient habituées, le lieu qu'elles habitoient, qu'elles avoient embelli, pour aller vivre d'économie dans le continent, après avoir dérangé leur fortune, et éviter à leur orgueil, l'humiliation de baisser leur train aux yeux de leurs concitoyens : un fils à sa majorité, une fille même unique, lorsqu'elle se marie, y souffrent constamment que leur mère, souvent dans un âge avancé, quitte sa maison, le lieu où elle leur a donné naissance, où elle a dirigé leur première éducation, le train d'une fortune opulente à laquelle elle étoit depuis long-tems habituée, pour aller se retirer avec un mince douaire, dans une maison solitaire, et y finir ses jours dans le délaissement et l'ennui (1).

(1) Je voulus me récrier, un jour, contre cet usage général et barbare, au sein d'une famille respectable et très-unie, parmi des

Combats au pistolet.

L'orgueil et la cupidité sont bien plus que la sensibilité les traits marquans du caractère des Anglois : on les retrouve par-tout, même dans leurs plaisirs, dans leurs combats, dans la manie des paris qui se mêle à tout, et qui est portée à un point dont il est difficile de se faire une idée. C'est l'orgueil et une sorte de susceptibilité dont elle est le principe, qui multiplient dans la classe supérieure de la société, les combats aux pistolets; dans la classe inférieure, les combats à coups de poings. Les premiers se passent avec beaucoup d'ordre et de décence, des témoins chargent les armes, mesurent les distances, règlent les différens qui peuvent survenir, et font ensuite la relation du combat. Quelquefois des personnes périssent sur le champ de bataille et d'autres y sont grièvement blessées; quelquefois aussi les affaires sont arrangées par les seconds après les premiers coups de tirés, ce qui a fait croire, à tort, qu'elles l'étoient souvent davance, et a fait jeter des doutes aussi ridicules que mal fondés, sur la bravoure individuelle des Anglois.

gens idolâtres de leurs enfans, et mon étonnement y parut ridicule; qui voudroit s'astreindre, m'y dit-on, aux soins continuels qu'exigeroit la présence habituelle d'une belle-mère; c'est pour être libre et vivre à sa mode qu'on se marie.

Combats à coups de poings.

Les combats du peuple, à coups de poings (*boxing*), sont d'autant plus communs qu'ils ont deux motifs différens; la réparation d'une offense, et un simple défi, un pari. Ils rappellent, et par leur cruauté sanguinaire, et par le courageux sang-froid des combattans, et l'impassibilité des spectateurs, les combats atroces des gladiateurs de l'ancienne Rome. Deux personnes prennent-elles querelle dans une rue, dans un cabaret, elles se donnent un rendez-vous, se retirent un peu à l'écart, et parient quelqu'argent de sortir vainqueur du combat: *I will beat you for half a crown;* « je parie un « petit écu de vous battre,» est une phrase bannale parmi le peuple. Il se porte en foule à ces sortes de combats dont il a l'air de faire ses délices, et forme un grand cercle autour de l'arène; des gens s'établissent pour en faire la police; les athlètes se choisissent des seconds, se déshabillent, ôtent leurs chemises et se mettent en garde pour parer les coups de leur adversaire et étudier ceux qu'ils veulent lui porter.

Le plus dangereux de ces coups est sur le flanc gauche, on en souffre souvent toute la vie, et s'il est bien appliqué, on en meurt dans l'année: celui dans le creux de l'estomac ne l'est guère moins; et celui qui ensuite l'est le plus, est sous la mâchoire inférieure. Le premier se pare

par le coude placé à peu de distance du flanc gauche ; le second par le poing gauche placé en avant de l'estomac; l'autre en le relevant avec l'un des deux bras. Les combattans pour cacher les coups qu'ils méditent, remuent continuellement les poings qu'ils tiennent étroitement serrés ; et dans les combats ordinaires, le plus foible se laisse fréquemment tomber pour éviter les atteintes de son adversaire, qui perdroit son pari s'il se laissoit emporter au point de le frapper alors. Un des seconds relève celui des combattans qui est par terre, et qui lui passe ses bras autour du cou, pour ménager ses forces en faisant peu d'efforts; tandis qu'un autre second lui rafraîchit le corps et la figure avec un mouchoir et de l'eau, lui lave le sang dont il peut être couvert, et lui présente à boire dans une bouteille, un mélange d'eau et d'eau-de-vie. Le combat recommence et dure jusqu'à ce qu'un des deux athlètes s'avoue vaincu ou reste étendu sans forces et sans connoissance, souvent tout couvert de sang, les dents brisées, les yeux hors de la tête.

Les spectateurs soit qu'ils parient ou ne parient pas, prennent le plus vif intérêt à l'un ou à l'autre des combattans, l'encouragent, couvrent de huées le mal-adroit qui reçoit tous les coups ou le lâche qui pour les éviter se laisse

trop souvent tomber, et applaudissent vivement le vainqueur ; mais ils ne souffriroient pas que dans un moment d'emportement il abusât de sa force pour maltraiter un adversaire hors d'état de défense. Le combat fini, le vainqueur prend l'argent, secoue, en signe de raccommodement, la main du vaincu, et oublie son offense : leurs amis les conduisent alors dans un cabaret pour boire l'argent du pari, ou, si le combat a été sanglant, chez un chirurgien pour panser leurs plaies : le peuple se disperse très-froidement.

Ce combat n'a rien de noble ni d'intéressant: la chûte fréquente d'un des combattans l'interrompt à chaque instant, et le corps ne s'y développe jamais, n'y prend jamais une belle attitude : il a même quelque chose de bas et de cruel, et répugne autant à la raison qu'à l'humanité, sur-tout lorsqu'il n'a pour objet qu'un simple pari. Le plus célèbre de ceux qui se sont donnés depuis quelque tems, a eu lieu en janvier dernier, à Odiham en Hampshire, entre Humphries et Mendoza, les deux plus fameux *boxers* d'aujourd'hui. Il étoit annoncé, et les paris étoient de plusieurs mille livres sterlings. Il dura vingt-neuf minutes ; pendant les vingt premières Humphries eut le dessous, mais deux coups qu'il porta ensuite au

juif son adversaire, l'un sur les poumons et l'autre sous la mâchoire, le mirent en un instant hors de combat : il tomba tout épuisé, vomissant du sang, et fut emporté presque mort; il s'est rétabli. Ces deux rivaux tiennent école, et c'est du vainqueur que je tiens quelques-uns des principes de cet art qui n'a d'utilité et de célébrité qu'en Angleterre.

Combats de coqs.

Les Anglois aiment aussi beaucoup les combats de coqs, qui donnent lieu à des paris très-considérables : on arme ces animaux de longs éperons de fer, et on les fait combattre dans des arènes entourées d'amphithéâtres. L'intérêt du pari n'est pas le seul qui anime les spectateurs, il se porte sur les animaux eux-mêmes, sur le degré de leur courage, de leur adresse.

Courses de chevaux.

Un autre spectacle chéri des Anglois, car les combats sont pour eux des spectacles, ce sont les courses de chevaux dont le plaisir paroît cependant être moins le mobile, que l'intérêt mercantile, l'habitude et le goût des paris. Il n'a rien de cruel comme les autres, à moins qu'une sensibilité exaltée ne veuille appeler cruauté de pousser des chevaux à toute outrance, pendant un assez court espace de tems. Les Anglois aiment trop leurs chevaux, et les soignent avec trop d'intérêt pour les maltraiter : ils passent leur vie avec eux et les caressent sans cesse, ce

sont presque leurs meilleurs amis. Aussi les chevaux sont-ils en Angleterre d'une extrême douceur. On en voit tous les jours abandonnés à eux-mêmes à la porte d'une maison, attendre tranquillement le retour de leur maître : on trouve aux promenades publiques, aux courses, des milliers de personnes à cheval, trottant, galopant pêle-mêle, au milieu d'une foule de gens à pied, sans que jamais on n'entende parler d'accidens (1).

---

(1) Les beaux chevaux commencent à cesser d'être communs en Angleterre, depuis que les étrangers viennent y en acheter en grand nombre, et les beaux chevaux de selle y deviennent plus rares que les beaux cheveux de carosse. Leur prix est souvent plus en raison de leur bonté, de leurs qualités, qu'en raison de leur beauté : deux bons et beaux chevaux de carosse, bien accouplés, coutent dans ce moment de cent à cent vingt guinées. Il est difficile d'avoir un bon cheval de selle à moins de quarante guinées, et même plus si c'est un bon trotteur, et il en est qui trottent de quatorze à quinze milles la première heure, et beaucoup de dix à douze. Un cheval borgne, hongre et ne marquent plus, a été vendu dernièrement chez Tattersal, fameux marchand de chevaux de Londres, cent deux guinées, pour sa vitesse, sa sûreté et son adresse à sauter, à la chesse, les haies et les fossés. Dans des cantons tels que le Leicestershire, la difficulté du terrain et l'émulation des chasseurs portent le prix des chevaux de chasse jusqu'à cent et deux cents guinées. Quant aux chevaux de course, c'est en raison de l'argent qu'on espère qu'ils feront gagner, soit dans des paris, soit en servant comme étalons, qu'on les achète. Le lord Barymore vient de payer 3,000 liv. st. le *Rockingham*, cheval très-célèbre. On a donné jusqu'à cent guinées

Les courses se font toujours à des époques fixes, dans des terrains destinés à ces sortes d'exercices, soit près d'une grande ville, soit dans quelques lieux qu'elles ont rendu célèbres comme Newmarket, Epsom, etc. Elles durent communément une semaine, et donnent lieu dans les villes de provinces, à des bals et à des spectacles qui y attirent beaucoup de femmes. Celles d'Epsom sont les plus fréquentées par les personnes de Londres, qui n'en est qu'à quinze milles; mais c'est à Newmarket, bourg fort triste près de Cambridge, et où viennent très-peu de femmes, que courent les meilleurs chevaux et que se font les plus gros paris. Les personnes qui ont des chevaux à faire courir, s'arrangent ensemble pour le jour et pour les paris qui se combinent avec un art infini, et qui souvent varient plusieurs fois pendant les courts instans que dure

---

et on en paie encore trente pour faire couvrir une jument par l'*Eclipse*, le plus fameux cheval de course qui ait existé, et qui, quoiqu'il ait peu couru faute de rivaux dignes de lui, n'en a pas moins fait la fortune de M. Okelly son maître, mort depuis peu. Ce cheval est à Epsom, où j'ai vu des amateurs venir le contempler avec une sorte de respect religieux, et, quoiqu'il ait vingt-deux ans et soit devenu si roide, à force de service, qu'il ne peut plus plier le jarret et ne marche qu'en sautant, on lui conduit tous les jours des jumens à couvrir. *High-flyer* qu'a acheté Tattersal, et qu'il nourrit dans le Cambridgeshire, est après l'*Eclipse* le plus célèbre des chevaux de course qu'il y ait dans ce moment.

la course. Ces courses sont plus ou moins longues, et se font en long ou en rond, selon la nature du terrain qui est indiqué par des poteaux. Pour que le poids que porte chaque cheval soit le même, on égalise, avec des plaques de plomb, celui des postillons (*jockeys*), et on les repèse après la course, pour voir s'ils n'en ont pas jeté. Ces postillons très-légèrement vêtus, s'élèvent sur leurs étriers, se penchent sur la tête de leurs chevaux, et après les avoir menagés au commencement de leur carrière, les animent vers la fin, avec la voix, le fouet et l'éperon. Des juges placés près du but, et dont le jugement est irrécusable, nomment le cheval qui l'a atteint le premier, et décident ainsi des paris: il y a des exemples, et il y en eut un dernièrement lorsque je me trouvai à Newmarket, de chevaux qui arrivent si également que la course est déclarée nulle. Cette passion des Anglois pour les courses, ou plutôt pour le jeu, leur occasionne beaucoup de dépenses et a ruiné plusieurs familles. Comme spectacle, leur beauté dépend du grand nombre de spectateurs, de chevaux et d'équipages.

Quant à la chasse, les Anglois n'en aiment que les exercices violens: ils chassent très-peu au fusil, mais courent souvent le lièvre, le renard, franchissant force haies, force fossés, se Chasse.

fatiguant prodigieusement, et se cassant très-souvent bras et jambes. Les gens riches mettent un grand luxe dans leur équipage de chasse, et y dépensent beaucoup d'argent; et les gens aisés se réunissent pour nourrir en commun une meute dont ils se servent ensemble à des jours marqués. C'est cette passion pour la chasse qui retient les Anglois à la campagne jusqu'à la fin de janvier, et leur fait différer jusqu'alors l'ouverture du parlement qui les retient à Londres jusqu'au milieu de l'été.

Esprit commercial.

Cet esprit spéculatif, froid, méthodique, qui rend les Anglois taciturnes, égoïstes, et leur fait tout rapporter à leur intérêt personnel, tient à la nature de leurs richesses, aux nombreux capitaux disponibles qu'ils ont dans leurs portefeuilles, à leurs opérations commerciales, et à leur manière de vivre, seuls ou entre hommes, qui les met à même de s'occuper continuellement de leurs affaires, sans en être distrait par les plaisirs, et la mollesse que donne la société des femmes. On le retrouve partout, on voit toujours le marchand qui attache une valeur quelconque aux plus petites choses et ne les perd jamais de vue; qui calcule tout avec la plus scrupuleuse exactitude, tant la dépense d'un établissement, d'une entreprise, que les frais d'une partie de plaisir faite en

commun, d'un dîné à une taverne ou dans un club; le marchand jaloux et envieux de la fortune et de la prospérité de ses voisins; avide par principe, économe par habitude, prodigue à l'excès dès que par quelque circonstance il quitte sa manière d'être habituelle, ayant la bonne foi et l'exactitude nécessaire au crédit, et cette espèce de probité dont la mesure est l'intérêt: aussi n'est-il pas de pays au monde où l'on connoisse mieux le prix de l'argent, où l'on rougisse moins d'en offrir et d'en recevoir, et où la tendance des personnes que presse le besoin ou tente la cupidité, à s'avilir et se laisser corrompre, soit plus générale et paroisse plus naturelle (1).

Une nation entièrement adonnée au commerce et aux spéculations de tout genre, chez Richesses.

(1) On a aboli il y a quelques années, non sans peine, un usage ancien dont l'abus étoit devenu fort à charge, celui de donner pour boire aux gens d'une maison où l'on avoit dîné. Les maîtres convinrent unanimement de le supprimer, plusieurs d'entre eux furent grièvement insultés par les laquais au sortir de l'opéra, et l'on craignit qu'ils n'en résultât de grands troubles.

L'esprit mercantile, d'ordre et de calcul fait fixer les prix de tout ce qu'on fait voir dans les endroits publics, à la Tour, à Saint-Paul, l'entrée des chapelles, des maisons de charité, etc.: me présentant le jour de Pâques à la chapelle de la cour où l'archevêque d'York prêchoit devant la famille royale, l'huissier qui étoit à la porte me demanda tout simplement une demie *crown*.

laquelle la cherté des denrées, le luxe et l'orgueil portent presque tous les individus à s'occuper sans cesse des moyens de faire ou d'accroître leur fortune, doit nécessairement avoir beaucoup de considération pour les richesses; aussi se sert-elle pour désigner la fortune de quelqu'un, d'une expression qui prouve le mérite qu'elle y attache: il est digne de tant, *he is worth so much money*. Cette considération est d'ailleurs fondée en Angleterre, sur ce que l'argent y donne beaucoup d'influence et par conséquent beaucoup d'importance, qu'il y ouvre l'entrée au parlement, et conduit même à la pairie. La pauvreté de son côté y est méprisée en raison de l'estime qu'on y a pour les richesses, et un ministre étranger qui est depuis long-tems en Angleterre, peignoit parfaitement bien le sentiment qu'elle inspire, en disant dernièrement à un autre ministre étranger nouvellement arrivé: « Par-tout « ailleurs la pauvreté est un vice, ici c'est un « crime. » Cette crainte de paroître pauvre et méprisable, engage à vivre souvent au-dessus de ses moyens, fait mêler à une grande frugalité, à une économie intérieure souvent sordide, un faste extérieur et couteux, en chevaux, en équipages, en parcs (1); et conduit à des dé-

(1) La manie des parcs et des jardins est poussée à un point

rangemens de fortune, qui forcent bientôt les gens sages à aller vivre d'économie chez l'étranger ou dans quelqu'endroit où l'on prend les eaux et où l'on feint de rester pour sa santé; et qui finissent par rendre les insensés la proie de créanciers qui les font languir le reste de leurs jours dans une prison. L'extravagance coupable de ce luxe extérieur, et l'abus dangereux du crédit qui le soutient pendant quelque tems, furent représentés dernièrement avec beaucoup d'énergie à la chambre haute, par le chancellier, et y firent rejeter un bill proposé en faveur des débiteurs insolvables.

Il y a en Angleterre des fortunes considérables en biens fonds. Les ducs de Bedford et de Northumberland passent pour avoir plus de 50,000 liv. st. de rente, on donne de 25 à 30,000 liv. st. au duc de Devonshire, aux lords Uxbridge, Lonsdale, Lansdown, Hertfort, Donnegald, Courtenai, etc. (1); mais la plus grande partie des biens des quatre derniers est en

---

qu'on a peine à se figurer, et va jusqu'à faire démolir avec le consentement des habitans qu'on achète comme de raison, des villages entiers qui gênent, et à les faire rebâtir ailleurs. Je parcourois un jour, un de ces parcs avec un respectable pasteur qui y cherchoit la larme à l'œil l'endroit où étoit le bourg dans lequel il avoit été élevé.

(1) Voyez l'appendice, note CC.

Irlande. Un revenu de 10,000 liv. st. n'est pas infiniment rare, et on regarde comme peu riche un pair qui n'a que 5 à 6,000 liv. st. de rente. Il y a d'ailleurs d'immenses fortunes dans les colonies, dans les fonds publics, il s'en fait journellement dans la banque et le commerce, et il en arrive tous les jours de l'Inde. Mille moyens s'offrent pour accroître ses richesses; spéculations, places, corruption ministérielle, etc.; et tous ces moyens sont saisis avec avidité.

Humanité. « Que nous ne soyons durs et n'aimions beau« coup l'argent, » me disoit un jour un homme qui a déployé des talens au parlement, dans les négociations et dans l'armée, « c'est ce dont « doit être convaincu tout domestique étranger « qui a servi un moment en Angleterre, et nous « y a vu dans notre intérieur. » Mais cette dureté qui fait exiger brusquement d'un homme tout ce qu'il vous doit, qui fait répondre une grossiereté à une chose honnête et polie, qui fait coudoyer d'une manière rustre la personne qu'on rencontre sur son chemin, ne dégénère jamais en inhumanité. L'Anglois n'est pas cruel, rarement le voit-on battre les animaux, et il s'opposeroit à ce qu'une personne en maltraitât une autre en sa présence; il a même de l'élévation, de la force, de la grandeur d'ame; il aime et ap-

plaudit au théâtre les sentimens nobles et généreux; et les nombreuses associations de bienfaisance dispersées dans toute l'Angleterre, prouvent l'intérêt qu'il prend au sort de ses semblables.

A travers toute cette brusquerie, tout ce luxe, il règne dans tous les rangs un peu au-dessus du commun, chez les hommes sur-tout, une espèce d'égalité dans la manière d'être, de parler, de se vêtir, qui a l'air de les rapprocher tous, et qui inspire une confiance mutuelle. C'est l'effet d'une éducation publique, d'une grande uniformité dans la façon de vivre, et du besoin qu'ont du suffrage du peuple, les gens même les plus puissans, soit dans les élections, soit dans leur conduite au parlement et dans le ministère. Cette espèce d'égalité extérieure est nécessaire pour acquérir de la popularité, être aimé du peuple, passer pour lui vouloir du bien et défendre ses droits: cette popularité appuyée de quelques richesses, donne de l'influence dans le canton qu'on habite; et cette influence procure un grand crédit auprès du gouvernement qui dans mille circonstances a besoin de se servir des personnes qui ont su l'acquérir. C'est ainsi qu'en Angleterre le peuple veut qu'on le compte pour quelque chose, parce qu'il est des momens où il est quelque chose, Esprit d'egalité.

et que l'ambitieux placé entre le trône et le peuple, est souvent forcé de se rapprocher du peuple pour pouvoir par lui s'élever près du trône.

Orgueil national.

L'orgueil national qui dérive d'un pareil ordre de choses est bien incontestablement la qualité dominante du caractère des Anglois : on le retrouve dans tous les âges, dans toutes les classes de la société : l'enfant le puise dans sa famille, il augmente aux écoles publiques, et s'accroît ensuite dans toutes les circonstances de la vie, dans les voyages, dans les clubs, au théâtre, dans les discussions parlementaires. Les Anglois se croient la première nation du monde, la seule libre, ingénieuse, puissante, généreuse et capable de faire de grandes choses. Ils ne trouvent bien que ce qui est chez eux, méprisent tout ce qui n'est pas eux, et n'ont un peu de considération que pour la France, dont ils craignent la puissance, mais ridiculisent sans cesse le gouvernement. Ils méprisent les Ecossois, malgré les progrès qu'ils ont faits dans les arts et dans les sciences, parce qu'ils sont pauvres et viennent chercher fortune en Angleterre: ils méprisent encore plus les Irlandois à qui ils reprochent, outre la pauvreté, un esprit bas et rampant, que ne rachète, selon eux, aucunę qualité: courageux et fiers, ils croient toutes les autres nations es-

claves et avilies, sans énergie, sans lumières. Cet orgueil, cette prétention à la supériorité qu'ils ne cherchent même pas à déguiser chez l'étranger, en excitant leur courage et leur industrie, n'ont peut-être pas peu contribué aux succès et à la prospérité de l'Angleterre. C'est sans doute la raison qui a empêché ses écrivains philosophes, ses moralistes, d'en combattre le ridicule, et qui porte les papiers publics, les auteurs dramatiques, les orateurs du parlement, à nourrir, au contraire, ces sentimens hautains, à détourner toujours les regards de la nation, de ses revers, pour ne fixer son attention que sur des succès.

Crimes.

Il se commet beaucoup de crimes en Angleterre, sur-tout relativement aux lumières qui y sont assez généralement répandues dans toutes les classes de la société, à l'aisance qu'y procure le travail, et à la facilité d'y trouver des moyens de subsister. Le libertinage, le luxe, l'espoir de mériter sa grace si l'on est pris, et le peu d'appui qu'accorde le gouvernement aux parens, pour prévenir les écarts de leurs enfans, en sont les principales causes. Les jeunes gens qui cessent de bonne heure d'être sous les yeux de leurs parens, et sont alors entièrement abandonnés à eux-mêmes, se livrent à mille excès, et se perdent inévitablement s'ils

tombent en mauvaise compagnie. La loi d'ailleurs ne cherche en Angleterre, qu'à découvrir et punir le crime, et non à le prévenir. L'espionnage, qui parvient quelquefois à prévenir des délits, répugne à un gouvernement libre, et entraîne en effet beaucoup de maux, de dangers, de corruption; mais la délation qui découvre et fait punir les crimes, et jamais ne les prévient, a bien aussi ses inconvéniens, sa corruption et ses dangers. Beaucoup de crimes sont prévenus en France par l'espionnage, mais il y échappe quelques criminels; presque tous sont pris en Angleterre, par la délatiou; mais aucun crime n'y est prévenu. Il seroit difficile de calculer assez exactement les biens et les maux qui peuvent résulter de ces deux moyens infames, mais peut-être indispensables pour la police d'une grande société, pour savoir lequel est préférable.

Voleurs de grands chemins.

Les crimes se commettent en Angleterre avec beaucoup d'hardiesse et de courage, mais ne sont jamais atroces. On y vole avec beaucoup d'honnêteté sur les grands chemins, et les voleurs (*highway-men*), fort bien montés, pour chercher à prouver l'alibi, se contentent presque toujours de ce qu'on leur donne. Les voyageurs savent qu'ils en sont quitte à peu de frais; et ne courent point le danger de se défendre: souvent même, à l'entrée de la nuit, ils font

une bourse pour le voleur, qui de son côté, sachant qu'on n'offrira aucune résistance, ne se dispose pas à faire violence. Si l'on se défendoit, il y auroit certainement moins de vols, mais il se commettroit quelqu'assassinat, crime dont on n'entend presque jamais parler. Ces vols sont fort fréquens dans les environs de Londres, et peu de nuits se passent sans qu'il s'y en commette. Les grands chemins ont aussi leurs voleurs à pied (*foot-paths*), qui moins nombreux, n'en sont pas moins dangereux, en ce qu'ils vont souvent par troupes, et maltraitent fortement les personnes qu'ils attaquent lorsqu'elles semblent vouloir offrir de la résistance.

Quant aux filoux (*pick-pockets*), ils abondent dans tous les quartiers de Londres, à la porte de tous les lieux publics, dans tous les spectacles: ce sont communément de jeunes gens de douze à quatorze ans, qui lorsqu'ils en ont acquis les moyens, achètent un cheval et deviennent voleurs de grands chemins. Les constables les connoissent, et ne pouvant les arrêter que sur le fait, ce que l'adresse avec laquelle ils se font passer leurs vols de main en main, rend fort difficile, se contentent de crier souvent de prendre garde à ses poches (*gentlemen take care to your pockets*). Ces filoux volent avec une Filoux.

impudence rare et qui rend les foules fort dangereuses : ils voloient, il y a quelques années, jusqu'aux souliers, au sortir des spectacles, se glissant à cet effet dessous les voitures, et arrachant le soulier du pied des femmes au moment où elles le levoient pour y monter. Lorsque ce sont des enfans et que le peuple peut les attrapper, il se contente ordinairement d'en faire justice lui-même, en les conduisant sous une pompe et les y arrosant.

On voloit aussi autrefois beaucoup à Londres dans les maisons, ce qui en fait fermer les fenêtres et les portes avec les plus grandes précautions, et y fait souvent attacher des sonnettes ou des ressorts dont la détente fait mouvoir une cloche qui donne l'alarme. Les crimes de faux et d'altération des monnoies, pour lesquels le roi ne fait jamais grâce, sont aussi fort communs; et les incendiaires, soit par vengeance, soit pour gagner l'assurance de leurs maisons et de leurs meubles qu'ils ont grand soin d'enlever auparavant, n'y sont pas rares : on vient d'en pendre un il y a peu de jours (1).

La plupart des voleurs, de ceux de grands chemins sur-tout, sont connus de la police qui n'attend que des dépositions de témoins pour

(1) Voyez l'appendice, note DD.

les faire enlever par ses agens (*thief-catchers*): elle sait les tavernes qu'ils fréquentent, et d'où souvent ils partent, à l'entrée de la nuit pour se répandre sur les routes, et elle les fait fréquemment arrêter dans des parties de débauches par le moyen même de leurs maîtresses. Dès qu'ils voient paroître les constables, ils savent qu'ils sont pris et les suivent ordinairement avec fermeté, sans porter aucune plainte, ni chercher à se défendre (1).

Faut-il placer ici au rang des crimes, une action que les loix punissent quoique la punition ne puisse atteindre le coupable; qui ne nuit à la société que parce qu'elle la prive d'un membre qui veut la quitter, et dont l'existence prolongée lui deviendroit peut-être dangereuse; et qui n'est que la crise d'une cruelle maladie laquelle rend la vie odieuse, et porte à s'en délivrer comme d'un fardeau pénible; le suicide, si fréquent en Angleterre (2) et qui tient autant au Suicide.

(1) Voyez l'appendice, note EE.

(2) Il y a peu de mois qu'en moins de huit jours le général Carpenter, ami du roi, et un homme de robe se noyèrent dans le parc de Saint-James; un M. Hesse, ami du prince de Galles, s'est cassé la tête, il y a un mois; un garçon tailleur s'est pendu avant-hier, après avoir été voir pendre son voisin, et aujourd'hui même, le lord Say and Sele vient de se passer son épée à travers le corps.

climat, qu'au caractère mélancolique et noir, mais en même tems ferme et décidé de ses habitans. Les loix condamnent les malheureux qui se détruisent eux-mêmes, à être enterrés sur un grand chemin avec un pôteau passé au milieu du corps, et confisquent leurs biens ; mais on les déclare toujours fous, par égard pour leurs familles (1).

(1) Il seroit possible qu'on trouvât quelques conséquences peu justes, quelqu'espèce de contradictions même, dans ce tableau des mœurs angloises ; « c'est que l'homme est un sujet merveilleuse- « ment vain et ondoyant, » comme dit Montaigne, « et qu'il est « mal aisé d'y fonder jugement constant et uniforme. »

DU THÉÂTRE,

DE LA LITTÉRATURE,

DES SCIENCES ET DES ARTS.

C'EST au théâtre, l'école des mœurs et du goût d'une nation; c'est dans les ouvrages et les plaisirs de l'esprit et de l'imagination, que se font particulièrement sentir le sombre et la mélancolie du caractère des Anglois, ce besoin d'être fortement remué, cet esprit d'indépendance qui ne peut souffrir aucune règle, aucune entrave. Au théâtre, Shakespear, l'un des génies les plus élevés, mais le plus brut, le plus inégal qui ait jamais existé, est encore après deux cents ans l'idole de la nation : c'est une divinité monstrueuse devant laquelle il est

Du théâtre.

Shakespear.

impardonnable de ne pas fléchir le genou ; et tel est à son égard la force du préjugé, qu'on se permet à peine quelques réflexions sur ses ouvrages. Addison s'étoit cependant hasardé, au commencement de ce siècle, d'y faire appercevoir de mauvaises pointes, des phrases obscures, des métaphores dures, des expressions forcées qu'il attribuoit avec raison au siècle de l'auteur: Dryden en le comblant d'éloges dans le passage suivant, relevoit aussi quelques-uns de ses défauts : « Quand il décrit quelque chose, « vous faites plus que la voir, vous la sentez ; « mais je ne puis pas dire qu'il soit toujours « égal, s'il l'étoit je lui ferois injure de le com- « parer au plus grand des hommes. Il est sou- « vent plat et insipide, sa veine comique dégé- « nérant en pointe et sa veine tragique en phé- « bus ; mais il est toujours grand quand quel- « ques grandes occasions s'offrent à lui. » Depuis, quelques écrivains, Hume entre autres, ont osé le juger avec plus de courage et d'impartialité.

« Si l'on considère Shakespear, » dit ce judicieux historien, « comme un homme né dans « un siècle grossier, n'ayant reçu que l'éduca- « tion la plus commune, sans aucune connois- « sance ni des hommes, ni des livres, on peut « le regarder comme un prodige ; mais il faut

« beaucoup rabattre de cet éloge, si on le re-
« présente comme un poëte fait pour plaire à
« des spectateurs polis et éclairés. On regrette
« que tant d'irrégularités, d'absurdités même,
« défigurent si souvent dans ses pièces des scè-
« nes pleines d'ame et de chaleur; mais dont,
« peut-être, nous admirons d'autant plus les
« beautés qu'elles sont environnées par ces dif-
« formités. Souvent il trouve, comme par ins-
« piration, des sentimens singulièrement adap-
« tés à un caractère particulier, mais jamais il
« ne peut soutenir une suite de pensées conve-
« nables. Des expressions nerveuses, des des-
« criptions pittoresques abondent dans ses ou-
« vrages, mais en vain y cherche-t-on de la
« pureté ou de la simplicité dans la diction. Son
« entière ignorance de l'art dramatique, quoi-
« qu'un défaut essentiel, affectant plus le spec-
« tateur que le lecteur, peut être plus facile-
« ment excusé que le manque de goût qui pré-
« vaut dans toutes ses productions, et ne laisse
« place, que par intervalle, aux élans du génie. Il
« avoit certainement un génie grand et fertile,
« doué également d'une veine tragique et comi-
« que; mais on doit le citer comme une preuve
« du danger qu'il y a de se reposer sur ces seuls
« avantages pour atteindre la perfection dans
« les beaux arts, et l'on peut même douter si

« l'on n'apprécie pas trop la grandeur de son « génie, de la même manière que les corps pa- « roissent souvent gigantesques, en raison de ce « qu'ils sont informes et disproportionnés. » Il mourut en 1616, âgé de cinquante-trois ans.

Pour achever de faire connoître ce célèbre tragique, dont le génie s'est créé un monde d'êtres surnaturels, les esprits et les sorciers qui remplissent à la fois ses pièces d'intérêt et d'une sorte de terreur religieuse, je joindrai à ce jugement, tout ce qu'en a dit, dans le cours de ses ouvrages, le critique le mieux fait pour l'apprécier, et le moins susceptible d'être accusé de partialité dans les éloges qu'il lui donne, de Voltaire.

« Shakespear créa le théâtre; il avoit un gé- « nie plein de force et de fécondité, de naturel « et de sublime, sans la moindre étincelle de « bon goût, et sans la moindre connoissance « des règles. Je vais dire une chose hasardée, « mais vraie; c'est que le mérite de cet auteur « a perdu le théâtre anglois; il y a de si belles « scènes, des morceaux si grands et si terri- « bles répandus dans ses farces monstrueuses « qu'on appelle tragédies, que ses pièces ont « toujours été jouées avec un grand succès. Le « tems qui fait seul la réputation des hommes, « rend à la fin leurs défauts respectables. La

« plupart des idées bisarres et gigantesques de « cet auteur, ont acquis au bout de cent cin- « quante ans, le droit de passer pour sublimes. « Les auteurs modernes l'ont presque tous co- « pié, mais ce qui réussissoit dans Shakespear « est sifflé chez eux. La vénération qu'on a pour « cet auteur augmente à mesure que l'on mé- « prise les modernes. On ne fait pas réflexion « qu'il ne faudroit pas l'imiter, et le mauvais « succès des copistes fait seulement qu'on le croit « inimitable.

« Shakespear est un génie, on trouve chez « lui des morceaux qui élèvent l'imagination et « qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est « la nature elle-même, qui parle son propre lan- « gage sans aucun mélange de l'art; c'est du su- « blime et l'auteur ne l'a pas cherché.

« Que conclure de ce contraste de grandeur « et de bassesse, de raisons sublimes et de folies « grossières, enfin de tous les contrastes qu'on « voit dans Shakespear? qu'il auroit été un « poëte parfait s'il avoit vécu du tems d'Ad- « dison.

« Son génie étoit à lui et ses défauts étoient « à son siècle; c'est une belle nature mais bien « sauvage: nulle régularité, nulle bienséance, « nul art, de la bassesse avec de la grandeur, « de la bouffonnerie avec du terrible; c'est le

« chaos de la tragédie dans lequel il y a cent « traits de lumière. »

On court en foule à ses pièces, dont le fracas, les changemens continuels de scène, la durée des actions, la multiplicité des intrigues, les incohérences d'idées, les perpétuelles inconvenances, les choses basses, grossières, dégoûtantes mêmes, dans lesquelles se trouvent noyées des idées sublimes, sont applaudis avec une sorte d'enthousiasme national, de transport religieux: on en cite à chaque instant des passages d'une beauté frappante et qui, détachés du reste de ses ouvrages, le placent justement à côté des plus grands génies; et l'on repousse presque comme des blasphêmes, les réflexions qu'on peut se permettre sur ses irrégularités et ses défauts. Je ne sais si la nation prise en masse, n'attache pas un plus grand prix à Shakespear qu'à Newton.

Les Anglois regardent Shakespear comme le premier poëte tragique qui ait existé, et l'éclat attaché à son nom obscurcit tellement celui de ses successeurs dans cet art difficile, qu'à peine osent-ils les citer: quelques-uns cependant ont obtenu, au théâtre, des succès plus ou moins durables.

Autres auteurs tragiques.

Ottway, mort littéralement de faim en 1685, sombre, violent, passionné, souvent familier

et bas, ne connoissant ni règles ni convenances, a fait plusieurs tragédies; mais Vénise sauvée (*Venice preserved*), qui a pour principaux personnages des rebelles et des traîtres, et qui pour dernière scène a un échafaud, des confesseurs, des bourreaux et les instrumens du supplice, est la seule restée au théâtre. Rowe, mort en 1718, poëte élégant et facile, mais souvent froid et fleuri; rempli de sentimens touchans et élevés, mais sans aucune force tragique, attache par des scènes infiniment tendres et pathétiques, sur-tout dans *the Fair Penitent* et *Janne Shore*. Le Caton d'Addison qui a eu tant de succès dans le principe, « la seule tragédie angloise, « dit Voltaire, écrite avec une élégance et une « noblesse soutenue, dont les vers sont dignes « de Virgile et les sentimens de Caton; » mais que sa froideur a fait appeler un poëme dialogué, ne se joue plus. Smith, auteur à peine connu, a fait une Phèdre que Johnson met ridiculement au-dessus de celle de Racine; et Home, Ecossois, une tragédie de Douglass, dont on fait cas et qui se représente assez souvent.

Quant à la comédie, les Anglois laissent la palme au théâtre françois et reconnoissent sans peine la grande supériorité de Molière. Shakespear et ses contemporains, Ben Johnson, Beaumont et Fletcher, ont fait quelques comédies De la comédie.

qui ont prodigieusement vieillies ; mais on donne cependant encore quelquefois *the merry wives of Windsor*, du premier de ces poëtes, pièce remarquable par le caractère original et si souvent cité de sir John Falstaff. Des pièces de Farquhar, Irlandois, mort en 1707, dont le dialogue est facile et animé, et qui ne manque pas de force comique, *the beaux Stratagem* est la seule qui se représente fréquemment : ses héros sont des voleurs de grands chemins. Il n'est resté au théâtre, de Congrève, autre Irlandois mort en 1729, et qui jouit de son tems d'une si grande réputation que Voltaire l'appelle le Molière de l'Angleterre, que *Love for Love* (Amour pour Amour), pièce qui a du piquant et de l'originalité, mais qui à force d'esprit manque de naturel. Le *Careless-Husband* de Coley-Cibber, mort en 1757, et le *Provocked-Husband* qu'il a écrit avec Vanbrugh, autre auteur oomique, ont un dialogue vif et naturel et des caractères vrais et bien soutenus : il y a dans la première qu'on joue souvent, une situation très-licencieuse, un mari surpris par sa femme, endormi près de sa femme de chambre. Foote, mort en 1777, surnommé l'Aristophane de l'Angleterre, a donné beaucoup de farces satyriques. Coleman a fait, parmi plusieurs comé-

dies, *the jealous Wife* et *the clandestine Marriage*, où l'on trouve de l'intérêt et du naturel: mistriss Inchbald en donne tous les jours qui sont fort goûtées du public: il en est d'autres qu'on représente sans cesse et dont le succès tient uniquement au jeu de quelqu'acteur. Mais la meilleure comédie du théâtre anglois est sans contredit l'Ecole du scandale (*the School for scandal*) de Sheridan; l'intrigue en est sagement conduite, il y a de l'intérêt et des situations, et le dialogue en est vif et aisé, trop spirituel peut-être, ce qui le fait souvent manquer de naturel.

Défauts du théâtre anglois.

Les Anglois s'étant formés le goût sur Shakespear, dont l'esprit inculte et hardi ne connoissoit point de frein, n'admettent aucune espèce de convenances théâtrales. La règle si essentielle des trois unités, est entièrement négligée sur leur théâtre, excepté dans quelques pièces modernes; ils la rejettent même comme imposant trop de gênes au génie, et rendant les pièces trop monotones: aussi en voit-on dont l'action dure des années entières, dont l'intérêt principal est perdu dans mille intérêts secondaires, et dont la scène varie plusieurs fois dans le même acte. Il leur faut, dans le tragique, de grands mouvemens, des choses noires, des situations déchirantes, des disparates mons-

treueuses, des métaphores hardies, des sentimens élevés, mais souvent outrés; de la générosité, de la bravoure, et beaucoup de sang répandu : on voit paroître sur la scène, des processions, des échafauds, des bourreaux : on attend souvent qu'un personnage meurre pour l'applaudir, et l'acteur a grand soin d'exprimer longuement toutes les angoises, toutes les horreurs de la mort; c'est-là ce qui touche, ce qui remue le peuple.

Dans le comique, cette nation qui veut de la décence par-tout, souffre qu'on en manque à chaque instant au théâtre, y goûte des situations licencieuses, et applaudit à toute outrance les personnages les plus vils, des voleurs de grands chemins et leurs maîtresses. Une des pièces les plus suivies est le *Beggar's opera* de Gray, qui dans sa nouveauté a eu soixante-trois représentations de suite, et qui, à la vérité, est remplie d'esprit; mais dont la scène est tantôt un lieu de débauche et tantôt une prison; dont les personnages sont des voleurs, un juge de paix qui les laisse échapper et en retire du profit, sa fille qui devient amoureuse de l'un d'eux, et des filles publiques qui les font arrêter dans une orgie (1). Les pièces dont les per-

(1) Cette pièce ayant été long-tems sans être jouée, fut annoncée

sonnages sont plus relevés, manquent également très-souvent de goût et de délicatesse de sentimens, et presque toujours de convenances et de naturel. On y court sans cesse après l'esprit et les situations, et souvent on y représente un relâchement de mœurs qui est loin d'être commun. Dans les farces, on veut des plaisanteries grossières qui fassent rire aux éclats (*horse-laugh*), et l'on recherche sur-tout l'*humour*, espèce de sentence qui a de l'originalité et de la gaieté, qui n'est ni élevée ni triviale, et qu'on ne retrouve, ainsi que le mot, qu'en Angleterre et dans les écrivains anglois (1).

Londres a pour les pièces angloises deux grands théâtres assez vilains, *Drury Lane* et *Covent Garden* : ils appartiennent à des entrepreneurs qui composent leurs troupes comme

Des spectateurs.

---

en 1773. Sir John Fielding, qui quoiqu'aveugle fit fort long-tems et fort bien la police de Londres, informa sur-le-champ le banc du roi qu'il avoit remarqué que toutes les fois qu'on donnoit cet opéra, le nombre des vols augmentoit. Les membres de ce tribunal écrivirent alors à Garrick pour l'engager à ne pas le faire jouer; mais il répondit que sa troupe n'étant pas encore complette, il lui étoit impossible d'ouvrir son théâtre par une autre pièce, et que dorénavant il feroit son possible pour obliger les juges. Elle n'en a pas moins continué à être jouée très-fréquemment.

(1) *He has a great deal of humour*, est une phrase fort usitée pour dire qu'une personne a un mélange d'esprit, de gaieté et d'originalité.

ils le jugent convenable et les renvoient l'été, et il s'en forme alors une autre qui joue sur un petit théâtre à *Hay Market*. Il y a de plus un vaste théâtre pour les opéra italiens, où souvent paroissent des talens distingués, et que la bonne compagnie suit plus par ton que par goût; un théâtre de pantomimes et danseurs de corde, à *Saddlerswell*, assez fréquenté; et dans les fauxbourgs, deux spectacles de chevaux entremêlés de farces, qui ne sont guère moins suivis. Personne n'a de loges à soi dans ces salles, on en loue par représentation, ou l'on s'y fait retenir des places, qui, passé le premier acte, sont au public, si l'on n'est pas venu les prendre.

En général, les loges sont remplies par la bonne compagnie, le parterre (*pitt*) l'est par la bonne bourgeoisie, et les galeries ou le paradis sont abandonnées à la populace qui y boit, y mange des pommes, des oranges, et jette les pelures et quelquefois même les bouteilles dans le parterre. Un matelot, pour en avoir jeté une, vient dans ce moment même d'être condamné à un an de prison: pour les pelures on ne dit rien. Quelquefois des gens ivres y chantent et font tapage; mais s'ils continuent lorsque la toile est levée, on crie de toute part, *turn-him out* (mettez-le dehors), ce que ses voisins font à l'instant; car il n'y a ni soldats,

ni gardes, dans les salles de spectacle. Il y règne généralement assez de décence, et beaucoup de silence et d'attention dans le tems de la représentation; mais rarement y voit-on des signes extérieurs d'émotion, excepté dans les farces; quoique cependant il arrive assez souvent, dans le tragique, que des femmes se trouvent mal ou aient des attaques de nerfs qui leur fassent jeter de hauts cris.

Des acteurs.

La plus grande partie des acteurs anglois manquent entièrement de connoissances du théâtre : ils arrivent sur la scène sans préparer leur entrée, et s'y promènent continuellement, sans maintien, se croisant les uns les autres, et récitant froidement leur rôle et sans la moindre nuance. Les actrices sont, en général, beaucoup meilleures, et ont plus de jeu et d'expression que les acteurs. Souvent elles jouent les rôles d'homme et en prennent les vêtemens; et s'il arrive qu'un acteur annoncé manque et ne puisse se faire remplacer, on se contente de lire son rôle. Quelques talens supérieurs se font cependant remarquer au théâtre.

Garrick, long-tems l'idole des Anglois, possédoit le rare talent de plaire et d'étonner également dans le tragique et dans le comique, dans les rôles les plus nobles comme dans les rôles

les plus bas, et de composer sa figure de manière à lui donner l'expression qu'il vouloit. Il avoit, dit-on, porté à la plus grande perfection toutes les parties de son art, et il a laissé, en Angleterre, la réputation du plus grand acteur qui ait paru sur la scène.

Madame Siddons a dans ce moment, une réputation dans le tragique, qui approche presque de la sienne : c'est, en effet, une très-grande actrice, mais qui doit peut-être plus à l'art qu'au sentiment, et qui, étudiant beaucoup ses rôles et les jouant toujours de la même manière, se retrouve toujours dans la même position lorsqu'elle récite le même vers. Elle joint à un bel organe, à une belle taille, une figure grecque, belle, noble, et susceptible de beaucoup d'expression : elle a du maintien et de la dignité ; mais ses gestes un peu rapprochés du corps, manquent quelquefois de noblesse : sa déclamation et sa prononciation sont fort vantées des Anglois ; mais elle a dans ses exclamations un *oh !* chanté et prolongé, qui ne peut que paroître ridicule aux étrangers : elle rend sur-tout le pathétique d'une manière déchirante, quoique peut-être un peu outrée.

Dans le comique, il n'est aussi qu'un talent bien remarquable, c'est celui que déploie ma-

dame Jordans dans *the romp*, espèce de caractère qui tient à la fois de l'espiegle, de l'étourdi et de l'enfant gâté, et qu'elle rend avec un naturel, une aisance, un abandon vraiment étonnans. Mistriss Farren, très-jolie femme, joue les rôles d'amoureuse avec beaucoup de finesse et d'amabilité. Quant aux acteurs, dans le tragique il n'y en a pas même de médiocres, ils sont plus supportables dans le comique.

L'opinion publique ne proscrit point les acteurs, en Angleterre comme en France, et c'est en raison de leur conduite et non de leur profession, qui a bien ses dangers pour les mœurs, qu'on les considère. J'ai vu madame Abington, actrice qui a eu de la réputation dans le haut comique, mais qui n'est plus jeune, dans la très-bonne compagnie; et madame Siddons qui vit habituellement beaucoup dans son intérieur, passe une partie de ses étés chez lady Harcourt. Les actrices dont la conduite est mauvaise sont méprisées quelque soient leurs talens.

Il est impossible qu'un François nourri de la lecture de Racine et de Molière, puisse suivre le théâtre anglois par tout autre motif que la curiosité ou pour étudier les mœurs angloises. Rien n'y peut compenser pour lui, le manque d'unité, de convenances, de goût. L'Anglois

s'y plait par habitude, par préjugé, parce qu'il y voit représenter ses mœurs, parce que pour être ému, il a besoin d'un spectacle sanglant dans le tragique; de bouffonneries, de grossières et licencieuses plaisanteries dans le comique.

LITTÉRATURE.

L'Angleterre abonde en ouvrages d'esprit, et si ces ouvrages manquent souvent de la pureté de goût, de l'élégance, de l'urbanité, du *molle atque facetum*, qui font le charme des bons écrits de la Grèce et de Rome, des siècles de Léon X et de Louis XIV; cette nation, en tout ce qui tient à l'indépendance des idées, à la profondeur du jugement, à l'élévation et à l'énergie des sentimens et des expressions, peut se vanter d'avoir produit des auteurs qui rivalisent les plus grands écrivains anciens et modernes (1). Mais rarement un auteur anglois

(1) Voici le jugement que porte un excellent esprit, le docteur Smith, sur les productions littéraires des Anglois et des François :

« Le mérite des Anglois paroît être l'imagination, le génie, le « talent d'inventer. Les François ont le goût, le jugement, les « convénances. Dans les poëtes anglois, Shakespear, Spencer, « Milton, on trouve des irrégularités, des écarts; mais en même « tems une imagination si forte, si vaste, si gigantesque, si mer« veilleuse, qu'elle frappe, saisit, et commande l'admiration. « Prosterné devant leur génie, le lecteur dédaigne une critique « qui, s'attachant à leurs défauts, lui paroît basse et minutieuse. « Ces élans du génie sont plus rares dans la poésie françoise, mais

sait-il mettre l'ordre convenable dans sa composition : prolixe et diffus au point de ne savoir jamais où s'arrêter, on n'apperçoit que trop souvent l'écrivain payé par un libraire en raison du nombre des feuilles qu'il lui fournit : leurs orateurs mêlent sans cesse, à de beaux mouvemens, à beaucoup d'énergie, à une grande force de tête et un grand esprit d'analyse, des sarcasmes déplacés, de mauvaises plaisanteries, des images grossières et basses, et un abondance qui dégénère en prolixité. L'éloquence oratoire n'admet peut-être pas ce poli, cette délicatesse, ces grâces des ouvrages long-tems médités ; mais elle rejette tout ce qui est com-

« on y trouve de l'ordre et toutes les bienséances observées : les « sentimens et la diction y ont une élégance étudiée et soutenue ; « le cœur n'est pas en proie à ces chocs violens que produisent les « brusques éclairs de l'imagination ; mais aussi le jugement n'est « pas révolté par des pensées absurdes ou par des sentimens con- « traires à la nature. En lisant ces auteurs, on n'éprouve pas cette « fatigue d'attention que produit l'extrême inégalité de style ou « le défaut de liaison dans les idées. Ils savent amuser l'esprit en « lui offrant une succession régulière d'objets agréables, intéres- « sans et bien liés. Ils savent ranger les objets dans cet ordre « simple et naturel qui permet à l'attention de les parcourir « sans efforts ; les Anglois, tout occupés d'inventer, paroissent « dédaigner l'art moins glorieux, mais non moins utile de met- « tre en ordre leurs découvertes, de les classer avec méthode, « et de les exprimer de la manière la plus naturelle et la plus « simple. »

mun et superflu, et sur-tout exige de la décence et de la convenance dans le style et les idées.

Chaucer et Spencer.

On distingue parmi les poëtes, Chaucer, le père de la poésie angloise, mort en 1400, dont le langage, singulièrement vieilli, est à peine entendu aujourd'hui : Ben Johnson et Spencer, contemporains de Shakespear, et dont on ne lit guère plus les ouvrages.

Milton.

Milton, le plus célèbre des poëtes anglois, mort en 1674 : il étoit aveugle, plongé dans la misère et livré aux continuelles alarmes qu'après le rétablissement de la royauté, lui occasionnoient son apologie du régicide et son attachement à Cromwell dont il avoit été secrétaire, lorsqu'il composa son paradis perdu, ouvrage rempli des écarts d'une imagination gigantesque, de peintures monstrueuses, de personnages chimériques, de digressions inutiles, d'une affectation ridicule de savoir, manquant souvent d'intérêt, et dont le sujet ne comprend ni actions, ni mœurs humaines, mais où l'on rencontre à chaque instant des pensées sublimes, une grande richesse de comparaisons, et un langage noble et élevé « qu'aucun poëte an« glois n'a atteint ni avant ni après lui, » dit Addison. Ce sont ces beautés qui lui ont fait

appeler le *Paradis perdu* un poëme divin,et qui lui ont fait dire « que s'il est au-dessous de l'*I-* « *liade* et de l'*Enéide*, c'est la faute de la lan- « gue dans laquelle il est écrit, et non du gé- « nie de l'auteur: » ce sont elles qui ont fait dire à Dryden, « que la nature l'avoit formé de « l'ame d'Homère et de celle de Virgile; » à Hume enfin, « que lorsque Milton est dans une « veine heureuse et traite un sujet noble, c'est « le plus sublime des poëtes sans en excepter « Homère. »

Butler, mort en 1680, auteur d'*Hudibras*, poëme imité de *Don Quichotte*, rempli de traits piquans et de ce que les Anglois appellent *humour*, et qui eut sur le fanatisme des partisans de Cromwell, le même succès que le roman espagnol eut sur la chevalerie. On lui reproche des longueurs et trop d'esprit. Charles II, qui en récitoit souvent des vers, et à la cause duquel cet ouvrage fut fort utile, n'en laissa pas moins l'auteur mourir dans le besoin. Ce poëme a perdu de son intérêt à mesure qu'on s'est éloigné des événemens qui lui ont donné naissance. Butler.

Rochester, mort en 1680, a fait des poésies satyriques très-licencieuses, mais pleines de vigueur et d'imagination : et Waller, mort en 1687, des poésies galantes, agréables et spiri- Rochester. Waller.

tuelles, mais défigurées par des négligences et du faux brillant.

Dryden. Dryden, mort en 1701 : on lui doit la plus belle ode lyrique, qui peut-être existe, son *Alexandre's-Feast*; un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont plus jouées; beaucoup de traductions qui se sentent de la précipitation avec laquelle le besoin le forçoit souvent d'écrire, et un grand nombre d'autres morceaux de poésie. « C'est, » dit Voltaire, si bon juge dans tout ce qui concerne les belles lettres, lorsque la passion n'égare pas son jugement, « un « auteur plus fécond que judicieux et qui au- « roit une réputation sans mélange, s'il n'a- « voit fait que la dixième partie de ses ou- « vrages. »

Addison. Addison, mort en 1719, bon poëte, excellent littérateur, moraliste aimable, toujours ami des bienséances et des règles. Les charmans morceaux de critique, de morale, de littérature dont il a rempli le *Spectateur*, en ont fait la célébrité et l'ont tiré de la classe des écrits périodiques. « Ses ouvrages respirent le goût, dit « Voltaire, on y voit le bon sens paré des fleurs « de l'imagination; il avoit de la correction « dans le style, une imagination sage dans l'ex- « pression, de l'élégance, de la force et du na- « turel dans ses vers et dans sa prose. Sa ma-

« nière d'écrire est un excellent modèle en tout « pays. »

Prior, mort en 1721, a fait quelques jolis morceaux de poésie, entre autres l'histoire de l'ame. Gay, mort en 1732, auteur du *Beggar's Opera* (1), a écrit, comme Lafontaine, des fables et des contes en vers qui sont entre les mains de tous les enfans; mais il est loin de son modèle. Prior. Gay.

Pope, mort en 1744, le premier poëte de l'Angleterre pour la grâce, l'élégance, la pureté du langage, la beauté de la versification; toujours correct, toujours égal, toujours facile; plein de feu et de sel attique dans ses satires, les seuls de ses ouvrages qui ne soient pas toujours exempts de mauvais goût; plein de finesse et de traits dans son *Essai sur la critique*, qui ne vaut cependant pas l'*Art poétique* de Boileau qu'il avoit beaucoup lu; plein d'imagination dans sa *Boucle de cheveux enlevée;* de la plus touchante sensibilité dans son *Epitre d'Héloïse à Abailard;* de raison et de philosophie dans ses épitres morales: sa traduction d'Homère passe pour le chef-d'œuvre des traductions; et « jamais vers, dit Voltaire, ne « rendirent tant de grandes choses, en si peu Pope.

---

(1) Voyez page 229.

« de paroles que ceux de son *Essai sur l'homme.*»

Young. Young, mort en 1765, a rempli ses *Nuits* de lugubres et pathétiques originalités, d'idées élevées mais souvent obscures, de méthaphores hardies et souvent forcées : il écrivoit au milieu des tombeaux, s'abandonnoit à sa noire et féconde imagination, et ne voyant jamais la nature vivante, ne la peignoit jamais. Gray. Gray, mort en 1771, a laissé des odes et des élégies dans lesquelles on retrouve à la fois un mélange d'idées philosophiques et d'idées touchantes qui plaisent au cœur et à la raison : son élégie sur un cimetière (*on a church-yard*), n'en déplaise à l'amère critique qu'en a fait Johnson, sera toujours un très-beau morceau de poésie.

Johnson. Johnson, mort en 1784, a écrit dans tous les genres de litterature : sa satyre intitulée *Londres*, un de ses premiers ouvrages, imitée de Juvenal, eut un grand succès ; et son dictionnaire anglois, le mieux fait des dictionnaires, est aussi utile pour les Anglois qui veulent connoître à fond leur langue, que pour les étrangers : il a travaillé à une foule d'ouvrages périodiques, *the Rambler, the World, the Idler, the Mirror, the Adventurer*, etc., qu'il a rempli d'excellens morceaux de morale et de critique, écrits avec un style énergique, mais souvent dur, et dans lesquels percent ainsi que

dans ses vies des poëtes anglois, à travers beaucoup de connoissances, d'esprit et de philosophie; des préjugés (1), de la pédanterie, de l'orgueil et de la morosité. C'est le meilleur littérateur que les Anglois aient eu dans ces derniers tems.

L'Angleterre est le pays des romans: quelques auteurs vraiment originaux et d'un esprit supérieur dans leur genre, y ont paru vers le milieu de ce siècle, et y ont formé une foule d'imitateurs qui inondent journellement le royaume de leurs productions presque toutes éphémères, et ne servant qu'à amuser pendant quelques instans, dans leur nouveauté, l'oisiveté et l'ennui des femmes angloises, à leur exalter la tête, et à accroître leur sentimentale mélancolie. ROMANS.

A la tête de ces romanciers sont, De Foe, mort en 1731, auteur de Robinson Crusoë, le plus connu, et le plus utile des romans, en ce qu'il montre par mille exemples combien le courage, la résignation et les connoissances dans De Foe.

---

(1) M. Boswell, qui l'a accompagné dans son voyage d'Ecosse, et en a publié une relation, dit, qu'il tenoit beaucoup de discours sur les sorciers et les revenans; que le dimanche il ne vouloit lire que des livres de théologie ou de prières, et qu'il refusa d'aller entendre prêcher le célèbre Robertson pour ne pas sanctionner par sa présence, une assemblée de presbytériens.

les arts mécaniques peuvent servir pour vaincre les difficultés qu'il est possible de rencontrer dans la vie, et que tous les événemens y tournent à l'instruction du lecteur. Cet ouvrage, composé d'après la relation d'aventures arrivées à Alexandre Selkirk, est remarquable par la simplicité et le ton de vérité avec lequel il est écrit.

Fielding.

Fielding, mort en 1754, a peint la nature telle qu'elle est : ses caractères toujours simples, vrais et soutenus ont une originalité piquante à la fois et naturelle; nul ouvrage ne réunit en même tems plus de variété et d'intérêt que *Tom Jones ;* on n'a rien tracé de plus touchant, de plus aimable que Sophie et Tom Jones, de plus vénérable qu'Allworthy.

Ridchardson.

Ridchardson son émule, mort en 1761, a peint de plus grands tableaux, de plus fortes passions, et a sondé plus avant dans le cœur humain: quelles ressources, quelle fécondité il déploie dans les caractères de Lovelace et de Clarisse! comme il ménage ses effets et sait à la fois effrayer et intéresser, reposer l'attention et la ranimer, et conduire par un charme invisible mais attachant, au but qu'il veut atteindre : il se livre peut-être à trop de détails et devient alors diffus: Clarice Harlowe est un chef-d'œuvre, mais que n'a-t-il quelques volumes de moins.

Le meilleur morceau d'histoire qu'aient eu les Anglois avant le milieu de ce siècle, est l'histoire de la guerre civile, écrite en France, pendant son exil, par le chancelier Clarendon, mort en 1674, beau-père du duc d'Yorck depuis Jacques II : c'est un écrivain prolixe et dont les périodes sont d'une longueur inimaginable, mais qui plait et intéresse par la nature des événemens qu'il décrit, et par l'air de probité et de bonté qui règne dans son ouvrage. Le chevalier Temple, mort en 1697, a laissé, parmi plusieurs intéressans mémoires sur les négociations importantes dont il avoit été chargé, et plusieurs morceaux de littérature et de philosophie écrits avec facilité, agrément et sagesse; une introduction à l'histoire d'Angleterre qui fait regreter qne cet ouvrage n'ait pas été poussé plus loin. On doit à Middleton, mort en 1750, une vie de Cicéron justement estimée et pour les recherches qu'elle contient, et pour la sagesse de sa critique et de son style. Gibbon (1), auteur d'une volumineuse histoire de la chûte de l'empire romain, écrite avec une élégance de style affectée, mais recommandable par les connoissances et la douce philosophie qui y sont répandues, semble jouir dans ce moment d'une réputation

Histoire. Clarendon. Temple. Middleton. Gibbon.

(1) J'ai parlé ailleurs des écrivains écossois et irlandois.

supérieure à celle des historiens anglois qui l'ont précédé.

JURISPRUDENCE.

Bracton, Coke, Blackstone.

Bracton, mort sous Henri III, et sir Edouard Coke, mort en 1634, ont écrit des ouvrages de jurisprudence dont l'autorité fait presque loi dans les tribunaux : et Blackstone, mort en 1780, a développé dans ses célèbres commentaires, ouvrage à la fois élémentaire et profond et souvent cité au parlement, l'origine et le systême entier des loix angloises, avec une méthode, une clarté, une liaison d'iées rare chez les écrivains anglois, et une sorte de philosophie, d'élégance et d'intérêt, plus rare encore dans ces sortes d'ouvrages.

SCIENCE DU GOUVERNEMENT.

L'Angleterre travaillant constamment au milieu de ses dissentions intestines, à assurer sa liberté et perfectionner sa constitution, a dû produire nécessairement d'intéressans ouvrages sur la science du gouvernement.

Thomas Morus.

Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, décapité en 1735, pour avoir refusé le serment de suprématie au farouche Henri VIII, publia l'*Utopie*, république imaginaire comme celle de Platon, fondée sur la plus parfaite égalité et sur la bonté naturelle de l'homme, et qui a eu tant de réputation, que le nom en est presque devenu un proverbe.

Harrington.

Harrington, mort en 1677, attribuant au ren-

versement de la balance des propriétés, les troubles qui venoient de déchirer l'Angleterre, cherchoit dans son *Oceana* et dans ses aphorismes, à prévenir ces terribles convulsions des sociétés politiques, en fondant sa république sur l'égalité comme l'*Utopie*, et examinoit quel étoit le plus haut période de liberté où la constitution d'un état put être portée; tandis que Hobbes, mort en 1669, si célèbre de son tems, et si peu lu du nôtre, aigri par cette même guerre civile, supposoit dans son *Cive* tous les hommes méchans, mettoit le droit dans la force seule, et enseignoit que l'autorité royale ne devoit point avoir des bornes. Hobbes.

Le célèbre Algernon Sidney, décapité en 1683, moins pour avoir tramé des complots contre le roi que pour son ardent amour de la liberté, a écrit sur le gouvernement un volumineux discours dans lequel sont longuement développés les maximes du contrat originaire du peuple, source de tous les pouvoirs; la légitimité de la résistance au tyran; et les raisons de la préférence que méritent des gouvernemens libres sur le gouvernement d'un seul. Sidney.

Locke, mort en 1704, a depuis, dans son *Traité sur le gouvernement civil*, repoussé avec force l'opinion qui faisoit dériver le gouvernement absolu de l'autorité paternelle dont on le Locke.

disoit l'image, et du droit de juridiction d'Adam sur le genre humain : il y a démontré avec cet esprit d'analyse, cette méthode, et cette clarté qui le distinguent, le principe du contrat originaire par lequel l'homme, pour entrer dans l'état civil, renonce à l'état de nature où il ne peut alors retourner que par la dissolution de société ; et il y a consacré le principe de la résistance à un pouvoir illégal ou absolu, qui, ne reconnoissant point de pouvoir supérieur auquel on puisse appeler de ses excès, rentre dans l'état de nature relativement à ceux qui sont sous sa domination.

Métaphysique.

Locke.

Mais c'est dans la plus abstraite des sciences, dans la métaphysique, que cet homme célèbre s'est acquis une gloire dont l'éclat rejaillit et sur le pays qui l'a vu naître, et sur l'esprit humain lui-même, dont il a sondé la profondeur et suivi les opérations avec la plus étonnante sagacité. Avant lui tout étoit erreur dans cette science dont l'objet est la pensée, ou plutôt elle n'existoit pas et c'est lui qui l'a créée. Il s'est ouvert une route entièrement nouvelle, et après avoir renversé cette maxime ancienne et religieusement revérée, des idées innées, il a prouvé avec clarté, exactitude et simplicité dans son immortel ouvrage *Sur l'entendement humain*, que sa modestie lui fit appeler un es-

sai, que rien n'entre dans notre entendement que par nos sens : il a expliqué la génération des idées, analysé l'entendement, montré l'abus des mots et l'usage qu'on en doit faire, indiqué les moyens d'étendre nos connoissances, écarté les obstacles qui s'y opposent, mesuré les degrés de certitude, et marqué les bornes de l'entendement. Il étoit réservé à l'abbé de Condillac, dont j'emprunte l'analyse du livre de Locke, qui n'est guère que l'intitulé des chapitres qui le composent, de donner de nouveaux développemens aux principes posés par ce grand homme.

On distingue parmi les moralistes anglois, Tillotson, archevêque de Cantorbery, mort en 1694, l'un des plus célèbres prédicateurs de son tems, et qui a laissé beaucoup de sermons d'un style simple et pur, d'une morale douce et sage: Clarke, mort en 1729, plein de force, cherchant à convaincre par des démonstrations presque mathématiques; mais manquant de chaleur et d'intérêt : Atterbury, évêque de Rochester, mort à Paris en 1731, le plus éloquent des prédicateurs anglois, dont tous les ouvrages sont d'un style correct, harmonieux, plein de grâce et de chaleur ; et le lord Shafterbury, mort en 1713, écrivain très-loué autrefois, très-déprécié aujourd'hui, qui s'est

MORALISTES. Tillotson. Clarke. Atterbury. Shafterbury.

fait de nombreux partisans et de nombreux adversaires, et qui, dans ses *Caractéristiques*, ouvrage écrit avec un style pompeux et enflé, et rempli de satyres contre la révélation et d'idées très-fines sur la beauté et l'excellence de la vertu, a le premier accrédité le systême de l'optimisme mis depuis en si beaux vers par Pope dans son *Essai sur l'homme*.

Sciences exactes.

C'est sur-tout dans les sciences exactes que les Anglois ont acquis une supériorité marquée sur toutes les autres nations : leur tournure d'esprit, profond et réfléchi, leur penchant à la méditation, et leur patience, semblent les rendre particulièrement propres à faire des découvertes ou à perfectionner celles qu'on connoît.

Roger Bacon.

Dès le treizième siècle, Roger Bacon, moine franciscain, au milieu de l'ignorance grossière de cet âge et des persécutions du fanatisme, parvint par de constantes expériences à faire des découvertes importantes dans toutes les sciences, en indiqua qui furent faites par la suite, et traça la route qui devoit y conduire: on trouve dans son *Opus magnum*, à travers mille préjugés qui tenoient à son siècle, des connoissances solides, le principe de la construction des lunettes, et l'indication de la poudre à canon : cet homme extraordinaire qui

mérita le nom de docteur admirable, mourut en 1294.

Trois cent cinquante ans après nacquit un autre Bacon (François) chancelier d'Angleterre, justement admiré comme orateur, homme d'état, homme de lettres, et grand philosophe. Ce père de la physique expérimentale, marchant sur les traces oubliées de Roger Bacon, envisagea d'un seul coup-d'œil toutes les sciences naturelles, en forma le tableau raisonné, remplit les lacunes qui s'y trouvoient, dressa le catalogue de ce qui restoit à découvrir, et indiqua les expériences à faire pour y parvenir. Outre ses écrits sur les sciences, il a laissé des morceaux d'histoire et des essais de morale estimés, malgré l'abus de figures dont son style est surchargé. Les encyclopédistes, en empruntant son systême général des connoissances humaines, ont relevé sa mémoire et tiré ses écrits de l'espèce d'oubli où ils étoient tombés. « A considérer les vues saines et étendues de ce grand homme, dit d'Alembert, la multitude d'objets sur lesquels son esprit s'est porté, la hardiesse de son style qui réunit par-tout les plus sublimes images avec la précision la plus rigoureuse, on seroit tenté de le regarder comme le plus grand, le plus universel, et le plus éloquent des philosophes. »

François Bacon.

Bacon, l'un des hommes qui fassent le plus d'honneur à l'Angleterre, accusé de corruption, perdit ses dignités, fut condamné à une forte amende, et mourut presque dans la misère, en 1626.

Newton. Un génie immortel, né pour la gloire du monde, et dont le nom ne se prononce qu'avec un sentiment de respect et d'admiration, Newton, l'émule de Descartes, parut, en Angleterre, vers le milieu du siècle dernier, et vint éclipser tous ses prédécesseurs dans les sciences exactes. Marchant toujours l'expérience à la main, il bannit de la physique les conjectures et les suppositions, la soumit au calcul de la géométrie, découvrit ainsi une des loix générales de la nature, et parvint à faire connoître la lumière en la décomposant. L'observation d'un phénomène qui frappe sans cesse tous les yeux, la chûte des corps graves, le fit remonter avec une patiente méditation (*my patient thought*), dit-il lui-même, jusqu'à la loi par laquelle tous les élémens de la matière s'attirent réciproquement, et toutes les planètes circulent dans leur orbite. Aucun philosophe n'a connu mieux que lui la route que trace une suite de vérités liées les unes aux autres, et c'est en la suivant constamment, qu'il est parvenu aux nombreuses et importantes décou-

vertes dont il a enrichi toutes les branches des mathématiques et de la philosophie naturelle, et qui ont fait dire à Halley, son ami et son disciple, « qu'il n'étoit pas permis à un mortel « d'approcher de plus près de la Divinité. » Cet homme étonnant, *quem immortalem testantur tempus, natura, cælum*, dit Pope, finit par commenter l'apocalypse, et mourut à Londres, en 1727, à près de quatre-vingt ans.

Halley, mort en 1742, s'est fait avantageusement connoître en astronomie par des ouvrages sur la position des étoiles du pôle antarctique, sur les variations de la boussole, sur les comètes, et par l'idée ingénieuse d'employer le passage de Vénus à la détermination de sa parallaxe. Bradley, mort en 1762, s'est rendu célèbre par deux des plus belles découvertes qu'on ait faites dans cette science, l'aberration des étoiles fixes, et la nutation de l'axe de la terre. Halley. Bradley.

Une nation aussi appliquée, aussi réfléchie que la nation angloise devoit naturellement faire des progrès dans la médecine, aussi a-t-elle produit de grands hommes dans cette branche importante des connoissances humaines. Harvey, mort en 1657, découvrit, par la seule force de son raisonnement, la circulation du sang: Sydenham, mort en 1689; Mead, en 1754; Prin- Médecine. Harvey. Sydenham.

gle, en 1782, ont obtenu par leurs talens et leurs écrits une célébrité durable. Hunter, un des plus grands anatomistes de ce siècle; Cheselden, fameux par l'opération de la cataracte; et Sharpe, se sont distingués dans la chirurgie: et dans ce moment sir George Baker, président du collège de médecine; le docteur Warren, le médecin à la mode; et Percival Pott, habile chirurgien, jouissent d'une réputation qui paroît méritée.

Hunter.

Les médecins anglois, et sur-tout ceux d'Edinbourg, la meilleure école de médecine de l'Europe, passent, en général, pour supérieurs aux médecins étrangers; mais les chirurgiens ont moins de réputation et passent pour être durs, pour couper et tailler beaucoup trop légérement. Les visites des médecins étant prodigieusement chères en Angleterre, particulièrement à Londres, où elles se paient, une et quelquefois deux guinées; on y fait usage de beaucoup de remèdes familiers, poudres, pillules, élixirs, etc., propres à toute espèce de maux, et par conséquent souvent dangereux; on s'y livre à des empiriques; et on y consulte beaucoup les apothicaires, qui, en général, savent un peu de médecine, sont bons chimistes, et se servent d'excellentes drogues apprêtées avec le plus grand soin et la plus extrême propreté;

propreté qui ne se retrouve pas aussi généralement qu'on le croit dans les nombreux hôpitaux d'Angleterre (1).

Ouvrages périodiques.

On vient de publier une liste de plusieurs centaines d'écrivains anglois vivans, parmi lesquels on ne remarque guère d'auteur vraiment distingué que Gibbon qui s'est retiré en Suisse. La plupart sont des écrivains de pamphlets : on en écrit sur tout, et il s'en succède des quantités inimaginables. Il s'imprime en outre un nombre considérable d'ouvrages périodiques qui paroissent les uns tous les huit jours, d'autres tous les quinze jours, tous les mois, des *Royal Magazine*, *Political Magazine*, *European Magazine*, *Ladie's Magazine*, *Gentlemen's Magazine*, *London's Magazine*, *Parliamentary Register*, *Monthly Review*, etc. : il paroît tous les jours, douze à quinze feuilles publiques, des *Morning Cronicle*, *Evening Cronicle*,

(1) Les maladies les plus communes, en Angleterre, sont des nœuds qui viennent aux enfans et qu'on attribue à l'humidité du climat : le scorbut qui vient du grand usage de viandes salées, sur-tout parmi les marins, et le nombre en est grand : la goutte qui tient à l'usage des liqueurs fortes; et la *consumption*, la phthisie, maladie de langueur dont infiniment de personnes sont atteintes, et qui vient du climat, puisque le remède le plus sûr est de la quitter dès les premiers indices du mal, pour aller respirer l'air des climats méridionaux.

St. Jame's Cronicle, Morning Herald, General Advertiser, Public Advertiser, Public Ledger, the Times, the World, the Star, etc.; et il en naît et en meurt tous les ans : j'ai vu naître les quatre derniers depuis que je suis en Angleterre. Ces feuilles se copient les unes les autres, et se remplissent d'annonces de spectacles, de places, de livres et d'effets à vendre, de débats du parlement, de nouvelles vraies ou fausses, de mauvaises pointes, et d'histoires scandaleuses: en général, elles s'attachent à un parti et s'en font soutenir. Le *Morning Cronicle and London Advertiser*, rédigé par Woodfall dont la mémoire est un prodige, et qui rapporte les débats du parlement avec des détails étonnans, est dans ce moment le plus renommé des papiers ministériels; et le *Morning Herald*, dont le rédacteur a été mis plusieurs fois à l'amende pour sa causticité, et qui tombe à chaque instant avec la plus grande véhémence sur le corps des ministres, est le plus renommé de ceux de l'opposition que les feuilles ministérielles ne ménagent pas davantage (1).

Ces gazetiers ont leurs bureaux où se portent les articles qu'on veut faire insérer dans leurs feuilles, articles dont le prix est fixé à tant

(1) Voyez l'appendice, note FF.

par ligne, et dont ils répondent, ce qui les leur fait recevoir avec quelque précaution. La plus grande qu'ils prennent relativement aux satyres dont ils parsèment leurs ouvrages, est de ne jamais nommer la personne qui en est l'objet, et de se contenter de la désigner de manière qu'elle ne puisse être méconnue, mais de manière aussi à ne donner prise à aucune poursuite judiciaire. Que des personnes portées par une ardente ambition à des postes élevés, s'y trouvent exposées à la critique du public intéressé à surveiller leur conduite, il n'y a rien là d'étrange; ce stimulant peut avoir son degré d'utilité, et l'ambition satisfaite, la considération, le crédit, le profit dédommagent de ce qu'il peut avoir d'amère : mais que des individus obscurs, sans ambition, menant une vie retirée; que des femmes qui sortent à peine de l'intérieur de leur ménage, soient impunément en proie aux grossières méchancetés, aux plaisanteries déchirantes de vils écrivains mercénaires qui ne remplissent leurs feuilles de fiel que pour mieux les vendre; c'est sans contredit un des plus grands fléaux qui puisse affliger la société.

Ces satyres ne sont pas les seules à craindre, en Angleterre, il y en a de plus redoutables en ce qu'elles sont plus frappantes et plus dura- Caricatures.

bles : ce sont les caricatures qui y abondent, et dans lesquelles on joint toujours, à la ressemblance, des marques qui ne laissent aucun doute sur ceux qu'on désigne. Personne n'en est à l'abri, pas même le roi. On vend publiquement dans ce moment une caricature qui représente M. Hastings vêtu en Indien, menant dans une brouette le roi et le chancelier, avec cette épigraphe : *Ce qu'un homme achète il peut le vendre*. Le prétendu mariage du prince de Galles donna lieu, il y a deux ans, aux caricatures les plus licencieuses : une entre autres le représentoit dans les embrassemens les plus étroites de madame Fitz-Herbert, et le désignoit par son ordre de la jarretière, son titre d'altesse, et ces mots : *The prince in Fitz*. Il attaqua l'auteur avec assez peu de succès pour être obligé de faire avec lui un accommodement à la suite duquel parut une autre caricature qui représentoit ce prince dans un état de repos, avec ces mots au bas : *The prince out of Fitz to the satisfaction of all the parties*. MM. Pitt et Fox paroissent tous les jours sous les formes les plus ridicules dans de nouvelles caricatures : le moindre événement qui fasse tant soit peu de bruit, ne regarda-t-il souvent même que des particuliers, en produit ; et des boutiques qu'on trouve à chaque coin de rue, en sont remplies.

C'est ainsi que tout dégénère en abus, que la liberté de la presse, garant le plus sûr de la liberté des citoyens, les arts faits pour embellir leur vie, sont devenus leur fléau. A la vérité, ces calomnies, ces méchancetés, ces satyres sont si communes qu'on n'y fait presqu'aucune attention, et qu'on s'est habitué à les mépriser : mais une ame sensible peut en être affectée, mais il est des circonstances où elles peuvent nuire essentiellement.

Beaux arts.

Les Anglois n'ont jamais montré beaucoup de goût pour les beaux arts, et c'est, je crois, la nation de l'Europe qui a produit le moins d'artistes distingués. Charles Ier. les aima, les protégea, et attira en Angleterre Rubens et Van Dyck, qui y formèrent des élèves : sir Petro Leli peignit quelques portraits dans le genre de Van Dyck, et sir James Thornhill imita Rubens dans ses fresques ; il y a quelques belles choses de lui dans le plafond de la grande salle de l'hôpital de Greenwich : Hogarth vint après, peignit des scènes grossières, et fut estimé parce qu'on y trouva de la vérité : aujourd'hui West et sir Joshua Reynol ds se font remarquer parmi les peindres anglois, le premier par des ébauches bien composées et faites avec hardiesse et facilité ; le second par une assez grande manière qu'il doit à l'étude des grands maîtres, un dessin

d'une élégance peut-être un peu affectée, et un coloris brillant qui tient de celui du Guerchin, mais qui passe vîte : les dessins qu'il a faits pour les peintures sur verre d'Oxford, lui font honneur pour la pureté, la légéreté, l'élégance des formes, et la beauté des caractères de tête.

Dans la sculpture, Bacon qui a fait le mausolé du lord Chatam, n'est pas sans quelque mérite : la composition de ce grand monument est mauvaise ; mais il y a de beaux détails, des figures d'un beau caractère et bien drapées. Les Anglois ont été plus heureux en architecture : Inigo Jones qui a bâti *White-Hall*, Wren qui a bâti Saint-Paul, peuvent presque rivaliser avec les Bramantes et les Palladios ; et sir William Chambers qui achève dans ce moment *Somerset-House*, seroit par-tout un artiste distingué. La gravure y atteint un grand degré de perfection et les meilleurs graveurs de l'Europe se trouvent aujourd'hui à Londres.

C'est par amour-propre, par ostentation, sans les aimer, sans s'y connoître que les Anglois protègent les arts et en achètent chèrement les productions. Il y a tous les jours cinq ou six grandes expositions de tableaux à vendre, que les marchands ont grand soin de vanter beaucoup, et où l'on trouve quelquefois des cho-

ses assez belles noyées dans une infinité de choses au-dessous du commun. Les artistes anglois qui pour la plupart cultivent moins leurs talens par goût que par spéculation, et qui cherchent peu à les perfectionner, sont presque tous eux-mêmes marchands de tableaux, et on va voir leur galerie et leurs ouvrages pour un sheling, ainsi que les expositions publiques. Rien au monde de plus pitoyable que celles que j'ai vu; on y admiroit froidement de mauvais portraits, et personne ne daignoit jeter les yeux sur les sacremens du Poussin, que le duc de Rutland venoit d'acheter de la marquise Bocca-Paduli, et qu'on avoit placé dans une salle voisine. La gravure n'est autant encouragée que parce qu'elle est devenue un objet de commerce et qu'elle prête davantage à des spéculations : beaucoup de peintres travaillent pour des graveurs, et beaucoup de graveurs pour des entrepreneurs. On vient d'assurer 2000 liv. st. à Bartholozzi, le meilleur graveur d'aujourd'hui, pour graver la mort du lord Chatam, mauvais tableau de Copley, surchargé de portraits; mais on s'étoit assuré d'avance de 3000 liv. st. de souscription.

Quant à la musique qu'on ne laisse pas de cultiver beaucoup, ce qu'on aime particulièrement, c'est de la vieille musique d'Handel qui a composé dans le genre de Lulli : ce sont de Musique.

tristes romances écossoises, des lamentations de la reine d'Ecosse, des *catches*, des *glees*, espèces de fugues et de canons qui ont deux ou trois cents ans, et qu'on fait valoir comme le vin, en raison de leur âge. Il y a cependant à Londres, un grand opéra italien qu'on suit parce que c'est le spectacle à la mode : Marchesini, le premier chanteur de l'Italie, y seroit peut-être tombé à son début, sans les étrangers qui s'y trouvoient et le soutinrent, et ses talens et ses efforts ne lui ont procuré que de foibles succès; mais quoiqu'on le goûtât peu, on ne vouloit pas moins, par vanité et parce qu'on le payoit cher, l'avoir dans tous les concerts.

Académies. L'Angleterre a aussi ses diverses académies: la société royale incorporée par lettres patentes en 1663, à la suite de quelques conférences que des savans et des gens de lettres d'Oxford, avoient eu entre eux pendant les guerres civiles : elle est fort nombreuse, l'admission en étant très-facile, et se soutient par des contributions de ses membres : tout ce qui concerne les sciences est de son ressort : un conseil de vingt membres choisis périodiquement, mais dont font toujours partie les deux secrétaires et le président de la société, qui sont élus à perpétuité, en dirige les travaux : ce président est dans ce mo-

ment sir Joseph Banks, botaniste, connu par un voyage autour du monde et une très-grande fortune. La société des antiquaires, établie en 1751 : elle s'occupe particulièrement des antiquités qui peuvent se rencontrer dans la Grande-Bretagne. La société pour l'encouragement des arts et des manufactures, établie en 1753, et composée d'un nombre très-considérable d'associés dont les souscriptions forment des prix d'encouragement pour des inventions, et dont les nombreuses correspondances sont utiles aux progrès des arts et du commerce. Les artistes forment d'ailleurs depuis 1765 une société particulière composée de peintres, sculpteurs, architectes et graveurs, et qui est indépendante d'une académie royale des arts établie en 1768, laquelle entretient quelques sujets à Rome, ce qu'elle peut faire de mieux.

RÉSUMÉ.

Telle est cette nation justement célèbre, qui avec des traits marquans et communs à tous les individus, réunit les qualités les plus opposées, les contrastes les plus frappans : de la hauteur, et de la servilité : de la fierté, et de la vénalité : de la dureté, et de l'humanité : de la morgue, et de la mauvaise honte : de la raison, du jugement, des connoissances ; et des folies religieuses, des préjugés de toute espèce : l'orgueil de la liberté ; et la presse pour la marine, les engagemens perpétuels dans le militaire : une prodigalité presque toujours ridicule, et une économie souvent sordide : un grand luxe extérieur, de la mesquinerie dans la vie domestique : des femmes sages, timides, modestes ; des hommes souvent effrontés, débauchés, cra-

puleux : des maris qui estiment leurs femmes et qui les traitent avec mépris : chez laquelle la propreté est poussée au plus haut degré ; et où le même verre est commun à plusieurs personnes, où un vase de nuit est un meuble de salle à manger : l'apparence de la plus parfaite égalité; et tous les rangs, toutes les places marquées et vivement disputées, même dans les plaisirs publics : une aisance généralement répandue, presque jamais l'aspect de la misère ne frappant les yeux, ne blessant le cœur; et tous les visages portant l'empreinte de la tristesse et de la mélancolie : où la liberté de la presse faite pour protéger les citoyens en est devenu le fléau : nation active et courageuse dans les entreprises, froide et impassible dans les plaisirs : qui parle sans cesse de sentiment et de bonheur domestique; et qui court sans cesse après la dissipation et le plaisir, abandonne ses enfans à eux-mêmes dès leur adolescence, et délaisse ses parens dans leur vieillesse : qui, avec de l'énergie, de la réflexion, l'amour de l'indépendance, adopte aveuglement en fait d'affaires publiques, la façon de penser d'un chef de parti : qui aime exclusivement son pays, ses mœurs, son régime diétitique, sa société ; et dont tant d'individus s'exilent volontairement pour la vie : qui, par inquiétude, par avidité, par ambition,

n'aime et ne désire que la guerre, et qui attache exclusivement sa prospérité au commerce essentiellement fondé sur la paix.

Telle est cette nation qui, par sa position insulaire, se trouve à l'abri de toute espèce d'invasion : dont les forces offensives et défensives, loin d'être inutiles et à charge en tems de paix, servent alors à accroître les richesses qu'elles avoient défendues en tems de guerre, le commerce qu'elles avoient protégé : où tous savent également et commander et obéir : où nul homme, d'après la sagesse des loix et l'impartiale administration de la justice, n'en peut opprimer un autre : où la presse rend chacun attentif sur les coups qu'on pourroit porter à sa liberté : où l'intérêt individuel, la part qu'ont les particuliers dans les fond publics, la crainte des troubles qui les détruiroient, soutiennent le crédit du gouvernement, appuient ses mesures administratives, et lui assurent dans de nouveaux impôts ou de nouveaux emprunts, les ressources que peuvent nécessiter les circonstances : nation dont le penchant pour la mer et des navigations lointaines et périlleuses, entretiennent le courage au milieu de l'opulence et du luxe ; dont l'industrie est sans cesse excitée par le besoin et l'amour des richesses, dont l'avidité voudroit envahir le commerce de l'univers ; et

l'ambition de tout soumettre à ses loix : que les puissances étrangères doivent traiter avec fierté, n'en exigeant que des choses justes, mais les exigeant avec fermeté et presque les armes à la main ; à qui il faut sur-tout qu'elles se gardent de témoigner la moindre crainte ou la moindre foiblesse, si elles ne veulent courir le risque d'en être méprisées, et bientôt après opprimées.

L'Angleterre paroît en ce moment dans un grand état de prospérité : tout y annonce l'abondance, ses villes de commerce et de manufactures s'accroissent journellement, et l'industrie vient d'être encore excitée à faire de nouveaux efforts par le traité de commerce avec la France : tout y est dans la plus grande activité, la circulation y est prodigieuse, et le luxe se répandant dans toutes les classes de la société, y occasionne une immense consommation, premier mobile de ses richesses : sa marine est sur un pied respectable, et son commerce, ses pêcheries, qui augmentent de jour en jour, assurent à ses flottes de nombreux et excellens matelots : ses revenus sont très-considérables, et si quelques dettes non fondées occasionnent annuellement un déficit, le gouvernement le fera disparoître aisément, lorsque, suivant les conseils de l'opposition elle-même, il se décidera

à les fonder et à faire ainsi l'aveu pénible d'un nouveau besoin, ou qu'il voudra y employer les ressources que peuvent lui procurer de grandes diminutions de dépenses dans son administration, et la réforme d'une foule d'emplois inutiles : elle s'est relevée plus puissante que jamais, d'une guerre qui paroissoit devoir l'écraser, qui lui a couté la majeure partie de ses colonies d'Amérique, et ce qui est pire a accru de cent millions sterlings le fardeau de sa dette publique; mais la France, sa rivale, a augmenté la sienne dans la même proportion; et l'état du commerce de l'Angleterre et de ses manufactures, le langage de ses négocians et des personnes qui tiennent au gouvernement, prouvent qu'elle a peu à regretter les provinces qui se sont séparées d'elle.

Un esprit mercantile trop commun encore aujourd'hui, s'étoit emparé de l'administration depuis l'établissement de ses colonies : c'étoit par leur moyen seul que le royaume devoit s'enrichir, il falloit donc en accaparer le commerce devenu l'idole de la nation, et ce commerce l'entraîna dans les guerres de 1740, 1756 et 1774, guerres qui lui coutèrent deux cents millions sterlings, dont elle paie six à sept millions d'intérêt, et dont le but étoit de conserver un commerce exclusif qui lui donnoit une

balance favorable de douze à quinze cents mille livres sterlings (1), payables à des termes très-éloignés. Si,en perdant cette Amérique qui lui a couté si cher, elle a perdu l'occasion de renouveller tous les quinze ou vingt ans des guerres aussi ruineuses; si l'administration instruite par une aussi fatale expérience, s'est enfin soustraite au despotisme frénétique d'un commerce qui cherche à tout envahir, dont la cupidité se porte par-tout et sur tout, et qui exige impérieusement l'appui du gouvernement dans ses vastes et chimériques projets; cette perte est plus avantageuse que malheureuse pour l'Angleterre.

Toute puissance qu'un hasard heureux et quelques conquêtes éloignées placent pour un moment au-dessus du rang que la nature lui a assigné, finit tôt ou tard par y rentrer, et toujours avec désavantage. Si l'Angleterre n'avoit point eu ses colonies d'Amérique, elle auroit une dette de deux cents millions sterlings de moins, et les descendans de ceux qui les ont peuplées cultiveroient à présent des champs fertiles dans les landes qui la couvrent, et consommeroient encore les produits de ses manufactures (2).

---

(1) Voyez page 69.

(2) « Aucun pays, » dit l'auteur des lettres sur l'histoire d'Angle-

Il est tems que l'Angleterre sorte de l'illusion où ses succès et sa prospérité l'ont entraîné; qu'elle renonce à l'orgueil, à la présomption, à l'avidité et à la duplicité qui font depuis long-tems la base de sa conduite politique, et qui lui ont aliéné presque toutes les nations de l'Europe: qu'elle remarque que ses succès fondés sur des opérations hardies, souvent téméraires, furent dus, en grande partie, à la mollesse, à l'irrésolution, à l'inconduite de ses rivaux, et que les nombreux alliés que lui avoit donné l'ambition de Louis XIV qu'on prétendoit ridiculement tendre à la monarchie universelle, disparurent tous dès qu'ils la virent tendre elle-même à un commerce universel: qu'elle se rappelle l'abandon où elle s'est trouvée dans la dernière guerre, qui l'eût peut-

---

terre attribuées au lord Litleton, « ne doit se reposer sur une force « éloignée, la vraie puissance doit être chez soi. Quand les bran« ches d'un grand empire deviennent plus puissantes que le tronc, « au lieu de l'aider dans sa croissance, elles ne font que le surchar» ger et lui enlever sa nourriture. Le mécontentement que plu« sieurs personnes ont montré à la dernière paix, de ce que nous « n'avions pas insisté sur des conditions plus dures et accru nos « possessions, étoit donc mal fondé; puisqu'il est probable « que nous en avons déja plus que le gouvernement ne peut ad« ministrer. Il est une certaine étendue d'empires qu'un homme « d'état peut gouverner; au-delà leur grandeur n'est qu'un em« bonpoint mal sain, et leur magnificence une vaine pompe. »

être écrasée sans l'avidité des autres nations commerçantes d'Europe(1) : qu'elle pèse attentivement les avantages de l'alliance qu'elle vient de contracter avec la Prusse, qui passe pour ne s'être jetée dans ses bras, que parce que la France n'a pas voulu se prêter aux conditions que cette puissance lui proposoit, alliance qui l'entraîne inévitablement dans toutes les querelles de l'Allemagne(2), où d'ailleurs une politique inquiète et turbulente pourroit seule l'engager à prendre part : qu'elle apprécie enfin son autre alliance avec la Hollande, où des discordes intestines, étouffées momentanément, n'attendent qu'une occasion favorable pour renaître, et dont le parti opprimé faciliteroit l'entrée aux ennemis, avant qu'il lui soit possible d'y apporter le moindre obstacle.

Il est tems que réflechissant sur le progrès des lumières, dont l'effet inévitable est de porter chaque nation à fabriquer elle-même ceux des produits de son sol que son intérêt lui indique devoir l'être chez elle, l'Angleterre envisage avec courage le moment qui s'approche où les grands avantages de son commerce extérieur vont disparoître (3) ; qu'elle se persuade que

(1) Voyez page 36.
(2) Voyez l'appendice, note GG.
(3) Voyez l'appendice, note HH.

c'est de son intérieur seul que peut naître sa puissance réelle et permanente, et que les meilleurs, les plus sûrs consommateurs des produits de ses manufactures sont ses habitans; et qu'elle cherche à en augmenter le nombre par le défrichement de la quantité prodigieuse d'excellens terrains qu'une politique barbare abandonne aux troupeaux au lieu d'y nourrir des hommes (1): il est tems que considérant combien est fragile la base sur laquelle repose sa prospérité, le crédit (2), elle cherche à réprimer l'insatiable cupidité de ses spéculateurs, qui, dans cet instant même, occasionne tant de troubles et d'inquiétudes parmi ses manufacturiers et ses négocians; qu'elle songe enfin que la guerre est le fléau le plus redoutable d'un pays dont la prospérité est fondée sur le commerce, et que le plus grand des bienfaits dont il puisse jouir est la paix.

L'Angleterre n'a qu'une rivale, la France, et cette rivale seule peut lui assurer ce bienfait. Par préjugé national, par orgueil, par crainte, l'Angleterre jalouse cette nation, elle la hait, elle tremble à l'idée des changemens

---

(1) Voyez l'appendice, note II.

(2) « Le crédit public, » disoit le lord Oxford, « est au peuple « anglois ce que l'ame est au corps. »

avantageux qu'elle entrevoit pouvoir être la suite des mouvemens intérieurs qui l'agite dans ce moment, et elle a sans cesse les yeux fixés sur toutes ses démarches : la France arme-t-elle un vaisseau, fortifie-t-elle une de ses places, fait-elle faire quelque mouvement à ses troupes ; les papiers publics, une foule de pamphlets, un parti au parlement qui croit gagner de la popularité en déclamant contr'elle, s'empressent d'en avertir la nation, de lui dénoncer les vues ambitieuses de sa rivale, et d'exciter à en punir l'audace ; langage ridicule et méprisable, qui, à chaque occasion, se répète jusqu'à satiété et qui porte bien plus le caractère de la foiblesse que de la force et du courage.

La France qui n'a pas besoin d'être ambitieuse et à qui des conquêtes ne seroient qu'à charge et inquiétantes ; qui doit à son heureuse position, à la beauté de son climat, à la fertilité son sol, des richesses indépendantes du caprice de ses voisins et dont rien ne peut la priver ; qui pour augmenter sa puissance déja trop formidable aux autres nations de l'Europe, n'a qu'à veiller sur son intérieur et exciter la confiance et l'industrie de ses habitans : la France sans orgueil, sans préjugé national et sans crainte, plus sage que l'Angleterre, a eu la noblesse de lui faire pressentir, en lui proposant le traité

de commerce, qu'elle désiroit son alliance et la paix durable qui en seroit l'objet; mais la nation angloise est loin encore de faire le même vœu : ce n'est pas qu'il ne se trouve chez elle une classe d'hommes nobles, généreux, remplis de connoissances, dirigeant la plupart des grandes opérations de son commerce et consultés souvent par le gouvernement, qui au-dessus des préjugés grossiers du vulgaire, ne reconnoissent hautement tous les avantages qu'elle auroit à retirer de cette alliance : des écrivains distingués, des orateurs célèbres, des ministres ont été même jusqu'à les indiquer publiquement, jusqu'à faire l'éloge des François.

Hume a osé dire, « qu'ils étoient le seul peu-
« ple excepté les Grecs, qui eussent été à la
« fois philosophes, poëtes, orateurs, histo-
« riens, peintres, architectes, sculpteurs et
« musiciens : que relativement au théâtre, ils
« avoient surpassé les Grecs qui surpassoient de
« beaucoup les Anglois; et que pour la vie pri-
« vée, ils avoient perfectionné le plus utile et
« le plus agréable de tous les arts, l'art de vivre,
« l'art de la société et de la conversation. »

Le lord Sheffield, en plaignant la politique misérable et la jalousie qui règne entre la France et l'Angleterre, et qui « réduit à rien le com-
« merce entre deux des nations les plus éclairées,

« les plus libérales et les plus riches qui aient ja-
« mais existées, » s'écrie : « Nous croyons qu'il
« est nécessaire d'appeler la France notre ennemi
« naturel ; s'il faut que nous ayons un ennemi
« naturel, il est heureux pour nous que ce soit
« une nation civilisée, brave et généreuse. »

M. Pitt repoussant l'année dernière avec force l'assertion de Fox, qui, déclamant violemment contre la France, l'avoit appelée « l'ennemi naturel, inaltérable de l'Angleterre, » dit, « que son esprit se révoltoit à cette assertion « qu'il regardoit comme monstrueuse ; que supposer qu'une nation peut être l'inaltérable ennemie d'une autre nation, étoit une foiblesse, « une puérilité qui n'avoit pour fondement ni « l'expérience des nations, ni l'histoire de l'homme, et qui n'étoit qu'une satyre de la formation des sociétés politiques....... Le traité « de commerce, ajouta ce ministre, tend à encourager les relations amicales entre les deux « nations, à leur communiquer réciproquement « leurs goûts et leurs habitudes, à les leur rendre « plus chers, par les bénéfices mutuels qu'elles « en retireront, et à maintenir ainsi entr'elles « une heureuse harmonie.........Si la France, « ajouta-t-il encore, par une disposition particulière de la Providence, est douée plus qu'aucune autre contrée sur la terre, des avanta-

« ges qui rendent la vie heureuse, en fait de cli-
« mat, de sol et de productions naturelles; l'An-
« gleterre possède de son côté, grâce à sa cons-
« titution libre, à l'égale sécurité qu'inspirent
« ses loix, une énergie dans ses entreprises, une
« constance dans ses efforts, qui ont porté gra-
« duellement sa prospérité commerciale au point
« où elle se trouve, et qui lui ont procuré les
« moyens de fournir à ses voisins des objets qui
« embellissent la vie, en échange de l'abon-
« dance de leurs productions naturelles. Ainsi
« donc une connexion intime et amicale sem-
« ble être indiquée entre'eux, au lieu de cet état
« d'inimitié naturelle, qu'on ose dire avec as-
« surance, être les vrais sentimens politiques qui
« les anime. »

Mylord Lansdown rappeloit en même tems à la chambre des Pairs, « que la France avoit
« été souvent l'alliée de l'Angleterre, sous Eli-
« sabeth, sous Cromwell, sous les Stuarts, et
« que sir Robert Walpole, pendant sa longue
« administration, avoit toujours maintenu en-
« tre les deux nations la meilleure intelligence:
« il assuroit que des idées libérales se répan-
« doient par toute la France et y prévaloient
« sur l'amour des conquêtes: il prouvoit que plu-
« sieurs des guerres de ce siècle n'avoient été
« l'effet ni de sa politique, ni de son ambition;

« et il ridiculisoit également cette idée d'un en-
« nemi naturel. »

Puissent de tels écrivains, de tels orateurs parvenir à détruire promptement les préjugés qui déshonorent une nation, d'ailleurs philosophe, éclairée, noble, généreuse : puissent deux nations qui s'estiment et sont faites pour s'aimer, se réunir par une alliance solide et durable, augmenter par une grande communication la masse de lumières qui les distingue, joindre leurs forces et leurs moyens pour maintenir par-tout l'ordre et la tranquillité, punir l'ambitieux qui voudroit troubler ses voisins, et imposer à l'Europe entière la douce loi d'une paix inaltérable.

APPENDICE.

APPENDICE.

Note A, page 44.

Le commerce a depuis continué à s'accroître d'une manière progressive et réellement étonnante. Les exportations montèrent, en 1792, année qui précéda la guerre, à 24,905,200 liv. st., et furent les plus fortes connues alors : en 1795, trois ans après, malgré la perte du commerce de la France que le lord Hawskesbury, président du tribunal de commerce, portoit à 800,000 liv. st., du commerce des Pays-Bas, qu'il portoit à 1,000,000 liv. st., et de celui de la Hollande qu'il évaluoit 1,600,000 liv. st., les exportations furent à 27,270,000 liv. st., et on faisoit monter le nombre des bâtimens marchands appartenant à la Grande-Bretagne à seize mille huit cent deux, portant un million cinq cent quatre-vingt-neuf mille cent soixante-deux tonneaux, et montés par cent dix-neuf mille cent quatre-vingt-quatorze matelots. Accroissement du commerce.

VALEUR

Des importations et des exportations de la Grande-Bretagne, dans les dix années qui précédèrent 1796.

ANNÉES.	IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
En 1786....	15,786,072	7	6	16,305,866	8	2
En 1787....	17,804,814	16	1	16,869,789	6	6
En 1788....	18,027,170	1	3	18,124,072	15	9
En 1789....	17,821,102	10	7	19,340,548	17	7
En 1790....	19,130,886	5	3	20,120,121	17	2
En 1791....	19,669,782	13	2	22,731,995	7	3
En 1792....	18,659,358	6	7	24,905,200	3	5
En 1793....	19,256,717	9	8	20,390,180	6	10
En 1794....	22,288,894		5	26,748,083	8	10
En 1795....	22,736,681	18		27,270,553		5

(Voyez les états ci-contre.)

ÉTIONS

NE.

IQUE.

Nou	2	672,337	2	11
New	4	1,346,634	3	10
Penn	4	1,307,736	13	4
Mar	9	656,148	2	8
Virg	8	771,487	2	1
Car	5	15,768	11	6
Car	6	470,429	9	7
Geo	8	13,573	12	8
T	10	5,254,114	18	7

N

	d.
2	2
9	6
3	4
4	8
3	6
2	10
4	5
0	6
5	
0	11

G

ΓINENTALES.

EN 1794.			EN 1795.		
liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
83,238	15	9	32,590	7	5
130,041	17	11	132,801	19	10
886	15	11	1,633	5	8
399,920	14	7	357,698	7	10
121,037	14		170,479	1	6
42,811	13	9	92,166	11	10
46,903	10		28,232	12	7
146,430	19	3	184,178	18	3
971,271	11	2	999,781	4	11

LOISES.

N S

,157	1	11
,267	15	5
,636	12	5
,840	6	2
......		
,761	10	

.....		....		
7	1	1,216	1	4
3		4,753	11	2
.....		....		
.....		67,638	15	4
.....		....		
.....		12,802	14	[illegible]
8	2	....		
9	5	837	10	
.....		3,837	17	1[illegible]
.....		....		
4	6	....		
.....		....		
14	5	28,096	18	[illegible]
18	11	1,530	19	
8	3	11,593	9	[illegible]
.....		5,787	11	[illegible]
4	2			
2	3	47,192	10	
2	2	24,986	5	
.....		610	8	
8	6	165,120	16	
9	4	3,499,023	12	1
7		120,378	9	1
.....		560,123	14	
6	7	19,256,717	9	

				....		
				....		
	32,512	9	7	22,741	19	11
	355,309	1	11	358,134		10
	182,162	11	6	236,282	11	3
	77,829	16	9	80,916	10	
	152,334	5	8	109,656	17	
	....			3,264	14	8
	11,119	5	7	19,871	19	4
	....			14,425	14	
	....			27,903	14	10
	....			4,648	3	
	554	12	10	1,388	13	5
3	28,293	14	7	2,922	4	
	9,786	6	8			
9	31,492	11	8	46,288	4	3
1	32,275	17	4	42,950	15	11
	42,885	4	7	20,366	7	
9	8,119	18	3	16,524	6	8
8	107,375	19	1	82,992	2	8
o	4,458,475	1	5	5,760,710		8
1	48,880	3	10	65,097	9	8
8	1,115,142	6	2	877,632	15	1
8	22,288,894		5	22,736,689	9	

On a déja vu qu'il avoit été dit au parlement, en 1796, que le commerce de Londres s'étoit accru depuis 1751 d'un à quatre; celui de Bristol d'un à six; celui de Hull d'un à sept; et celui de Liverpool d'un à douze.

D'après un rapport fait aux Communes, en 1797, par son comité des finances, les importations, qui, en 1783, n'avoient été

	liv. st.
qu'à........................	11,651,281
Avoient monté en 1796 à......	21,024,866
Accroissement.............	9,373,585

Et les exportations, qui, en 1783, n'avoient été qu'à..............	13,896,415
Avoient monté en 1796 à......	29,196,198
Accroissement (1)..........	15,299,783

(1) Voyez plus bas note X.

EXPORTATION

DE LA GRANDE-BRETAGNE EN 1797.

MARCHANDISES ANGLOISES.

	1r. SEMEST.	2e. SEMEST.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Alun	19,563	11,507	31,070
Drog. de pharmacie	17,565	28,611	46,176
Vêtemens	7,169	9,783	16,952
Tan	14,842	18,863	33,705
Bierre	30,683	47,223	77,906
Livres	8,247	7,227	15,474
Bronze ouvré (*brafs*)	135,663	59,544	195,207
Chandelles	17,808	23,039	40,847
Bétail rouge et chevaux	7,790	9,630	17,420
Voitures	11,230	7,400	18,630
Charbon	115,876	327,116	442,992
Couleurs pour peindre	44,846	27,468	72,314
Cuivre ouvré (*copper*)	213,102	180,978	394,080
Couperose	11,085	4,892	15,977
Cordage	24,060	18,646	42,706
Blé, farine	24,259	23,364	47,623
Cotons ouvrés	1,114,225	1,031,332	2,145,557
Poisson, harengs	32,184	86,630	118,814
Verreries	58,884	64,078	122,962
Poudre à canon	19,384	25,566	44,950
Quincaillerie (*haberdashery*)	53,187	57,174	110,361

	1[er]. SEMEST.	2[e]. SEMEST.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Chapeaux de castor	64,722	80,798	145,520
Idem de feutre....	42.607	53,886	96,493
Houblon.........	8,209	56,344	64,553
Clous...........	24,013	27,154	51,167
Fer ouvré.........	413,307	550,212	963,519
Plomb...........	69,017	43,739	112,756
Cuir tanné.......	15.620	16,701	32,321
Idem ouvré.......	38,473	39,728	78,201
Toiles...........	183,036	352 711	535,747
Mélasses.........	9,464	10,041	19,505
Munitions de guerre	40,000	9,000	49,000
Huile de baleine...	3,301	14,236	17,537
Vaiss. d'étain (*pewter*)...........	33,551	47,236	80,787
Orfevrerie........	18,558	15,598	34,156
Lard............	12,313	19,338	31,651
Biscuit..........	10,048	13,441	23,489
Fromage........	7,053	12,040	19,093
Sel gemme.......	19.727	15,579	35,306
Sel blanc.........	53,090	40,582	93,672
Soieries.........	124,456	80.068	204,524
Soie torse (*sewing*)	56,197	33,616	89,813
Savon...........	18,189	30,753	48 942
Papier (*stationary*)	7,060	14.884	84,944
Acier............	51,609	19,[illegible]81	70,890
Bas de fil........	45,599	52,258	97,857
Sucre rafiné......	298,056	187,071	485,127
Etain (*tin*).......	27,831	145,951	173,782
Horlogerie.......	23,317	35.065	58,382
Etoffes de laine...	1,846,525	2,743,195	4,589,720
Coton filé........	6,383	3,460	9,843
Articles divers qui ne passent pas 10 mille l. st. chaque	873,288	1,605,183	2,478,471
TOTAL......	7,426,276	8,439,220	15,865,496

MARCHANDISES ÉTRANGERES.

	1[r]. SEMEST.	2[e]. SEMEST.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Potasse (*pearl-and-pot-ashes*)	1,180	12,805	13,985
Borax raffiné	8,258	1,161	9,419
Quinquina	2,983	3,728	6,711
Rhubarbe	39,562	29,641	69,203
Cochenille	39,340	6,840	46,180
Fustet	16,413	2,764	19,177
Indigo	380,880	225,029	605,909
Bois de campêche	22,721	16,310	39,031
Nicoragua	2,737	818	3,555
Lin écru	1,028	6,018	7,046
Cacao	12,911	53,171	66,082
Café	1,376,602	3,060,928	4,437,530
Gingembre	18,128	27,497	45,625
Poivre	86,716	60,463	147,178
Piment	12,834	4,034	16,868
Riz	30,089	39,696	69,785
Sucre	574,179	786,652	1,360,831
Thé	152,181	201,681	353,862
Fer en barres	21,971	60,237	82,208
Toiles d'Allemagne	12,184	21,002	33,186
Idem d'Irlande	83,492	112,788	196,280
Idem de Russie	13,446	19,690	33,136
Toiles de coton des Indes	967,604	555 641	1,523,245
Mousselin. des Ind.	331,224	303,056	634,280
Nanquins	14,881	7,329	22,210
Etoffes des Indes prohibées	353,599	321,514	675,113
Bœuf salé	12,746	20,599	33,345
Beurre	4,382	11,940	16,322
Porc salé	7,232	19,458	26,690

	1r. SEMEST.	2e. SEMEST.	TOTAL.
	liv. st.	liv. st.	liv. st.
Sel.............	15,788	13,773	29,561
Soie écrue du Bengale...........	17,800	20,083	37,883
Soie torse........	3,241	24,720	27.961
Peaux de castor...	3,082	3,321	6,403
Idem de daim.....	23,873	15,453	39,326
Rhum...........	86,133	26,309	112,442
Tabac...........	151,544	155,695	307,239
Vins de France...	32,464	19,700	52,164
Idem de Porto....	14,945	14,162	29,107
Idem d'Espagne...	3,316	4,109	7,425
Coton..........	15,419	13,274	28,693
Articles divers....	310,939	255,012	565,951
TOTAL.....	5,280,046	6,558,101	11,838,147
Total des denrées britanniques.......			15,865,496
EN TOUT.....................			27,703,643

ÉTAT

De la valeur des importations et des exportations de la Grande-Bretagne dans les dix années antérieures à 1799.

IMPORTATIONS.

ANNÉES.	De par-tout sauf l'Inde et la Chine		De l'Inde et de la Chine.		TOTAUX.	
	liv. st.	sh.	liv. st.	sh.	liv. st.	sh.
1789.	14,461,954	9	3,359,148	1	17,821,102	10
1790.	15,981,015	11	3,149,870	14	19,130,886	5
1791.	15,971,069		3,698,713	13	19,669,782	13
1792.	16,957,810	17	2,701,547	9	19,659,358	6
1793.	15,757,693	16	3,499,023	13	19,256,717	9
1794.	17,830,418	19	4,458,475	1	22,288,894	
1795.	16,976,179	1	5,760,710	8	22,736,889	9
1796.	19,800,957		3,386,362	18	23,187,319	18
1797.	17,063,704	8	3,950,162	9	21,013,956	17
1798.	20,236,285	19	5,417,714		25,654,000	

EXPORTATIONS.

ANNÉES.	MARCHANDISES ANGLOISES.	MARCHANDISES ÉTRANGÈRES.	TOTAUX.
	liv. st. sh.	liv. st. sh	liv. st. sh.
1789.	13,779 506 2	5,561,042 14	19,340.548 16
1790.	14,921.084 9	5,199.037 7	20,120,121 17
1791.	16.810 018 16	5,921,976 10	22,731,995 7
1792.	18,336,851 6	6,568,348 16	24,905,200 3
1793.	13,892,268 17	6,497,911 9	20,390 180 6
1794.	16,725,402 16	10,0[illegible]3,564 19	26,748,967 15
1795.	16,527,213 2	10,785,125 15	27,312,338 17
1796.	19,106.444 17	11,317.740	30,424,184 18
1797.	16,903,103 6	12,013,907 2	28,917.010 8
1798.	19,771,510 11	13,883,885 18	33,655,396 8

Nota. Je crois devoir observer que ces divers états quoique sortis du même bureau ne sont pas pour cela toujours d'accord. Le tableau des exportations de la Grande-Bretagne en 1797, dressé par M. Thomas Irving, le 18 avril 1798, ne les porte qu'à 27,703,643 liv. st. (voyez page 289), elles sont portées ici à 28.917,010 liv. st., et dans un état produit par le lord Aukland à la chambre des Pairs, le 8 janvier 1799, elles le sont à 29,217,041 liv. st. : peut être cette différence tient-elle à quelques fautes d'impression.

L'inspecteur-général des importations et exportations, M. Thomas Irving, en dressant, le 1 mars dernier, l'état ci-dessus pour la chambre des Communes, l'avertit que si on prenoit pour base les déclarations de la valeur des marchandises faites dans le dernier semestre de 1798, d'après la loi qui impose une taxe sur leur valeur déclarée, pour frais de convois; on trouveroit que cette valeur excède celle fixée par le tarif des douanes, sur laquelle se paient les droits et dont on se sert dans tous les états de douanes, de soixante-onze pour cent sur la totalité des marchandises britanniques.

Il s'étoit servi pour cette appréciation de l'état suivant.

Etat de la différence en plus ou en moins entre la valeur réelle donnée par les négocians aux marchandises exportées dans le quartier finissant en octobre 1798, et la valeur donnée à ces mêmes marchandises d'après le taux fixé, il y a plus d'un siècle, dans le livre de l'inspecteur-général des douanes.

La valeur des déclarations excède la valeur légale sur les objets suivans.

Drogues de pharmacie............. de	333 pour 100.
Bierre	106
Livres imprimés	447
Bronze ouvré	158
Chandelles	58
Voitures coupées (*chariots*)	131
Voitures (*coaches*)	158
Cuivre ouvré (*copper*)	19
Idem brut	1,409
Cordeges.	61
Verreries et poteries grossières	334
Verres pour les fenêtres.	207
Cristal (*white flint-glass*)	426
Poudre à canon	106
Quincaillerie (*haberdashery*)	1,147
Chapeaux de feutre.	116
Chevaux	108
Fer ouvré	103
Plomb.	53
Cuir tanné	285
Idem ouvré	60

Mélasses	de	75 pour 100.
Peintures ou gravures		6,053
Etain (*pewter*)		58
Fromages		108
Soie ouvrée		113
Idem torse		54
Etain (*tin*)		10
Etoffes de laine		58

La valeur légale excède les déclarations sur les objets suivans.

Chapeaux de castor	de	10 pour 100.
Toiles unies qui obtiennent des primes d'encouragement		13
Toiles rayées (*checks*)		6
Idem à voiles		38

Les tableaux suivans présentés également à la chambre des Communes, prouvent l'immense accroissement du commerce et des manufactures de la Grande-Bretagne.

Importations.

	liv. st.
Année commune formée sur les six années antérieures à 1784	11,690,829
Idem antérieures à 1793	18,685,390
Idem antérieures à 1799	22,356,296

Accroissement comparé avec la première période	10,665,467
Avec la seconde	3,670,906

Exportations de marchandises britanniques.

	liv. st.
Année commune formée sur les six années antérieures à 1784....	8,616,660
Idem antérieures à 1793	14,771,049
Idem antérieures à 1799	17,154,323
Accroissement comparé avec la première époque	8,537,663
Avec la seconde	2,383,274

Exportations de marchandises étrangères.

Année commune formée sur les six années antérieures à 1784....	4,263,930
Idem antérieures à 1793	5,468,014
Idem antérieures à 1799	10,791,200
Accroissement comparé avec la première époque	6,527,070
Avec la seconde	5,322,986

TABLEAU

De la quantité des principaux articles de matières premières importées et employées dans les manufactures de la Grande-Bretagne, année commune formée sur cinq années antérieures aux suivantes.

LAINE ET COTON.

	COTON.	LAINE D'ESP.	LAINE FILÉE *yarn, woollen or bay.*
	liv. pes.	liv. pes.	quint.
1776......	4,414,737	1,578,605	13,578
1787......	16,031,983	1,975,327	12,047
1792......	28,852,038	3,174,429	6,146
1799......	26,433,730	3,800,583	29,612

CHANVRE ET LIN.

	LIN BRUT.	LIN FILÉ ÉCRU *yarn, linen, raw.*	CHANVRE.
	quint.	liv. pes.	quint.
1776......	254,141	7,847,157	246,573
1787......	245,636	8,873,866	314,986
1792......	232,594	9,781,275	502,253
1799......	290,754	8,148,936	573,358

SOIES.

	Ecrues du Bengale.	Ecrues de Chine.	Ecrues d'Italie et du Levant.	Torse.
	liv. pes.	liv. pes.	liv. pes.	liv. pes.
1776........	182,581	160,265	197,620	361,359
1787........	486,484	189,835	167,281	369,303
1792........	350,003	190,452	242,729	398,519
1799........	291,647	93,198	135,789	342,201

CENDRES.

	Potasse, *pearl-ash.*	Potasse, *pot-ashes.*	*Barilla.*	Soufre.
	quint.	quint.	quint.	quint.
1776........	27,977	22,384	73,065	20,899
1787........	33,684	33,924	57,862	27,468
1792........	39,146	43,204	110,161	35,693
1799........	30,851	42,394	76,493	34,297

TEINTURES.

	Cochenille.	Fustet.	Noix de gale.	Indigo.	Bois de campêche.	Garence.	*Redwood.*	Sumac.	Dents d'éléph.	Cuirs.	Fer en barres.	Huile de poiss. ou de baleine.	Nageoires de baleine
	liv. p.	tonn.	quint.	liv. pes.	tonn.	quint.	tonn.	quint.	quint.	nombre	tonn.	tonn.	quint.
1776	149,891	1,234	1,632	1,176,188	1,672	29,044	347	12,484	690	68,990	44,131	8,974	2,075
1787	242,286	5,519	1,433	1,194,955	5,939	37,294	1,088	13,829	1,339	66,878	44,924	10,288	4,410
1792	178,866	3,022	1,575	1,093,907	5,674	38,816	371	23,492	2,050	180,758	45,454	12,495	8,147
1799	115,632	1,101	2,113	1,412,505	3,529	46,730	168	26,748	1,291	118,388	41,103	11,353	7,464

Le lord Aukland, d'après des états présentés par lui à la chambre des Pairs, états formés d'après les prix courans et d'autres données, *dont l'exactitude*, disoit-il, *étoit incontestable*, portoit, le 11 avril dernier, la vraie valeur des importations liv. st.
de 1798 à....................... 46,963,230

Celle de l'exportation des marchandises britanniques liv. st.
de laine à.............. 9,434,512

De coton............ 4,721,215

Et des autres marchandises................. 19,456,440

33,612,167

Valeur des marchandises étrangères exportées à 14,387,889

La totalité des exportations à.... 48,000,056

Et la totalité du commerce de la Grande-Bretagne à (1)........... 94,963,286

(1) Il résulte de cet état que l'augmentation de soixante-onze pour cent dont parle l'inspecteur des douanes, page 292, ne porte presque point sur les marchandises étrangères (voyez page 291), et que la balance réelle du commerce en faveur de l'Augleterre, qu'on portoit à 4 et à 6 millions lorsque la totalité de ce commerce n'étoit que de 30,000,000 liv. st., n'est plus aujourd'hui que de 1,036,826 liv. st. sur près de 95,000,000 liv. st. de valeur réelle; ce qui prouve et l'absurdité de ces prétendues balances de commerce, et l'immense accroissement de la consommation de l'Angleterre.

Note B, page 49.

Commerce avec l'Allemagne.

La guerre a changé ces rapports : le commerce avec l'Allemagne a plus que décuplé et est devenu le plus considérable.

Note C, page 50.

Règlement pour la traite.

Un acte du parlement de 1788, défend aux bâtimens négriers d'avoir plus de cinq Nègres par deux tonneaux dans les bâtimens de deux cents tonneaux, et plus d'un par chaque tonneau au-dessus de ce nombre dans les bâtimens dont le port est plus considérable : ceux de deux cents tonneaux et au-dessous, ne peuvent porter qu'un mâle de plus de quatre pieds quatre pouces par chaque tonneau, et ceux plus forts, que trois par chaque cinq tonneaux, pour encourager l'exportation des femmes. Ce même acte accorde 100 liv. st. au capitaine et 50 liv. st. au chirurgien si la perte des Nègres, dans la traversée, n'est que de deux pour cent, et la moitié si elle n'est que de deux à trois pour cent.

Non-obstant ce règlement, la perte étoit encore en 1792, dit M. Pitt, de dix pour cent dans le passage, et de cinquante pour cent en tout. L'année précédente, M. Wilberfor-

ce avoit dit aux Communes que ce commerce n'étoit pas moins dangereux pour les matelots que pour les Nègres, et que d'après les rôles des équipages des bâtimens négriers partis de Liverpool et de Bristol, rôles déposés sur le bureau, il étoit prouvé que dans trois cent cinquante bâtimens montés par douze mille deux cent soixante-trois hommes d'équipage, deux mille six cent quarante-trois étoient morts en un an; tandis que sur sept mille six cent quarante hommes, formant les équipages de quatre cent soixante-deux bâtimens allant aux îles, cent dix-huit seulement avoient péri en sept mois.

Un bill de 1798 oblige les bâtimens négriers d'avoir cinq pieds de haut dans l'entrepont, et un espace de huit pieds en superficie pour chaque Nègre.

Note D, page 50.

Depuis 1788, M. Wilberforce renouvelle presque tous les ans avec chaleur, la motion pour l'abolition de la traite, et malgré l'appui constant de MM. Pitt et Fox, elle est toujours rejetée comme contraire à la prospérité des colonies et aux intérêts du commerce de l'Angleterre. « Chaque heure dont vous prolongez la

« traite, » dit M. Pitt aux Communes en 1792,
« vous êtes coupable d'une offense qu'il n'est
« pas en votre pouvoir d'expier, et par votre
« complaisance pour les colons, des milliers
« d'hommes sont à jamais malheureux (*mise-*
« *rable*). .... Chaque année que
« vous continuez cet abominable commerce,
« vous ajoutez des milliers de personnes à la
« liste d'infortunés dont l'état vous frapperoit
« d'horreur si vous pouviez le voir un seul ins-
« tant; mais l'excès même de cette misère vous
« empêche de l'envisager. Cinq cents person-
« nes sur mille qui sont enlevées par ce com-
« merce, périssent dans une scène d'horreur,
« sont de misérables victimes conduites au tom-
« beau; voilà l'effet du système de l'esclavage.
« Le reste corrompu et physiquement et mora-
« lement, couvert de maladies contagieuses,
« infecte la terre même qu'il foule, l'air dans
« lequel il respire et porte avec lui le germe de
« la peste et de l'insurrection dans nos îles. ...
« Je sens si profondement l'infamie de ce com-
« merce, il est tellement impolitique à mes
« yeux, que je rougis de n'avoir pu vous per-
« suader de l'abandonner à l'instant même, de
« prononcer à l'unanimité son immédiate abo-
« lition. Nous ne pouvons être excusables d'en-
« visager ce trafic infernal comme nous le fai-

« sons. C'est la mort même de la justice (*the*
« *very death of justice*) que de prononcer une
« syllabe pour l'appuyer. Je sens que je traite
« ce sujet avec chaleur ; — je sens qu'il m'est
« impossible de faire autrement, et si cela étoit
« je me détesterois moi-même pour ma modéra-
« tion. »

En soutenant la même opinion en 1796, il rappela aux Communes le rapport de l'assemblée de la Jamaïque de 1788, qui regardoit l'abolition de la traite comme *convenable, politique, humaine* et *juste*, et qui demandoit seulement qu'on la continuât jusqu'à ce que le nombre des Nègres des deux sexes étant égal, il y auroit de la probabilité d'en maintenir la population; et il compara cette déclaration avec une pétition de la même assemblée, présentée au parlement cette session, lorsque tous les renseignemens déposés sur le bureau prouvoient que l'époque fixée par elle en 1788, étoit arrivée, et qui demandoit que la traite fut continuée, ce commerce n'ayant rien d'*impolitique*, d'*injuste* et d'*inhumain*.

Note E, page 51.

NOMBRE

Des bâtimens partis d'Angleterre pour la côte d'Afrique.

	EN 1789.		EN 1790.		EN 1791.		TOTAL.	
	bât.	tonn.	bât.	tonn.	bât.	tonn.	bât.	tonn.
De Londres.	9	1,738	15	3,097	25	3,943	49	8,778
De Bristol..	15	2,691	27	4,968	22	4,069	64	11,728
De Liverpool	61	11,081	94	18,260	97	18,614	252	47,955
TOTAL....	85	15,510	136	26,626	144	26,625	365	68,461

Note F, page 61.

Importations des îles à sucre.

Importations des îles à sucre dans la Grande-Bretagne, d'après le relevé des douanes.

	liv. st.		liv. st.
En 1771....	2,979,378	En 1788....	4,307,866
En 1772....	3,530,082	En 1789....	3,917,301
En 1773....	2,902,407	En 1790....	3,854,204
TOTAL..	9,411,867	....	12,079,371
Ann. comm.	3,137,289	....	4,026,457

Note G, page 62.

Etat du sucre importé des colonies à sucre angloises, dans la Grande-Bretagne, année commune sur les quatre années 1772, 1773, 1774 et 1775. Sucre.

		quintaux.
Importé		1,891,642
Exporté brut en Irlande	205,878	273,324
Exporté rafiné en Irlande	25,642	
Exporté brut ailleurs	26,266	
Exporté rafiné ailleurs	15,538	
Consommation intérieure		1,618,318

Etat du sucre importé, année commune sur les quatre années 1787, 1788, 1789 et 1790.

Importé		1,952,262
Exporté brut en Irlande	152,942	262,782
Exporté rafiné en Irlande	18,971	
Exporté brut ailleurs	7,207	
Exporté rafiné	83,662	
Consommation intérieure		1,689,480
Augmentation de consommation		71,162

Note H, page 63.

Commerce des îles.

M. Dundas en repoussant aux Communes, en 1796, l'abolition de la traite des Nègres, dit que l'année précédente (1795) six cent soixante-quatre bâtimens contenant cent cinquante-trois mille tonneaux et montés par huit mille matelots, avoient importés des îles à sucre angloises, dans la Grande-Bretagne, pour 8,800,000 liv. st. de denrées, qui avoient payé 1,624,000 liv. st. de droits; et que les exportations aux mêmes îles, en 1794, avoient occupé sept cents bâtimens contenant cent soixante-dix-sept mille tonneaux et montés par douze mille matelots. Des denrées des îles importées en Angleterre, il en étoit ressorti pour 3,700,000 liv. st.

Note I, page 70.

Pêche du hareng.

NOMBRE

De bâtimens, de tonneaux et d'hommes sortis des ports de la Grande-Bretagne pour la pêche du hareng sur les côtes, avec le nombre de barils pris, et le montant de la prisme d'encouragement.

	BATIM.	TONN.	HOMM.	BARILS.	TOTAL.
Année commune sur neuf finissant au 5 janvier 1771, prisme de 50 sh. par tonneau	187	8,926	2,056	20,430	liv st. 5,575
Idem prise sur seize ans finissant au 5 janvier 1787, prisme réduite à 30 sh.	202	9,596	2,218	29,201	6,452
Idem prise sur dix ans finissant au 5 janvier 1797, prisme réduite à 20 sh et 4 sh. par baril de harengs curés	300	14,736	3,436	54,394	8,052

Nombre de barils de harengs pris pendant cette dernière période, par des bateaux n'ayant

pas droit à la prisme de 20 sh. par tonneau, mais qui ont touché 1 sh. par baril d'après le bill de 1786, et 1 sh. de plus d'après celui de 1795:

Barils, 63,385; — prisme, 4,313 liv. st.

NOMBRE

De barils de harengs exportés de la Grande-Bretagne avec le montant de la prisme d'encouragement.

	BARILS.	PRISME.
		liv. st.
Année commune sur neuf finissant au 5 janvier 1771	46,224	15,611
Idem sur seize ans finissant au 5 janvier 1787	65,427	11,937
Idem sur dix ans finissant au 5 janvier 1797	73,186	13,527

Note K, page 71.

Voyez l'état ci-contre.

É RRE-NEUVE,

DE TTE STATION.

ANNÉES	POISSON porté au marché.	SAUMON porté au marché.	HUILE de baleine.	HABITANS restés l'hiver dans le pays.
		3rs de pipe	tonneaux.	
En 1696, 1	154,370	.....	1,049	3,506
En 1714, 1	102,363	.....	891	3,501
En 1749, 5	422,116	1,308	2,532	5,855
En 1764, 6 En 1770, 7	524,296	5,146	2,882	12,340
En 1784, 8 En 1790, 9	643,321	2,770	2,398	15,141

To

Note L, page 72.

Cent dix-huit bâtimens portant quarante-sept mille cinq cent sept tonneaux, furent employés, en 1789, à la pêche de la baleine: savoir, cinquante de Londres, vingt-neuf de Hull, dix-sept de Liverpool, onze de Newcastle, dix-neuf de Whisby, etc., et vingt-sept d'Ecosse. Pêche de la baleine.

Note M, page 75.

On m'assura (en 1788) à Lisbonne que la grande quantité de coton que l'Angleterre avoit tiré du Portugal, en 1787, avoit fait pencher la balance contre elle. Trois cent quatre bâtimens anglois étoient entrés cette année à Lisbonne, et deux cent sept à Porto. Les premières maisons de commerce de cette dernière ville, m'y assurèrent que trente-deux mille quatre cents pipes de vin avoient été expédiées en 1787, pour l'Angleterre ou pour l'Irlande, et que malgré le traité de commerce, il y en passeroit près de trente-cinq mille, en 1788. Ces vins qui reviennent à Porto l'un portant l'autre, à environ 10 liv. st. la pipe, se paient presque toujours d'avance, et se vendent en Angleterre à un an de crédit. Commerce avec le Portugal. Vin de Porto.

Le commerce de ces vins étoit autrefois ex-

clusivement entre les mains des Anglois, et les vins perdoient sensiblement de leur qualité. Le marquis de Pombal, soit pour leur ôter une partie de ce commerce, soit pour empêcher la sortie des vins de foibles qualités qui eussent fini par les dégoûter des vins de Portugal, divisa les vignobles en vins *di ramo* ou d'une qualité médiocre, et vins de factorerie ou d'une qualité supérieure, et établit une compagnie de commerce à laquelle il donna le privilège exclusif d'acheter les premiers à condition qu'ils ne sortiroient pas du pays, lui laissant pour les autres la concurrence des négocians étrangers, dont il exclut les Portugais. Mais ces vins ne peuvent être achetés qu'à un prix fixé annuellement par le gouvernement, d'après l'apparence des récoltes, et qui pour ceux *di ramo*, va de 12 à 15 et 18,000 *reis* (1) la pipe, et pour ceux de factorerie à 25, 30 et 35,000 *reis*. Il est expressément défendu aux propriétaires de les vendre avant que ces prix ne soient déclarés; alors la compagnie et les négocians étrangers envoient leurs agens mettre leurs noms sur la porte des propriétaires, et les vins appartiennent de droit aux premiers arrivés. On sent que cette opération n'est pas exempte de fraude.

(1) Le *reis* vaut un denier et demi de France.

Presque tous les vins connus sous le nom de Porto, croissent sur les bords du Douro, à quatorze ou quinze lieues de Porto, dans un espace d'environ six lieues de long sur tantôt une demi-lieue, et tantôt deux lieues de large. Ces vignobles produisent de soixante à soixante-dix mille pipes de vin, de quatre cents bouteilles la pipe, et la moitié est vin de factorerie. Les négocians ayant témoigné quelque crainte qu'il n'en manquât, d'après l'accroissement journalier de leurs demandes, on y a ajouté des cantons qui peuvent produire de cinq à six mille pipes de plus. Les vins *di ramô* sont censés se consommer dans le pays, ou y être convertis en eau-de-vie, et peuvent aussi passer au Brésil; mais la compagnie ayant une maison de commerce à Londres, à laquelle elle expédie annuellement de sept à huit mille pipes de vin de factorerie, il est évident que beaucoup de vins *di ramò* y passent sous ce nom. L'année dernière (1787), il s'expédia de Porto cinq mille trois cent quarante pipes de vin à Lisbonne, trois mille six cent quatre-vingt-quatre dans l'Amérique portugaise, vingt-neuf mille neuf cent vingt-six chez l'étranger, et il s'en est consommé dans le pays dix-huit mille; ce qui fait en tout cinquante-six mille neuf cent cinquante pipes, sans ce qui a été distillé ou est sorti sans déclaration.

M. Pitt dit aux Communes, en 1795, qu'il s'importoit annuellement de vingt-sept à vingt-huit mille et quelquefois vingt-neuf mille tonnes de vin de Porto, et assura, en 1796, que malgré un quart d'augmentation de droit, l'importation avoit été, en 1795, à trente mille tonnes.

Note N, page 78.

Vins de France.

L'état ci-contre tiré du compte rendu aux Communes, en 1791, par leur comité des finances, prouve que ces importations de vins de France ne se sont pas même soutenues, malgré l'accroissement considérable d'importation et consommation de vins depuis le traité de commerce.

(Voyez l'état ci-contre.)

Note O, page 104.

Compagnie des Indes.

En 1789, M. Dundas dans un compte présenté au parlement, porta le passif de la compagnie à 14,543,480 liv. st., et son actif dans lequel se trouvent compris ses bâtimens, magasins, etc., auxquels on donne à peu près la valeur qu'on veut, à 12,531,843 liv. st.; ce qui laissoit un déficit de 2,011,637 liv. st., et avec

DES DE-BRETAGNE,

NTES.

	VI de F		TOTAL.	ANNÉE COMMUNE. Vins.	Droits.
	tonn	d.	liv. st. sh. d	tonn. h. g.	liv. st. sh. d.
En 1784.	42[illegible]	..	619,623 5 5		
En 1785.	47[illegible]	..	642,519 16	15,953 50	625,454 3 2
En 1786.	48[illegible]		614,247 7 2		
En 1787.	1,86[illegible]	7	644,220 11 4		
En 1788.	1,44[illegible]		640,906 8 2		
En 1789.	1,11[illegible]		696,958 3 6	27,346 1 59	714,010 10 9
En 1790.	1,11[illegible]		804,167 7		
			....	11,393 1 9	88,550 7 7

Tome

500,000 liv. st. qu'elle devoit au gouvernement et 422,000 liv. st. qu'elle devoit au-dehors, de 2,933,646 liv. st. Mais il chercha à prouver, en calculant le bénéfice qu'elle devoit faire pendant les quatre années qu'avoit encore à durer sa chartre, qu'elle auroit, lors de son expiration, un actif très-considérable, et il la fit autoriser en conséquence, à ajouter un million à son capital, ce qui le portoit à cinq millions, et lui faisoit, ses actions étant alors à 170 liv. st., un accroissement de fonds de 1,700,000 liv. st.

En 1793, ce même ministre dans le discours très-étudié qu'il fit aux Communes pour le renouvellement de la chartre de la compagnie, « en « avouant qu'aucun écrivain d'économie politi- « que n'avoit encore supposé qu'un vaste empire « put être administré par une association com- « merciale, et qu'aucun écrivain d'économie com- « merciale n'avoit encore cru que le commerce « dut recevoir des entraves par des privilèges ex- « clusifs, s'efforça de montrer le danger qu'il y « auroit à changer le système établi pour le com- « merce de l'Inde, malgré les clameurs à la mode « des villes de manufactures contre le privilège « exclusif de la compagnie. Sa chartre expirée, « ajouta-t-il, elle n'en resteroit pas moins compa- « gnie de commerce, et propriétaire de forteres- « ses et de comptoirs avec un revenu territorial

« incontestable d'au moins 250,000 l. st. : et qui « pourroit entrer en concurrence avec elle? La « liberté du commerce de l'Inde occasionneroit « des émigrations considérables ; les émigrés « chasseroient, effraieroient les timides Indiens « à qui le chien d'un Européen fait peur et ac- « croîtroient le prix du travail; et ceux qui man- « queroient leur fortune, la chercheroient dans « les armées des Marattes et de Typpo sultan. « Le commerce n'augmenteroit pas pour être « libre : les draperies, l'objet le plus important « des manufactures angloises, ne conviennent « pas au climat, et les préjugés empêchent les « Indiens d'en faire usage; leur habillement est « autant invariable que leurs mœurs : les pote- « ries sont d'un trop grand encombrement, le « fret en seroit trop cher; et quant aux étoffes de « coton, ce seroit en vain qu'on chercheroit à « rivaliser ses maîtres dans l'art de les travail- « ler, quoique la supériorité et l'élégance du « dessin, puisse cependant faire placer dans l'In- « de, quelques étoffes travaillées en Europe. »

« Quant aux possessions de la compagnie, elles « étoient, selon M. Dundas, dans un état de pros- « périté inconnu sous les plus sages des anciens « souverains de ces contrées, et celles qu'elle a « dans la péninsule de l'Inde étoient à celles des « princes voisins, comme un jardin est à un dé-

« sert. La compagnie ne peut plus, ajouta-t-il, « *en opprimer les habitans,* puisqu'elle est sous « le contrôle immédiat du pouvoir exécutif: *elle* « *ne peut plus accroître ses chargemens en dé-* « *pouillant les Indiens des fruits de leur in-* « *dustrie*, puisque les propriétés foncières y « ont été rendues permanentes, et que les taxes « sur les produits des arts et des manufactures, « y sont fixés et généralement connus: *elle ne* « *peut plus faire la guerre pour satisfaire l'am-* « *bition de ses agens*, puisque ces agens sont « responsables de leur conduite à la compagnie « et au parlement.

« Des bâtimens du port de quatre-vingt-un « mille tonneaux et qui employoient sept mille « matelots, faisoient, disoit-il, le commerce de « la compagnie, rapportoient en Angleterre « pour environ 700,000 liv. st. de matières pre- « mières utiles à ses manufactures, et por- « toient dans l'Inde ou en Chine, pour un mil- « lion et demi de denrées ou de produits de fa- « briques angloises, y compris le commerce fait « par des particuliers avec la permission de la « compagnie; les fortunes acquises dans l'Inde « et remises en Angleterre pouvoient être éva- « luées à un million par an, et les recettes et dé- « penses de la compagnie montoient à plus de six.

« Son capital, disoit M. Dundas, étoit de

« cinq millions, et le dividende payé à ses ac-
« tionnaires de 400,000 liv. st. prélevés sur
« 3,750,000 liv. st. produit de son commerce,
« et dont le reste se partageoit entre les mar-
« chands ou propriétaires de vaisseaux qui en
« touchoient environ 850,000 liv. st.; les frais
« pour les approvisionnemens, chargemens, etc.
« de marchandises qui alloient à environ 350,000
« liv. st.; les denrées exportées y compris le com-
« merce particulier, à plus de 1,550,000 liv. st.;
« et les droits que payoit la compagnie, à plus
« d'un million. »

Chartre renouvellée.

A la suite de ce brillant tableau, le parlement a renouvellé la chartre de la compagnie pour vingt ans, à dater du 1er. mars 1794, à condition:

« Qu'elle permettra aux particuliers d'ex-
« porter de Londres dans l'Inde, sur ses vais-
« seaux, à leurs risques et pour leur compte,
« toute espèce de denrées angloises brutes ou
« manufacturées, excepté des munitions de
« guerre:

« Qu'elle permettra aux Anglois établis dans
« l'Inde avec sa permission, d'envoyer à Lon-
« dres, des denrées ou marchandises de l'Inde,
« pour un tonnage égal à celui des marchandi-
« ses exportées, excepté des toiles de coton
« (*calicoes*), des basins et des mousselines,

« à moins qu'ils n'y aient été autorisés par le « bureau du contrôle, si la compagnie n'en im- « portoit pas suffisamment pour la consomma- « tion de la Grande-Bretagne:

« Qu'elle procurra tous les ans, entre le 31 « octobre et le 1er. février, un tonnage d'au « moins trois mille tonneaux, pour le commer- « ce des particuliers, à 5 liv. st. par tonneau « au plus pour les objets partant d'Europe, « et 15 liv. st. au plus pour ceux partant de « l'Inde; ces prix étant susceptibles d'être ac- « crus en tems de guerre, en proportion de celui « du fret de ses bâtimens:

« Que les sept pour cent qu'elle percevoit « sur les objets importés dans l'Inde par le com- « merce particulier, seront réduits à trois, et « que des arrangemens seront pris pour que « dans les ventes, les denrées des particuliers, ne « soient pas vendues par lots trop forts, afin de « ne pas éloigner les acheteurs :

« Qu'il sera permis aux Anglois établis dans « l'Inde, de servir d'agens à ceux de leurs com- « patriotes qui voudront les employer à ce ti- « tre; que la loi pénale qui leur défendoit de « prêter des fonds à des négocians européens « étrangers, de leur fournir des lettres de chan- « ge, et d'acheter des marchandises pour leur « compte, sera annullée; mais qu'il leur sera

« défendu de s'éloigner, même momentané-
« ment, des dix milles environnans le lieu où il
« leur sera permis de se fixer, sans une permis-
« sion par écrit du gouverneur de l'établisse-
« ment :

« Que les revenus territoriaux seront appli-
« qués, 1°. au paiement des forces militaires;
« 2°. à celui des intérêts de la dette ; 3°. aux dé-
« penses de l'administration civile et commer-
« ciale : 4°. qu'un million au moins sera an-
« nuellement réparti dans les différens bureaux
« de commerce de la compagnie dans l'Inde,
« pour être converti en chargemens pour l'Eu-
« rope ou en remises en Chine : 5°. qu'à pro-
« portion de l'extinction de la dette, les char-
« gemens s'accroîtront, ou que l'excédent du
« revenu sera appliqué à sa liquidation :

« Que 500,000 liv. st. de dettes de l'Inde se-
« ront transférées annuellement en Europe,
« par lettres de change de particuliers, ou par
« des traites du conseil de l'Inde sur les direc-
« teurs de la compagnie, jusqu'à ce que la dette
« soit réduite à deux millions :

« Que le produit net des ventes en Europe
« et des profits du commerce particulier, après
« le paiement de l'intérêt de ses billets, de ses
« charges et de ses dépenses courantes, sera
« appliqué d'abord au paiement d'un dividende

« de dix pour cent à ses actionnaires ; 2°. au « paiement des 500,000 liv. st. de la dette de « l'Inde transférée en Europe ; 3°. au paiement « de 500,000 liv. st. à la trésorerie pour y être « à la disposition du parlement : que lorsque « sa dette de l'Inde sera réduite à 2,000,000 liv. « st., et ses billets en Europe à 1,500,000 liv. « st., l'excédant qui pourra rester, sera appli- « qué, un sixième en accroissement de son di- « vidende, et le surplus mis à part pour être « prêté au gouvernement sans intérêt, jusqu'à « la concurrence de 12,000,000 liv. st., lesquels « resteront dans ses mains comme gage du capi- « tal et du dividende de ses actionnaires, et que « l'excédent, quand il y en aura, sera à la dis- « position du parlement.

« Que les fonds connus sous le nom de fonds « séparés montant à 467,896 liv. st. n'existe- « ront plus, et qu'après le premier paiement de « 500,000 liv. st. au gouvernement, la compa- « gnie pourra faire sur ces fonds séparés, un di- « vidende de dix pour cent, payable à ses ac- « tionnaires, outre le dividende de leur capital. »

Le même acte a autorisé la compagnie à accroître son capital d'un million et le porter ainsi à six millions, à condition qu'elle emploieroit ce nouveau fonds, qui, à 200 liv. st. prix courant de l'action, devoit faire deux

millions st., à réduire ses billets à 1,500,000 liv. st. et à acquitter d'autres dettes.

Cette même année les 4,200,000 liv. st. dus par le gouvernement à la compagnie, et qu'elle avoit presque tous vendus ou hypothéqués, ont été reportés à la banque, et les 1,687 liv. st. qu'elle avoit pour leur gestion, lui ont été retirés.

Cet état de prospérité annoncé dans les discours de M. Dundas, cet accroissement de capital autorisé par sa chartre et qui lui avoit valu deux millions st., bien loin de la mettre à même de réduire ses billets en circulation, à 1,500,000 liv. st., comme elle y étoit obligée, ne la sauvèrent pas de la nécessité de demander au parlement, l'année suivante (1794), la permission de les porter à 2,000,000 liv. st., sous prétexte qu'elle avoit acquitté un million de dettes de l'Inde, et d'en émettre même pour un million de plus, si cela lui devenoit nécessaire.

A la fin de 1796, M. Dundas, après avoir présenté au parlement, un compte qui offroit une amélioration générale dans les affaires de la compagnie de 1,240,490 liv. st. de plus que l'apperçu qu'on en avoit donné l'année précédente, une augmentation dans les ventes et recettes en Europe de 1,282;011 liv. st., et dans les frais, achats, intérêts dus, etc. de 1,601,941

liv. st.; ce qui ne laissoit pour cet objet qu'un déficit de 319,930 liv. st.; la fit de nouveau autoriser, sous le prétexte de l'accroissement de son commerce, toute concurrence étant détruite par la guerre, et d'une augmentation de près d'un million dans le prix du fret de ses bâtimens, à accroître son capital de deux millions. Elle n'avoit cependant payé que la moitié des 500,000 liv. st. qu'elle s'étoit engagée, par sa chartre, de payer annuellement au gouvernement. M. Hussey assuroit alors aux Communes que la compagnie étoit insolvable, et le calcul suivant fait à la chambre des Pairs par le lord Lauderdale, prouvoit d'une manière évidente contre cette prospérité croissante et tant vantée de la compagnie. La balance de ses comptes en sa faveur venoit d'être portée à... liv. st. 6,734,264

A la paix de 1783 elle étoit de.... 3,968,481

L'accroissement étoit de....... 2,765,783

Mais elle avoit reçu de ses actionnaires, en 1786, pour un accroissement de capital de 800,000 liv. st., à 160 liv. st., prix de ses actions(1).. 1,240,000

1,240,000

(1) Voyez page 100.

	liv. st.
De l'autre part	1,240,000
Idem en 1789 pour 1,000,000 l. st. à 170 l. st., *idem* (1)	1,700,000
Idem en 1793 pour 1,000,000 l. st. à 200 l. st., *idem* (2)	2,000,000
	4,940,000
Défalquant de cette somme l'accroissement de la balance en sa faveur	2,765,683
Il restoit contre elle	2,174,317

Note P, page 107.

En juillet 1797, M. Dundas, dans son budjet de l'Inde, présenta au parlement l'état suivant des recettes et dépenses de la compagnie en Europe, en 1796.

RECETTES.

	liv. st.
Ventes	6,370,077
	6,370,077

(1) Voyez page 313.
(2) Voyez page 320.

	liv. st.
Ci-contre	6,370,077
Profit sur le commerce des particuliers	138,957
Maisons à Poplar	2,413
Intérêts d'annuités	36,226
Emprunt fait à la banque	250,000
Personnes revenues de l'Inde	10,000
Affaires de Chinsura	59,143
Sur ses billets	450,000
TOTAL	7,316,816

DÉPENSES.

Douanes	981,245
Fret	1,423,853
Marchandises et munitions exportées	1,301,205
Lettres de change et numéraire	855,695
Frais pour les marchandises	841,231
Intérêts de ses billets et de son capital	675,278
Achat d'indigo	1,999
Idem de thé	17,778
Idem de riz	12,443
	6,110,727

	liv. st.
De l'autre part............	6,110,727
Dette de l'Inde................	556,775
Billets payés.................	1,250
Billets payés aux ventes.........	602,600
Matelots pour le gouvernement..	17,000
Thé rendu.....................	125
Compensation aux capitaines (1).	4,300
Emprunts à la banque..........	400,000
Idem au gouvernement pour des troupes, etc.....................	100,000
Idem au gouvernement pour le premier paiement d'un prêt..........	200,000
TOTAL..................	7,992,777
Recettes....................	7,316,916
Les paiemens surpassent la recette de	675,821

(1) Le commandement des vaisseaux de la compagnie s'achetoit; elle a pris des arrangemens pour que cela ne fût plus, et donne des dédommagemens aux capitaines dont les vaisseaux sont devenus hors d'état de servir.

Note Q, page 108.

SITUATION GÉNÉRALE EN 1797.

Inde.

	liv. st.	liv. st.
Passif	7,146,082	
Accroissement de ce passif depuis l'année précédente		332,347
Actif	8,958,609	
Accroissement de cet actif		91,403
Détérioration dans l'Inde		240,944

Europe et en mer.

Actif au 1er mars 1797	12,476,813	
Accroissement de cet actif depuis l'année précédente	452,501	
Passif	7,916,459	
Accroissement de ce passif	441,759	
Amélioration en Europe		10,742
Reste de détérioration		230,202
Passif à la Chine et à Sainte-Hélène		243,461
Détérioration générale depuis l'année précédente		473,663

SITUATION GÉNÉRALE EN 1798.

Europe en mer.

	liv. st.	liv. st.
Actif au 1er mars 1797..........	13,211,370	
Accroissement de cet actif depuis l'année précédente..............		734,557
Passif.......	7,284,694	
Diminution de ce passif........		631,765
Amélioration en Europe........		1,366,322

Inde.

Passif.......9,294,539		
Accroissement de ce passif depuis l'année précéd..	2,148,455	
Actif......	10,531,145	
Accroissem. de cet actif	1,578,476	
Détérioration dans l'Inde.......		575,979
Reste d'amélioration...........		790,353

		liv. st.
Ci-contre.................		799,353
Passif à la Chine et à Sainte-Hélène........	1,002,410	
Erreur dans le chargement de deux bâtimens portés à la fois dans l'actif de Bombay et d'Eur.	201,153	1,203,563
Détérioration générale depuis l'année précédente..................		413,210

« Lorsqu'on forma, » dit M. Dundas dans son budjet de l'Inde du 12 mars 1799, « le « compte des recettes et dépenses de cette an- « née, on se proposoit d'accroître le capital de « la compagnie, mais on a cru plus prudent « d'après les circonstances, de se procurer des « fonds par des billets, et il en a été créé pour « 1,417,000 liv. st., qui, d'après ceux qu'elle « s'est fait faire par les acheteurs, lesquels ne « paient ordinairement qu'à des époques éloi- « nées, se sont trouvés réduits à 459,938 liv. st.; « elle a de plus emprunté 1,000,000 liv. st. de la « banque pour lequel elle a donné des sûretés. »

« Quant à l'apperçu des recettes et dépenses « de 1798, si l'on n'a recours, » ajouta ce ministre, « à des ressources extraordinaires pour « une augmentation de capital, le déficit sera

« au 1er. mars 1799, de 1,318,937 liv. st. (1) »

Quant aux 500,000 liv. st. que la compagnie s'est engagée par sa chartre à payer annuellement au gouvernement, il n'en est plus question.

Note R, page 109.

En 1788, elle envoya dans l'Inde trente-deux bâtimens portant vingt-six mille soixante-huit tonneaux, et montés par deux mille deux cent quarante-huit hommes d'équipage, et en reçut trente-quatre portant vingt-cinq mille neuf cent cinquante-trois tonneaux et montés par trois mille cent dix-sept hommes.

Note S, page 112.

Ventes de la compagn. des Indes.

Etat des ventes de la compagnie en 1788.

	liv. st.
Thé	2,202,523
Etoffes du Bengale	987,783
Soies écrues du Bengale	221,888
Soies écrues de la Chine	304,794
Poivre	118,867
	3,835,855

(1) Quelques papiers publics annoncent dans ce moment que M. Dundas vient de dire à la chambre des Communes que la situation de la compagnie est améliorée d'un million.

	liv. st.
Ci-contre................	3,835,855
Porcelaines, drogues, café, etc.	94,902
Salpêtre et bois de teinture.....	101,405
Etoffes des côtes et de Surate...	221,755
Nankins....................	2,601
	4,256,518

Etat du commerce particulier même année.

Thé................	159,820	804,050
Etoffes..............	402,740	
Porcelaines..........	26,050	
Drogues.............	215,440	
TOTAL..................		5,060,568

Les douanes payées par ces marchandises ont monté, pour le thé qui paie 12½ pour 100, à 313,000 liv. st., et pour les autres objets, à 633,000 liv. st., en tout à 946,000 liv. st.

Les ventes de 1797, y compris le commerce particulier et les marchandises des Hollandois, n'ont monté, avec l'augmentation prodigieuse du fret, qu'à 6,053,401 liv. st., 2,198,908 liv. st. de moins que l'année précédente; la diffé-

rence sur les seules marchandises de la compagnie a été de 1,434,488 liv. st., et

	liv. st.
M. Dundas ne porte l'apperçu de celles de 1798 qu'à	6,691,327
Dont il restera à payer au 1er. mai 1799	1,000,000
Reste	5,691,327
A ajouter ce qui sera payé sur les ventes antérieures au 1er. mars 1798.	214,600
TOTAL de la recette probable	5,905,927

Environ 40,000 liv. st. de moins que l'année précédente.

Il attribuoit cette diminution aux dépenses de la guerre qui rendoient l'argent extrêmement rare et fort cher dans l'Inde, et au défaut de capitaux de la compagnie, qui ne lui permettent pas de rapporter en Europe, plus de la moitié des denrées que l'Inde a à y faire passer. Il se proposoit, si la faculté qu'a la compagnie de permettre le commerce de l'Inde aux particuliers ne suffisoit pas, de traiter cet objet la session suivante.

Note T, page 120.

Le résultat de tout ce que nous avons vu sur la compagnie des Indes, est qu'elle ne se soutient que par d'énormes emprunts: Résumé sur l'Inde et la compagnie.

Qu'elle a été forcée de se faire autoriser depuis 1783, à accroître son capital de 4,800,000 liv. st.; ce qui pour les premiers 2,800,000 liv. st., lui a valu 4,494,000 liv. st. (1), et pour les deux derniers millions à 173 liv. st. l'action, prix qu'elles avoient à la fin de décembre 1796, lors du bill qui lui permit cette nouvelle levée de fonds, ont dû lui valoir 3,460,000 liv. st.; en tout 8,400,000 liv. st. (2):

Que son revenu territorial, qui, l'intérêt de sa dette payé, étoit, en 1787, de 1,535,184 liv. st. (3) et avec les 390,000 liv. st. promis pour le

(1) Voyez page 322.

(2) M. Dundas dit, en 1796, à la chambre des Communes, que les 2,000,000 liv. st. de billets qu'elle avoit en 1788, se trouvoient réduits à un peu plus de 1,000,000 liv. st. Le compte présenté par lui en juillet 1797, porte de nouveaux billets qui ont procuré à la compagnie une recette de 450,000 liv. st.; et il vient de dire en mars 1799 qu'on en avoit créé pour 1,417,000 liv. st. qui, balancés par des billets d'acheteurs, ne laissoient qu'un accroissement de 459,938 liv. st.; ce qui paroît porter de nouveau la totalité de ses billets à environ 2,000,000 liv. st.

(3) Voyez tome II, page 133.

revenu des conquêtes (1) faites sur Tippo sultan, devoit aller à 1,737,554 liv. st., ne se trouvoit, en 1797, que de 374,875 liv. st. (2); quoique la sage administration du lord Cornwallis paroisse avoir un peu amélioré le sort du Bengale, et réparé une partie des maux que la cupidité des agens de la compagnie avoit fait aux malheureux habitans de ces contrées, maux que M. Dundas lui-même ne put passer sous silence, lors du renouvellement de sa chartre:

Que les guerres où l'ambition de ces mêmes agens, avouée par M. Dundas, la jalousie des princes de l'Inde, et les querelles des cabinets d'Europe l'entraînent sans cesse, la ruinent: la guerre avec Tippo sultan, et la prise des établissemens françois et hollandois lui ont couté, dit-elle, 3,330,000 liv. st.:

Que, malgré les 8,400,000 liv. st. d'accrois-

---

(1) Voyez tome II, page 478.

Le gouverneur-général de l'Inde mandoit à la compagnie le 3 août dernier (1799), que les nouvelles acquisitions territoriales de la compagnie, le subside du nouveau souverain de Mysore, et l'accroissement de celui du nabab d'Arcot, monteroient annuellement à 1,712,623 pagodes, ce qui à 7 sh. environ par pagode, fait près de 600,000 liv. st.; et que, si les nouveaux territoires rendoient tout ce qu'on pouvoit en attendre, cet accroissement de revenu iroit à 2,543,680 pagodes, près de 900,000 liv. st.; mais il y a aussi une augmentation de dépenses.

(2) Voyez le tableau de ces revenus, tome II, page 479.

sement de son capital, sa dette de l'Inde, qui, en 1787, étoit de 10,262,426 liv. st. (1), et n'étoit plus en 1797, que de 9,294,539 liv. st. (2), n'est diminuée que de 967,887 liv. st.; et celle d'Europe, qui, en 1788, étoit de 8,096,893 liv. st. (3), et en 1798 de 7,284,694 liv. st. (4), n'est diminuée que de 812,199 liv. st., ce qui ne fait en tout qu'une diminution de 1,780,086 liv. st.: que dans son actif composé de dettes difficiles à recouvrer, de vaisseaux, bâtimens, restes de magasins auxquels on donne à peu près la valeur qu'on juge convenable, il est de son aveu plus de 3,500,000 liv. st. de dettes dans l'Inde sur le recouvrement desquelles elle ne peut pas compter (5): et que d'ailleurs si ces emprunts n'avoient pas été indispensables, non pour liquider une partie de ses dettes quelques pressées qu'elles fussent, ou pour accroître ses chargemens et son commerce; mais pour soutenir son existence chancellante, le ministère, au milieu des embarras de la guerre et des immenses emprunts qu'elle nécessite,

---

(1) Voyez tome II, page 132.
(2) Voyez tome II, page 480.
(3) Voyez page 104.
(4) Voyez page 326.
(5) Voyez tome II, page 480.

n'auroit pas souffert que ceux de la compagnie vinssent entrer en concurrence avec les siens et en augmenter le prix :

Que de nouveaux emprunts lui deviennent indispensables(1), que son commerce loin de s'accroître avec ses possessions et par l'entier anéantissement du commerce françois et hollandois, diminue (2), et que faute de moyens et de crédit elle ne peut rapporter la moitié des denrées de l'Inde destinées pour l'Europe(3) :

Que l'étendu de son commerce ne tient point à ses possessions territoriales, puisque, de son aveu, les exportations de denrées angloises y sont très-bornées et ne sont nullement susceptibles d'augmentation, et qu'elle ne pourroit en tirer beaucoup de denrées sans les payer avec du numéraire, ou courir le risque d'épuiser bientôt ces contrées; mais qu'il tient principalement au commerce de la Chine, beaucoup plus avantageux, et qui, en 1795, occupa vingt-un bâtimens portant vingt mille deux cent quarante-quatre tonneaux, lesquels exportèrent pour

---

(1) Voyez page 327.

(2) Il faut déduire du prix de ses ventes 1,000,000 liv. st. d'augmentation nécessitée par la guerre, dans le prix du fret, et qui ne tient pas à l'accroissement des chargemens.

(3) Voyez page 330.

670,459 liv. st. de marchandises angloises, et rapportèrent vingt-trois millions sept cent trente-trois mille huit cent dix livres de thé, qui paya 636,971 liv. st. de droit, ce qui, à 20 pour 100, suppose 3,184,855 liv. st. de valeur (1):

Que le commerce de la compagnie, tout nécessaire qu'il est à l'Angleterre par rapport à l'immense consommation de thé que font les Anglois, est loin de leur être avantageux, puisqu'il exporte peu de produits de leurs ma-

(1) Voyez ces états dans la relation de l'ambassade en Chine. Selon sir George Staunton, rédacteur de cet ouvrage, la compagnie a exporté d'Angleterre en Chine, en 1792, dans seize vaisseaux, pour la valeur de près d'un million sterling en plomb, en étain, en étoffes de laine, en fourrures et autres articles, et il y a eu, l'année suivante, une augmentation de 250,000 liv. st. en étoffes de laine seulement.

Le commerce légal des colonies angloises de l'Inde à Canton a été cette même année, à près de 700,000 liv. st., sans y comprendre environ 250,000 liv. st. d'opium qui entre clandestinement en Chine. Les articles légalement importés consistent en coton que Van Braam portoit, en 1795, entre quarante et soixante-dix mille ballots; en étain, poivre, bois de sandal, dents d'éléphans et cire: l'Inde n'a tiré de Canton, en 1792, que pour 330,000 liv. st. de marchandises, étoffes de soie, soies écrues, zinck, alun, porcelaines, camphre, nankins, vif argent, sucres, etc.

Les marchandises que la compagnie a tiré de la Chine, en 1794, ont couté de premier achat, plus de 1,500,000 liv. st., indépendamment des frais et du fret, et ont dû produire plus de 3,000,000 liv. st.

nufactures, sur-tout dans l'Inde; et que les cris de leurs manufacturiers qui, à la vérité, comme les manufacturiers de tous les pays, se plaignent toujours, semblent faire croire que les retours en denrées brutes dont s'alimentent leurs manufactures, ne compensent pas le dommage que leur causent les retours en étoffes de l'Inde dont le commerce leur est plus défavorable que celui de la Chine:

Que sans la souveraineté de la compagnie et ses immenses possessions dont l'utilité la plus réelle est de faire faire quelques fortunes rapides, scandaleuses et corruptrices des mœurs et de la morale publique, son commerce seroit le même; et que les capitaux qu'elle y emploie, rendus au commerce particulier, par la dissolution de cette compagnie, à laquelle on attache si ridiculement la prospérité de l'Angleterre, n'en seroient pas moins employés dans ce commerce, puisqu'il est nécessaire à la nation, n'occuperoient pas un moindre nombre de matelots, d'agens, de constructeurs, de manufacturiers, etc., et ne donneroient pas de moindres bénéfices, si même un intérêt plus direct, une surveillance plus active, et une grande concurrence qui nécessiteroit une grande économie, n'en procurroient au contraire de plus considérables, de plus solides et de

plus essentiellement utiles à la prospérité publique.

Note V, page 127.

Il restoit à la banque en 1791, 702,995 liv. st. de dividendes pour intérêts de la dette publique, qu'on n'avoit pas encore réclamés, et dont une grande partie ne devoit vraisemblablement jamais l'être. M. Pitt, jugeant que la la totalité de cette somme n'étoit pas nécessaire pour les paiemens journaliers que la banque pouvoit avoir à faire relativement à cet objet, proposa un bill pour l'obliger à verser 500,000 liv. st. à la trésorerie, en attendant que cette somme fut réclamée. Après plusieurs pétitions des actionnaires de la banque et des débats très-animés, ce bill fut converti en un bill d'emprunt de 500,000 liv. st. sans intérêt. Banque d'Angleterre.

	liv. st.	sh.
La banque a reçu du gouvernement, en 1796, pour la régie de la dette	137,189	4
Pour ses frais de bureau	4,000	
Pour la régie des 4 millions de la compagnie du Sud	1,898	3
	143,087	7

	liv. st.	sh
De l'autre part	143,087	7
Pour un emprunt de 18,000,000 liv. st. à 805 liv. st. 19 sh. 10 d. par million........................	14,502	18
Pour un autre emp. de 7,500,000 liv. st.	6,003	15
Pour la loterie...............	1,000	
TOTAL..................	164,594	

Depuis 1786, elle avoit porté le nombre de ses employés de deux cent quarante-trois, à trois cent treize.

Note X, page 130.

Des demandes extraordinaires de numéraire, occasionnées par des craintes exagérées de toute espèce; par l'extrême disproportion du numéraire en circulation avec l'accroissement prodigieux du commerce, et par la diminution des banques particulières des comtés, d'où chacun cherchoit à retirer ses fonds, et qui, de leur côté, tiroient sur la banque, la jetèrent dans de si grands embarras que le conseil privé prit sur lui, tout à coup, le 26 février 1797, de lui

ordonner de suspendre ses paiemens en espèces, jusqu'à ce que le parlement eut adopté des mesnres convenables aux circonstances. Des comités furent en conséquence nommés dans les deux chambres pour prendre connoissance de sa situation, et des bills y furent passés sur-le-champ, pour ôter toute espèce de doutes sur la faculté qu'elle avoit d'émettre des billets au-dessous de 5 liv. st., et pour suspendre temporairement la loi qui défendoit aux autres banques d'en émettre à terme, au-dessous de cette somme (1).

Il paroît, d'après les discussions du parlement, et l'intéressant rapport fait à cette occasion à la chambre des Pairs, sur la situation de la banque, rapport qui déchira le voile dont jusque là avoient été couvertes ses opérations, que le 25 février, son passif étoit de 13,770,390 liv. st., et son actif, non-compris les 11,686,800 liv. st. de dettes permanentes du gouvernement,

(1) M. Pitt en faisant mettre l'année dernière (1799) une taxe de 2 den. par billet circulant, au-dessous de 40 sh., calculoit qu'il y en avoit pour 400,000 liv. st. dans les comtés du nord, la plupart de 20 sh.; et disoit qu'il étoit impossible de savoir la quantité qu'il y en avoit en Ecosse; qu'il ne pouvoit guère y en avoir pour moins d'un million st., mais que peut-être il y en avoit le double, et que d'après un calcnl très-modéré on pouvoit en porter la totalité pour la Grande-Bretagne à 1,500,000 liv. st.

de 17,597,280 liv. st., ce qui lui laissoit un excédant de 3,826,890 liv. st., au-dessus de cette créance (1):

Que la circulation du royaume consistoit à Londres et aux environs, en billets de banque ou en espèces, la plupart d'or; et dans les comtés où ces billets ne circuloient pas en très-grand nombre, en billets des banques particulières de ces comtés et des banques d'Ecosse, ou en espèces d'or:

Que les lettres de change n'étant que des transfers de dettes du tireur à la personne sur laquelle elles sont tirées, n'étant payables qu'à des époques fixes et éloignées, et jamais au porteur, ne remplissent pas, comme les billets de banque, tous les effets du numéraire circulant:

Qu'à Londres et dans les comtés où il y a beaucoup de manufactures, le papier excédoit le numéraire dans une beaucoup plus grande proportion que dans les autres comtés:

Que la banque d'Angleterre étoit le grand dépôt du numéraire épargné par la nation, et portoit seule des métaux à la monnoie; que c'étoit par conséquent à elle qu'il falloit que s'adressassent directement ou indirectement tous ceux

(1) Voyez l'état de la banque ci-contre.

DE VRIER 1797.

PASSIF.

	liv. st.
Billets de b nement dont elle a notes)	10,672,490
Comptes o, lingots, etc.....	6,924,790
etc. ... quier et à la tréso-	740
rses sommes avan- ment	554,250
....	17,597,280

,000,070	3,109,000	10,005,100
,824,150	2,820,000	11,351,000
,770,200	3,730,000	11,269,700
,720,440	3,352,000	9,901,100
,645,710	3,796,000	9,511,400
,640,250	2,903,000	10,672,490
,256,330	3,024,412	9,499,234

usement exagérée; que ce sont les banques ré-
dans toute la Grande-Bretagne, les billets mis
lation par les individus, et non le 3 millions
llets qu'elle escompte, qui alimentent et sou-
les manufactures et le commerce du royaume,
chûte de cet établissement, très à redouter par
qu'elle répandroit et l'atteinte qu'elle porteroit
anément au crédit, n'affecteroit cependant que
ent et passagèrement la prospérité publique.

oo liv. st. (voyez page 124); on s'est servi ici de comptes ronds

I

qui avoient besoin d'espèces, et qu'il falloit qu'elle ressentit ainsi nécessairement les besoins qu'en éprouvent toutes les parties du royaume et de l'Irlande :

Que la circulation du papier avoit été portée à un point extrême, avant le commencement de 1793, mais que dans cette année, les banqueroutes soudaines de plusieurs banques de comtés l'avoient fait beaucoup diminuer, et avoient engagé les autres banques à garder plus d'espèces qu'elles ne le faisoient auparavant ; que d'environ deux cent quatre-vingt banques existantes alors en Angleterre, plus de cinquante s'étoient fermées depuis cette époque, et que cette diminution dans le nombre des banques et dans la quantité de billets en circulation, avoit fait retirer beaucoup d'espèces de Londres :

Que la guerre qui s'étoit déclarée cette même année et qui exige toujours une plus grande circulation, loin de faire diminuer, comme d'usage, les entreprises particulières, par la quantité d'emprunts qu'elle nécessite, avoit vu au contraire ces entreprises se multiplier au point que deux cent quatre-vingt-trois bills d'enclosures et soixante-neuf bills de navigation avoient passé depuis quatre ans qu'elle duroit ; tandis que dans les quatre années pré-

cédentes il ne s'étoit passé que cent trente-huit bills d'enclosures et trente de navigation; et que les sommes dont on avoit autorisé la levée pour la confection de ces canaux, depuis la guerre, alloit à 7,415,100 liv. st.; tandis que dans les quatre années antérieures, elles n'avoient été qu'à 2,377,200 liv. st.:

Que les sommes remises chez l'étranger pour les dépenses de la guerre, avoient au moins empêché l'importation d'espèces et de lingots; et que des 4,600,000 liv. st. prêtés, en 1795, à l'empereur, 1,200,000 liv. sterl. seulement avoient été remis en espèces étrangères ou en lingots (parmi lesquels se sont trouvés 700,000 liv. st. en louis), et le reste en lettres de change:

Que les sommes remises pour les dépenses de la guerre durant quatre ans, aux îles, dans le continent et en Corse, avoient été à 33,510,779 liv. st., et n'avoient pas excédé celles remises dans les guerres précédentes; que les sommes passées dans le continent, y compris l'emprunt de l'empereur, n'avoient été qu'à 14,988,422 liv. st., et que celles de la guerre de 1763 avoient monté à 20,626,297 liv. st.; qu'à la vérité, il falloit joindre aux remises faites pour la guerre, les sommes tirées par les commandans des armées navales:

Que les demandes d'argent faites par l'étranger pour ces différens objets, avoient été grandement compensées par l'accroissement du commerce ; les exportations de 1796, ayant monté à 30,424,184 liv. st., un tiers de plus que dans les années les plus favorables de la dernière paix ; et que les exportations des deux dernières années en Allemagne, avoient monté à plus de 8,000,000 liv. st. par an ; ce qui excédoit de 2,600,000 liv. st. la totalité des exportations en tems de paix, en France, en Flandre, en Hollande et en Allemagne :

Que la vraie balance du commerce en faveur de l'Angleterre, prise année commune sur quatre ans, avant 1796, sembloit passer 6,500,000 liv. st., outre le bénéfice provenant des îles et des Indes allant à 400,000 liv. st. et celui des pêcheries ; qu'à la vérité les données pour ces sortes d'évaluations ne peuvent jamais être qu'incertaines :

Que cette balance eût été bien plus considérable encore, sans la disette extraordinaire qui avoit occasionné, pour des grains importés, des remises chez l'étranger lesquelles avoient monté :

		liv. st.
En 1793 à	....	1,500,000
En 1794 à	....	1,983,856
En 1795 à	....	1,535,672
En 1796 à	....	3,926,486
TOTAL	....	8,946,012

Sans les sommes payées pour des munitions navales, qui dans les quatre années de guerre avoient monté à 7,825,876 liv. st., et surpassé celles payées les quatre années précédentes de 5,325,737 liv. st.: et sans les sommes payées pour les vivres de la marine tirés de l'étranger, qui dans les quatre années de guerre avoient monté à 1,368,921 liv. st., et excédé celles payées les quatre ann. précédentes de 1,234,292 liv. st.:

Que, malgré la grande quantité de denrées que l'augmentation du commerce avoit importées, il étoit douteux qu'il fût entré une plus grande quantité de métaux susceptibles d'être convertis en monnoies, que dans les périodes précédentes, les importations de matières d'or et d'argent de Lisbonne ayant diminué, et le change sur cette place, autrefois si favorable à l'Angleterre, lui ayant été le plus souvent dé-

favorable dans les trois dernières années ; que les importations de matières d'argent avoient excédé celles de matières d'or, et que le prix de l'argent monnoyé ayant été, tout ce siècle, au-dessous du prix du lingot, ce qui n'avoit pas été employé dans les manufactures avoit dû nécessairement être exporté, et n'avoit point accru les espèces circulantes :

Que les espèces battues en 1795, n'étoient montées qu'à 493,416 liv. st., et en 1796, à 464,680 liv. st.; ce qui n'étoit que le sixième de ce qui avoit été frappé dans les deux années précédentes :

Que les matières d'or et d'argent exportées année commune sur les quatre années de guerre, n'avoient pas été au tiers de celles exportées, année commune, sur les trois précédentes :

Qu'une grande extension de commerce demande une extension proportionnée de capital, et qu'une quantité donnée de commerce, demande en tems de guerre, par rapport à l'augmentation du prix du fret, des assurances, etc., un plus grand capital qu'en tems de paix ; deux circonstances qui, jointes à la diminution des billets en circulation, avoient beaucoup influé sur l'état des billets et des espèces circulantes :

Que, d'après le long crédit donné par les négocians anglois, les capitaux employés dans

les manufactures ne rentroient que long-tems après dans la circulation :

Que, dans aucun tems postérieur, le numéraire de la banque n'avoit été moindre qu'au mois d'octobre 1783, malgré la rapidité avec laquelle il diminua la semaine qui précéda l'ordre du conseil :

Que le papier en circulation dans quelques parties du royaume, n'étoit que la moitié, dans d'autres un tiers, et dans d'autres un sixième de ce qu'il étoit avant 1793, et que c'étoit la suspension de paiement de plusieurs banques, d'après des alarmes répandues dans leurs environs, et des demandes inusitées d'espèces de l'Ecosse et de l'Irlande, qui avoient embarrassé la banque et lui avoient fait diminuer la quantité de ses billets :

Qu'avant 1796, ses billets en circulation montoient entre 10 et 11 millions st., tomboient rarement à 9 millions st., et n'excédoient presque jamais 11 millions st.; qu'à la fin de 1796 et au commencement de 1797, ils étoient en moindre nombre que le nombre moyen ci-dessus, et qu'au 25 février ils étoient réduits à 8,640,250 liv. st. :

Qu'il n'étoit pas probable que cette diminution tint à une diminution de demandes, vu l'embarras qui régnoit parmi les négocians de

Londres, faute de pouvoir faire escompter leurs lettres de change :

Que dès la fin de 1795, les directeurs de la banque avoient pris la résolution de diminuer leurs fonds employés à l'escompte, et qu'au contraire, ils les avoient plutôt augmentés, mais non cependant en raison des embarras du commerce ; embarras qui venoient en partie de ce que l'intérêt légal pour l'argent prêté ou avancé n'étant que de 5 pour 100, lorsqu'en tems de guerre on trouvoit un intérêt plus fort dans des prêts ou avances faits au gouvernement, les fonds que les banquiers ou les particuliers employoient à escompter les billets des négocians diminuoient, et ceux-ci se trouvoient obligés de recourir directement à la banque.

Tel enflé que puisse être ce rapport, en ce qui concerne la balance du commerce et l'état de prospérité de l'Angleterre, il est difficile de ne pas croire à son exactitude pour ce qui concerne la banque, et sous ce point de vue c'est une pièce importante.

Les débats du parlement, sur cet objet, furent très-longs et très-vifs ; on reprocha à la banque d'avoir diminué l'émission de ses billets lorsque la situation du commerce demandoit, au contraire, qu'elle l'augmentât ; d'avoir diminué les sommes qu'elle faisoit frapper,

parce que les matières d'or et d'argent étant trop chères, elle n'y trouvoit pas de bénéfice, et d'avoir borné ses opérations à faire refondre des guinées qui n'avoient pas leur poids ; mais elle répondoit à cela, que la monnoie ne recevant les lingots d'or qu'à 3 liv. st. 17 sh. 6 den. l'once, tandis qu'ils valoient à Hambourg 4 liv. st. 4 sh., les guinées étoient elles-mêmes refondues pour être exportées.

On attaqua plus vivement encore le ministère, en lui reprochant d'avoir épuisé la banque par les avances qu'il en exigeoit et qui montoient au 9 mars 1787 :

	liv. st.
Sur la *land* et *malt-tax* pour 1794 à	337,000
Idem pour 1795 à	467,000
Idem pour 1796 à	2,367,000
Idem pour 1797 à	2,750,000
	5,921,000
Sur divers autres objets	4,037,610
Prêt sur les dividendes non-réclamés	376,730
Intérêts de divers objets	580,670
TOTAL	10,916,010

On finit par passer un bill d'indemnité pour l'ordre donné par le conseil et exécuté par les directeurs de la banque, ordre illégal de l'aveu même de M. Pitt, et que la nécessité la plus urgente pouvoit seule justifier : par prolonger l'effet momentané de cet ordre, jusqu'au 24 juillet : par permettre à la banque de répartir 100,000 liv. st. en espèces aux banquiers de Londres, à mesure que les circonstances l'exigeroient : par faire recevoir les billets de banque pour les impositions : par déclarer qu'un offre de paiement en billets de banque, quoiqu'illégal, sauveroit de l'arrestation pour dettes : et par autoriser les personnes qui avoient déposé ou déposeroient plus de 500 liv. st. à la banque, d'en retirer les trois quarts à volonté.

Des associations se formèrent pour faciliter la circulation des billets de banque ; des fonds s'y versèrent et lui donnèrent le tems d'en faire revenir de chez l'étranger, et le gouvernement diminua ses demandes. C'est ainsi que l'esprit public, qui n'est que l'intérêt éclairé des membres de la société, sauva la banque, le commerce, les manufactures et la nation elle-même, d'une crise infiniment alarmante, sur-tout au milieu des embarras de la guerre.

A la suite d'un rapport fait aux Communes par un de ses comités, en novembre 1797,

par lequel il parut, qu'au 11 novembre le passif de la banque étoit de 17,578,910 liv. st., et son actif, non compris la dette permanente du gouvernement, de 21,418,460 liv. st., ce qui lui laissoit un excédant de 3,839,550 liv. st.: que ses avances au gouvernement avoient été réduites à 4,258,140 liv. st.: que ses espèces et ses matières d'or et d'argent étoient de cinq fois plus de valeur qu'au 26 février, et plus considérables qu'elles ne l'avoient jamais été depuis le commencement de septembre 1795; et qu'au lieu des trois quarts des fonds déposés à la banque, que les dépositaires avoient été autorisés à réclamer, le seizième l'avoit à peine été; la restriction de payer en argent laquelle avoit déja été prolongée jusqu'à un mois après le commencement de la session qui venoit de recommencer, l'a été de nouveau jusqu'à un mois après la paix; mais avec la faculté de reprendre ses paiemens en numéraire quand elle le jugeroit convenable, en l'annonçant un mois d'avance à l'orateur: défense lui a été faite de faire, pendant le tems que dureroit cette restriction, aucune avance au gouvernement, si ce n'est d'après un acte du parlement ou sur la *land-tax* et la *malt-duty*.

Le 7 janvier 1799, l'orateur a annoncé aux Communes, que la banque paieroit au premier

février, en numéraire les fractions au-dessous de 5 liv. st., et au premier juillet, tous les billets de 1 ou 2 liv. st. antérieurs au premier juillet 1798.

Note Y, page 138.

Les prismes d'encouragement ont monté à 536,180 liv. st., en 1788. Protection au commerce.

En 1793, des banqueroutes soudaines occasionnées par une trop grande extension de papier en circulation, par d'illégales et folles spéculations, par la crainte qui avoit fait retirer beaucoup de fonds de plusieurs banques, donnant de vives inquiétudes au commerce, cinq millions de billets de l'échiquier furent créés par le parlement, pour venir au secours de plusieurs maisons prêtes à manquer: 1,000,000 liv. st. furent prêtés au commerce de Londres; 250,000 liv. st. à celui de Manchester; 130,000 liv. st. à celui de Liverpool; 40,000 liv. st. à celui de Bristol, etc. etc. : de ces 5 millions st. il n'y eut d'employé que 2,282,000 liv. st. qui suffirent pour arrêter les faillites, et laissèrent 4,348 liv. st. de profit au public, pour l'intérêt de ces fonds.

En 1797, 600,000 liv. st. furent accordés pour secourir le commerce de la Grenade et de Saint-Vincent, et 500,000 liv. st. viennent de

l'être de nouveau en décembre dernier (1799) aux négocians de Liverpool et de Lancastre, qui se trouvoient avoir une énorme quantité de sucre dont les banqueroutes de Hambourg les avoient empêché de se défaire.

Note Z, page 146.

Monnoies. Toutes les espèces battues dans ce siècle l'ont été pour le compte de la banque, d'après des lingots fournis par elle, le commerce qu'elle fait des matières d'or et d'argent la mettant à même de saisir le moment où il est avantageux de les convertir en monnoie; elle a fait battre:

	OR. l. st.	sh.	d.	ARGENT. l. st.	sh.
En 1793..........	2,747,430				
En 2794..........	2,558,894	12	6		
En 1795..........	493,416			..295	5
En 1796 jusqu'au 30 novembre..........	391,789	2	6		
TOTAL........	6,191,529	15		..295	5

Note AA, page 147.

A la fin de 1797, on a battu des tiers de gui-

nées ou pièces d'or de 7 sh. Une proclamation du 26 juillet de la même année avoit annoncé une nouvelle monnoie de cuivre, des pièces d'un denier (*penny*) pesant une once avoir-du-poids, et des pièces de deux *pence* pesant deux onces, et avoit ordonné de la recevoir jusqu'à la concurrence d'un shelling, dans tous les paiemens.

Page 148.

« L'accroissement de la fausse monnoie est « presqu'incroyable, » dit M. Colquhonn, « et « l'art des faux monnoyeurs est poussé ou point « qu'il est très-difficile à quelqu'un qui n'en a « pas l'usage, de distinguer leurs monnoies, des « monnoies légales dont l'empreinte est effa- « cée..... Des demandes se font aussi régulié- « rement dans leurs fabriques que dans les au- « tres manufactures. A peine part-il une voi- « ture publique de Londres, sans porter quel- « ques caisses de fausses monnoies dans les ports « de mer ou les villes de manufactures, et il s'en « tient à Londres des marchés réguliers. On a « été jusqu'à contrefaire des pagodes d'Arcot, « lesquelles, doublement dorées, ne revenoient « qu'à $1\frac{1}{2}$ den., se vendoient 5 sh. la douzaine « à des Juifs qui les revendoient 2, 3 et même « jusqu'à 5 sh. chaque, et parvenues dans l'Inde Fausse monnoie.

« par divers canaux, y passoient pour 8 sh. On « a découvert, il y a peu de tems, que cent « vingt personnes étoient occupées à faire et à « vendre de la fausse monnoie; que deux person- « nes pouvoient en fabriquer pour 200 à 300 liv. « st. valeur nominale en six jours, et trois per- « sonnes en frapper de cuivre pour la même va- « leur en trois jours....... On fabrique avec « un mélange d'or et de métaux communs, des « guinées dont le poids est égal à celui des « guinées de bon aloi, d'un travail si parfait « qu'une personne de l'art peut seule découvrir « le vice de cette monnoie, et dont la valeur « intrinsèque n'est que de 13 à 14 sh., et quel- « quefois de 8 à 9 sh.; mais quoiqu'on en ait mis « des quantités considérables en circulation, el- « les y sont cependant hors de proportion avec « cinq différentes espèces de fausses monnoies « d'argent.....M. Colquhonn assure qu'un de ces « faux monnoyeurs, qui avoit depuis long-tems « quitté ce métier, lui avoit avoué avoir battu « dans sept ans, 200,000 liv. st. de monnoies « d'argent contrefaites. Les fausses monnoies de « cuivre en circulation sont aux monnoies de « cuivre légales comme quarante est à un. « C'est une chose connue, ajoute ce magistrat, « qu'il y avoit, il y a peu de tems, cinquante- « quatre faux monnoyeurs, dix fondeurs de

« coins et cinquante-six commerçans en gros,
« en fausses monnoies. »

Une des raisons qui multiplie la circulation de la fausse monnoie et des fausses lettres de change, c'est que les personnes qui en reçoivent sciemment, ne sont pas punissables; tandis que la loi punit sévèrement celles qui ont reçu, ne fût-ce qu'une bouteille qu'elles savoient avoir été volée.

Note BB, page 149.

D'après un tableau du rapport des poids, mesures et monnoies angloises, aux poids, mesures et monnoies françoises, inséré par M. Pictet dans la *Bibliothèque britannique:*

La livre sterling est au louis, comme 1,000 à 994.

La guinée au louis, comme 1,000 à 947.

Le shelling à la pièce de 24 sous, comme 1,000 à 994.

Le *penny* au sou, comme 1,000 à 1,988.

Page 162.

Les bases relatives à la population, proposées par le ministre au parlement d'Irlande pour fixer la représentation de ce royaume au parlement britannique, sont dix millions d'ames dans la Grande-Bretagne, et quatre en Irlande.

Note CC, page 164.

Poids et mesures.

D'après cette même table de M. Pictet:

Le pied, le pouce, l'*yard*, le *fathom* anglois, sont au pied, au pouce, à la demi-toise et à la toise de France, comme 15 est à 16, et *vice versa.*

L'*ell*, l'aune de 45 pouces anglois, est à l'aune de 43 pouces 10 lignes de France, comme 1,000 à 1,044.

L'*yard* de 3 pieds, à l'aune de France, comme 1,000 à 1,300.

La perche de 16½ pieds, à la perche de France de 22 pieds, comme 1,000 à 1,421.

Le pied, le pouce, le *fathom* carrés, au pied, pouce et toise de France carrés, comme 45 à 51.

L'acre de 43,560 pieds anglois, à l'arpent de France d'ordonnance ou de 48,400 pieds, comme 1,000 à 1,262.

Le mille anglois carré, à la lieue carrée de France de 25 au degré, comme 1,000 à 7,634.

Le pied, le pouce, le *fathom* cubes, au pied, au pouce, à la toise françoise cubes, comme 100 à 121.

Le *bushel* de 2,178 pouces cubes, contenant 55 liv. pes. de blé, au boisseau de France de 640 pouces cubes, contenant 20 liv. pes. de blé, comme 1,000 à 356.

Le *quarter* de 8 *bushels*, au septier de 12 boisseaux, comme 1,000 à 534.

La *pint* de $28\frac{7}{8}$ pouces cubes, à la pinte de Paris de 48 pouces, comme 1,000 à 2,012.

Le *hogshead* de 504 *pints*, au muids de Paris de 288 pintes, comme 1,000 à 1,159.

Le *tun* de 4 *hogsheads*, à la tonne de Bordeaux de 4 bariques ou 3 muids, comme 1,000 à 862.

La livre avoir-du-poids à la livre poids de marc, comme 10,000 à 10,874.

Le *tun* avoir-du-poids, au tonneau de 2,000 liv. pes. poids de marc, comme 1,000 à 1,327.

Page 177.

Il y a au moins dans ce moment à Londres et dans ses environs, dit M. Colquhonn, cinq mille cabarets où l'on vend annuellement : Cabarets.

	liv. st.	sh.	d.
Cent cinquante-huit millions quatre cent mille cinq cent quatre-vingt pots de diverses espèces de bierre, valant	2,311,466	15	10
Eaux-de-vie et liqueurs spiritueuses	975,000		
	3,286,466	15	10

	liv. st.	sh.	d.
De l'autre part.......	3,286,466	15	10
Pipes, tabac, etc........	113,533	4	2
TOTAL..............	3,400,000		

Ces cabarets sont le réceptacle de ce qu'il y a de plus corrompu dans la société, la ruine des ouvriers, et la source d'une foule de désordres. Il est, dit ce magistrat, des porteurs de charbon qui boivent de douze à seize pots de *porter* dans leur journée.

Page 193.

Débauche. Voici l'évaluation que fait M. Colquhonn du nombre des filles publiques à Londres :

Personnes qui ont reçu une bonne éducation........................	2,000
Idem au-dessus de la classe des servantes..............................	3,000
Idem qui ont servi ou été séduites de bonne heure, et qui vivent entièrement de prostitution, y compris les bords de la Tamise..........................	20,000
	25,000

Ci-contre 25,000

Personnes de différentes classes de la société, qui vivent en partie de prostitution, y compris la multitude de femmes de bas étage, vivantes sans être mariées, avec des ouvriers ou d'autres personnes.......................... 25,000

TOTAL..................... 50,000

« La licence que se donnent dans les lieux « publics les personnes qui se livrent à la dé- « bauche, n'étoit pas connue il y a quelques « années, dit cet auteur, et on y affectoit au « moins de la décence. »

Note CC (bis), page 213.

Les papiers publics donnent (1799) l'état suivant de ce que paient pour la taxe du dixième du revenu, les fortunes les plus considérables en biens-fonds dans les trois royaumes et dans les colonies: Richesses.

	liv. st.
M. Beckford....................	11,000
Le duc de Northumberland........	8,000
Le lord Lonsdale................	7,500

	liv. st.
Le marquis de Donnegald	6,000
Le due de Bedford	5,000
Le duc de Malbourough	5,000
Le duc de Buccleud	5,000
Le duc de Devonshire	4,500
Le duc de Norfolk	4,000
Le marquis de Buckingham	3,500
Le lord Fitz-William	3,500
Le duc de Portland	3,000
Le marquis d'Abercorn	2,800
Le marquis de Bath	2,500
Le lord Derby	2,300
Sir William Pulteney	2,300
Le marquis de Lansdown	2,300
Le lord Egremont	2,300
Le lord Petre	2,200
Le duc de Richmond	2,000
Sir James Tilney	2,000

Page 215.

Bienfaisance.

L'état suivant, tiré de l'ouvrage de M. Colquhonn, peut donner une idée des sentimens charitables des Anglois.

Evaluation sommaire des charités qui se font à Londres, et de la dépense des divers établissemens formés pour les pauvres dans cette capitale et dont la majeure partie est soutenue par des contributions volontaires.

	liv. st.
Maisons de charité..............	30,000
Hôpitaux pour des malades et des infirmes..........................	50,000
Institutions pour divers objets de charité..........................	205,000
Charités privées.................	150,000
Ecoles de charité...............	10,000
Taxe des pauvres...............	255,000
	700,000
Etablissemens anciennement fondés	150,000
TOTAL...................	850,000

Note DD, page 220.

Les vols de pots d'étain dans lesquels on porte la bierre, se sont multipliés, à Londres, au point d'occuper le parlement en 1796. Il y fut dit que le nombre des personnes poursuivies cri- Vols de pots d'étain.

minellement pour ces sortes de vols, en 1793, 1794 et 1795, montoit à deux cent cinquante, et que dix-neuf sur vingt avoient été condamnées.

Note EE, page 221.

Rendez-vous des voleurs.

Dans les débats qui eurent lieu aux Communes en 1796, sur la police de Londres, M. Dundas dit avoir interrogé, le matin même, un des principaux agens de la police (*thief catcher*), lequel lui avoit assuré avoir été peu de jours auparavant dans un lieu de rendez-vous de gens suspects, où il avoit trouvé cinquante voleurs bien connus, qu'il voyoit tous les jours, et souvent déguisés en ecclésiastiques (*clergimen*), à la porte des lieux publics pour voler. M. Mainwaring ajouta, que peu de tems auparavant, une personne dont on vouloit voler la montre ayant arrêté le voleur et été à l'instant même, grièvement blessé par ses camarades qui parvinrent ainsi à le lui enlever, on lui proposa à la police, d'en suivre des agens dans un lieu où pourroit se trouver le coupable, et où il trouva en effet un grand nombre de personnes connues pour voleurs, jouant à différens jeux, et qui les reçurent très-honnêtement. L'un d'eux demanda à l'officier de police, ce qu'ils cherchoient, et celui-ci le lui ayant

dit, un autre répondit que ce n'étoit le fait d'aucun d'entr'eux, qu'il pouvoit avoir été commis par quelqu'un qu'ils nommèrent et qu'on pourroit trouver à un endroit qu'ils désignèrent, et où se rassembloit journellement la bande dont il étoit. « Je savois bien, ajouta-t-il, « que ce n'étoit pas moi que vous cherchiez ; « j'ai pris un nouveau genre et je suis sûr main- « tenant de n'avoir rien à craindre. »

Le comte de Strathmore a tué le soir près de Londres, en janvier 1797, un voleur de grand chemin qui l'attaquoit, et qui venoit d'être acquitté peu de jours avant, d'une accusation d'un pareil délit.

Le nombre de crimes de toute espèce paroît s'être prodigieusement accru. M. Colquhonn, magistrat attaché depuis long-tems à la police de Londres, et particulièrement instruit de tout ce qui y a rapport, portoit le 1er. janvier de cette année (1800) la valeur des objets volés ou filoutés annuellement dans cette ville, à 700,000 liv. st., non-compris les vols faits sur la Tamise qu'avant l'établissement d'une police maritime, en 1798, on évaluoit à 500,000 liv. st., et les vols faits dans les arsenaux, les magasins et les vaisseaux de la marine militaire (1). Il regarde comme la source de tous

(1) Cet auteur, après avoir dit dans la préface de la sixième

les crimes, les recéleurs d'effets volés dont le nombre à Londres n'excédoit pas trois cents il y a vingt ans, et est aujourd'hui de trois mille, et autant dans le reste du royaume: ces recéleurs tiennent boutique ouverte, achètent au plus vil prix, depuis un clou jusqu'aux objets les plus précieux, sans jamais prendre la moindre information, et souvent font leurs arrangemens avec les voleurs, le soir même où le vol doit se faire, afin de pouvoir cacher ou déguiser sur-le-champ les objets volés: d'environ trente mille chevaux qu'on dit être écorchés annuellement dans les sept maisons légalement autorisées à faire ce métier, huit à neuf mille y sont conduits vivans, et passent pour être principalement des chevaux volés. Plus de la moitié des cochers de fiacres sont réputés aider les voleurs; et dans les vols avec effraction, ils ont souvent les domestiques de la maison même, ou des domestiques renvoyés, pour complices.

Les voleurs, dit M. Colquhonn, peuvent être divisés en deux classes, la première contient des gens qui ont reçu quelqu'éducation, mais

édition de son traité sur la police de Londres, qu'ayant mûrement réfléchi sur ses évaluations, il n'avoit trouvé aucune raison pour les changer, avertit dans le cours de son ouvrage, que ces sortes de calculs ne peuvent jamais être d'une exactitude rigoureuse.

qui n'ayant été élevés pour aucune profession, après avoir dissipé leur fortune par le jeu et la débauche, ont recours aux grands chemins pour vivre; et des artisans qui s'étant également ruinés par les mêmes excès, ont aussi recours aux mêmes moyens. Mais le nombre des voleurs de cette classe est extrêmement borné en comparaison de ceux de la seconde, composée de domestiques, de palefreniers, de postillons qui ont fait une étude de la profession de voleur (1); — de personnes qui emprisonnées pour dettes, pour des querelles ou offenses légères, ont contracté dans leur prison, l'habitude de la paresse et du crime; — d'artisans ou manœuvres lesquels ayant perdu la confiance de ceux qui les employoient, ont pour soutenir leur existence, recours au vol, et dont les voleurs de profession s'associent les plus sûrs et les plus hardis; — de criminels jugés et acquittés dont un nombre considérable est annuellement rendu à la société; — de criminels sortis de prisons et des galères après y avoir subi leur jugement. Les voleurs de cette seconde classe commettent leurs délits systématiquement et de manière à en rendre la découverte

(1) Ces derniers deviennent particulièrement voleurs de grands chemins.

très-difficile, et ont une connoissance complète des parties foibles des loix criminelles, qui les met à même d'éluder les châtimens en se faisant acquitter lorsqu'ils sont découverts et poursuivis juridiquement.

On peut juger par l'évaluation suivante à quel point est portée la passion du jeu, cause de la plupart des crimes, et celle d'assurer qui n'est aussi qu'un jeu.

	Personnes qui sont supposées les fréquenter.	Somm. empl. au jeu, chaque nuit.	Sommes gagnées ou perdues par an.
			liv. st.
Sept maisons de souscriptions de jeu ouvertes un tiers de l'année ou cent nuits	1,000	2,000	1,400,000
Quinze maisons d'une classe supérieure *idem* cent nuits	3,000	2,000	3,000,000
Quinze maisons d'une classe inférieure *idem* cent nuits	3,000	1,000	2,225,000
Six maisons de jeu tenues par des femmes (*ladies*) *idem* cinquante nuits..	1,000	2,000	600,000
			7,225,000
Assurances frauduleuses de loteries qu'on dit occuper à Londres deux mille agens, commis, etc., et sept mille cinq cents *morocco men* qui courent les cabarets et les maisons pour prendre les nombreuses souscriptions des domestiques.			
Trois cent cinquante bureaux, à 100 liv. st. par jour, pendant trente-trois jours, pour la loterie d'Irlande.............. 1,155,000			
Quatre cents bureaux, à 150 liv. st. par jour, pendant trente-trois jours, pour la loterie d'Angleterre....... 1,980,000			3,135,000
TOTAL.........................			10,360,000

La police et la législation criminelle actuelle ne paroissent pas suffisantes pour prévenir ou punir l'innombrable quantité de crimes que ces désordres font commettre : des gardes de nuit âgés, foibles et mourans de faim, nommés par différens quartiers, payés par eux et n'ayant aucun ensemble : des récompenses pour arrêter et convaincre les grands criminels, et qui font négliger ceux qui commettent de moindres offenses jusqu'à ce que leur arrestation vaille les 40 liv. st. et l'exemption des charges paroissiales, accordés pour la conviction des plus grands crimes (1) ; récompenses qui d'ailleurs tendent à faire jeter des doutes, par le jury, sur le témoignage de la partie qui poursuit un coupable : les individus, faute d'accusateur public, poursuivant presque toujours eux-mêmes les criminels, soit comme parties intéressées, soit dans l'espoir d'une récompense ; se trouvant ainsi exposés aux séductions, aux menaces, aux outrages de leurs complices ; négligeant souvent de produire les témoins nécessaires, de faire usage d'un conseil, et laissant ainsi échap-

(1) On vend cette exemption des charges paroissiales dans la paroisse où s'est commis le délit, de 15 à 18 liv. st., et quelquefois de 25 à 30 liv. st. selon la paroisse.

per un grand nombre de coupables; des offenses peu graves punies de peines capitales que les jurés répugnent à y appliquer, préférant renvoyer le coupable absous, à le faire périr; un genre de supplice peu effrayant lorsqu'il faudroit, au contraire, par un appareil terrible, exciter une forte émotion, porter une sorte de terreur salutaire dans l'ame de spectateurs que le dégoût de la vie n'engage que trop souvent à se détruire par les mêmes moyens qu'on emploie pour la punition des coupables: ce sont là de trop foibles barrières contre le débordement de crimes qui assiègent la société en Angleterre.

Voici l'état de ce qu'a couté la police du royaume en 1797:

	liv. st.	sh.	d.
Les sept bureaux de police de Londres, année commune prise sur cinq ans et demie.........	18,281	18	6
L'ancien bureau de police y compris les soixante-huit hommes de patrouille............	7,901	7	7
TOTAL pour Londres.....	26,183	6	1

	liv. st.	sh.	d.	liv. st.	sh.	d.
De l'autre part				26,183	6	1
Aux shérifs pour la conviction des criminels................				9,650		
Entretien de cinq cent un forçats sur la Tamise, et neuf cent quarante-huit à Portsmouth, en tout quatorze cent quarante-neuf; non-compris quatre cent quinze criminels condamnés à la déportation et détenus dans diverses prisons...32,080	32,080					
Dépenses des forçats employés par les bureaux de l'artillerie et de la marine, éval. de 10 à 20l.st. par homme	1,498	14				
Evaluat. de l'entretien et des frais de transport et d'établiss. de 5,858 personnes, y compris 93 enfans, envoyées dep. 1787, à Botany-Bay...	86,457	12	11	120,036	6	11
				155,869	13	

	liv. st.	sh. d.
Ci-contre	155,869	13
Dépenses faites par les shérifs .... liv. st. 10,000 / Dépenses à la charge des comtés ou de quelq. jurisdictions particulièr. 50,000	60,000	
TOTAL pour l'Angleterre.	215,869	13

Note FF, page 258.

Un bill passé en 1798, oblige deux des propriétaires, l'éditeur et l'imprimeur d'un papier public quelconque, de donner sous serment leur nom, celui du lieu de leur résidence et celui de leur imprimerie; et déclare légale une signification qui leur est faite à un de ces lieux, quoique non-signifiée à leurs personnes. Le but de ce bill est de les empêcher de se soustraire à la responsabilité, en se cachant. Ce même bill déclare libelle, tout passage de leurs feuilles tendant à faire mépriser le roi et le gouvernement, quoique extrait des gazettes françoises. Papiers publics.

Note GG, page 273.

« Nous avons formé une alliance avec la Alliance

« Prusse, nous devons donc veiller à ce qu'il « n'arrive rien à son détriment, et empêcher « l'agrandissement d'une puissance rivale et voi- « sine de ce royaume, » disoit M. Pitt, aux Communes, en 1791, lors de l'armement que fit l'Angleterre pour conserver Oczakow à la Porte; armement que la Russie méprisa, qui donna lieu à une négociation rétrograde, honteuse et dans laquelle on ne réussit pas, et qui fut violemment attaqué l'année suivante au parlement.

Note HH, page 273.

Commerce. Qui pouvoit croire alors qu'une guerre d'une nature particulière, devoit dans peu, faire tomber le commerce du globe entier dans les mains de l'Angleterre?

Note II, page 274.

Défrichemens « S'il ne m'étoit pas aussi pénible, » dit sir Frédéric Morton Eden, en parlant du défrichement des Communes, « de m'arrêter long-tems « sur les erreurs et les malheurs de ma patrie, « je ferois un tableau bien plus triste encore des « effets de cette déplorable politique, qui chasse « annuellement jusque dans les pays les plus « éloignés, des milliers de nos plus utiles habi-

« tans, parce qu'ils ne trouvent chez nous, ni « emploi, ni nourriture; tandis que nous avons « tant de moyens faciles d'occuper et de nourrir « des millions d'hommes au-delà de notre popu- « lation actuelle. C'est ainsi que nous avons don- « né à nos colonies rebelles le moyen de se sépa- « rer de nous; car, c'est un fait digne de remar- « que, qu'il paroît que la majorité de ceux qui « combattoient nos troupes dans la malheureuse « guerre d'Amérique, n'étoient pas natifs de ces « contrées, mais d'Angleterre; et c'est ainsi « que nous contribuons annuellement encore, « et par de nombreuses émigrations, au défri- « chement de leurs déserts. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

SUPPLÉMENT.

Page 120.

UNE nouvelle compagnie de commerce vient d'obtenir une chartre du parlement sous le nom de *London united corporation*, pour moudre du blé et faire du pain de ménage (*standart wheaten bread*). Son capital est de 120,000 liv. st., divisé en actions de 25 liv. st.; aucun actionnaire n'en peut avoir plus de quarante, et l'intérêt en est limité à 10 pour 100. Elle est autorisée à emprunter jusqu'à 30,000 l. st. et à contracter des engagemens pour une somme pareille, et elle est tenue de présenter annuellement ses comptes au parlement. Les meûniers, craignant sa concurrence, avoient excité fortement l'opposition contre elle, parce qu'incorporée par une chartre du parlement, elle est *joint stock company*, et n'est responsable que du montant Compagnie pour moudre du blé.

de son capital, ce qui ne seroit pas si elle n'étoit incorporée que par une chartre royale, et parce que ce privilège qui tient du monopole, nuit à la liberté du commerce, si essentielle dans tout ce qui concerne les subsistances; mais le ministère, envisageant cet établissement comme un moyen de faire baisser le prix des farines, et d'habituer le peuple à manger du pain de ménage, l'a appuyé victorieusement.

Page 199.

« Depuis le règne de Henri VIII jusqu'au « règne actuel, » dit l'évêque de Durham à la chambre des Pairs, lors de la dernière discussion sur le divorce, « le parlement ne passa que « trente à quarante bills de divorce, et sous le « règne actuel; il en a passé quatre-vingt-dix- « huit. » Le lord Eldon, chef-justicier des plaids communs, ajouta que neuf causes d'adultère sur dix étoient l'effet de la plus infame collusion; que la plupart étoient convenues d'avance entre les parties, et que jamais les dommages n'étoient ni réclamés, ni payés. Quant aux basses classes du peuple, « leurs divorces « se font, » dit le lord Mulgrave, « d'une ma- « nière très-expéditive; ceux qui acquièrent des « preuves d'adultère contre la compagne de leur

« couche, s'ils n'ont recours, à l'instant, à une « vengeance sanguinaire, lui jettent une corde « au cou, la conduisent tranquillement à Smith-« field, et l'y vendent un sheling, content de « s'être aussi facilement défait d'un mauvais « marché (1). »

Page 215.

Nous venons d'avoir des preuves mémorables et récentes de l'humanité des Anglois, de leur compassion pour le malheur, et de leur respect pour la loi devant laquelle se calment toutes leurs passions, dans la procédure d'Hathfield, cet insensé qui, en mai dernier, tira un coup de pistolet sur le roi, au théâtre de Drury-lane; « procédure qui, » dit son défenseur lui-même, l'avocat Erskine, membre célèbre de l'opposition, « a été le plus magnifique éloge « de la jurisprudence angloise, et pendant la-« quelle l'homme qui avoit tiré sur un roi jus-« tement chéri comme le père de son peuple, « n'avoit pas même éprouvé l'apparence d'une Humanité.

(1) *When they had proofs of adultery against the partners of their beds; if they did not on the instant resort to sanguinary revenge, they threw a halter round their wife's neck, led her calmly to Smithfield, and sold her for a shilling, rejoiced at having so easily got rid of a bad bargain.*

« violence ni d'une sévérité ; » et dans une discussion qui a eu lieu, vers le même tems, au parlement, au sujet de couvens établis en Angleterre par des réfugiés françois et belges, dans laquelle les orateurs des différens partis, MM. Sheridan, Hobhouse, Windham, le lord Grenville, l'évêque de Rochester, ont déployé tout ce qu'il est possible de sentimens charitables et de bienveillance pour des infortunés chassés de leur patrie, louant sans cesse leur conduite sage et prudente ; les présentant continuellement comme dignes de la bienfaisance nationale qu'ils éprouvoient ; éloignant soigneusement tout ce qui auroit pu tendre à leur faire supposer des torts et leur inspirer les moindres alarmes ; justifiant leur esprit de prosélytisme, comme naturel aux ministres de toutes les religions ; faisant le tableau touchant du malheur qu'éprouveroient d'innocentes religieuses qu'on forceroit de se disperser, de quitter leur paisible et solitaire asyle : discussion dans laquelle l'humanité du chancelier le porta à interrompre l'évêque de Rochester, qui, assurant que deux seules religieuses avoient pris le voile en Angleterre, alloit nommer les couvens qui les avoient reçues, pour engager ce prélat à considérer si, cette action étant contraire aux loix et punissable d'une manière exemplaire, il

étoit convenable d'attirer l'attention du public sur les lieux et les personnes, ce qui lui mérita ses remerciemens.

Page 283.

Bâtimens enrégistrés.

BATIMENS

Enrégistrés dans les ports dépendans de la Grande-Bretagne.

	BATIM.	TONNAGE.	HOMMES d'équipage
En 1790	15,015	1,460,823	112,556
En 1791	15,647	1,511,401	117,113
En 1792	16,079	1,540,145	113,286
Année commune	15,580	1,500,789	115,985
En 1796	16,728	1,674,451	116,467
En 1797	16,903	1,614,996	124,394
En 1798	17,295	1,666,481	129,546
Année commune	16,975	1,618,642	123,469
Accroissement, environ.	un 11me.	un 13me.	un 15me.

Le nombre de bâtimens étrangers employés dans le commerce britannique, s'est fort accru.

Pages 290 et 291.

IMPORTATIONS.

1799 .... 27,857,889 liv. st.

EXPORTATIONS.

Marchandises angloises... 24,084,088
Marchandises étrangères.. 11,906,608

Page 299.

Commerce.

M. Rose, craignant que la disparition de la balance du commerce ne fasse une grande impression, s'empresse d'observer que, dans les importations, sont comprises les productions des possessions angloises en Amérique et dans l'Inde, et le produit des pêcheries, et de porter, d'après ces observations, la balance favorable à l'Angleterre à 14,000,000 liv. st. Mais ces observations ne sont pas nouvelles, ne changent en rien les rapports des états de commerce dressés d'après les méthodes anciennes qui considéroient ces denrées comme étrangères, et n'empêchent pas qu'envisagée de cette manière, la balance avan-

tageuse n'aie presque disparu. D'ailleurs, comment, dans ces 14,000,000 liv. st., distinguer, d'une manière satisfaisante, les denrées coloniales ou de l'Inde productions des possessions angloises, d'avec celles qui y ont été portées des colonies ou des états voisins, soit par le commerce légal, soit par le commerce interlope.

Il paroît positif, d'après les nouvelles évaluations, qu'en regardant, comme on l'a toujours fait, les denrées des possessions au-delà des mers, comme étrangères, la balance favorable du commerce s'est presqu'entièrement évanouie. Le reste est incertain, quoiqu'il soit indubitable que ce commerce ne soit très-grand, que la prospérité des colonies angloises n'accroisse la prospérité de l'Angleterre, et que les améliorations considérables qui y ont été faites, depuis la discussion sur la traite des Nègres, n'en aient de beaucoup accru les produits, sur-tout en café. Or, il est bon d'observer que ce dernier objet, fixé dans le tarif de 1697, lorsque ce n'étoit encore qu'un objet de luxe, à 7 liv. st. le quintal importé, et 14 liv. st. 10 sh. le quintal exporté, et évalué par conséquent, à ce prix, dans les états des douanes, s'y trouve réduit aujourd'hui, d'après sa valeur réelle, à 5 liv. st. dans les importations, et 5 liv. st. 10 sh. dans les exportations. La différence est grande, et

c'est à cette différence et à la grande quantité de cette denrée, qui depuis quelques années, se trouve dans les exportations de marchandises étrangères, qu'il faut attribuer la grande diminution dans l'accroissement de la valeur réelle de ces exportations au-dessus de leur valeur officielle :

Année commune de 1789 à 1792.

	liv. st.
La valeur officielle des exportations fut à......................	5,812,600
Et la valeur réelle à...........	7,770,000

Différence 33 liv. st. 8 sh. pour 100 liv. st.

Année commune de 1795 à 1798.

La valeur officielle des exportations fut à......................	12,000,064
Et la valeur réelle à...........	12,393,000

Différence réduite à 3 liv. st. 4 sh. pour 100 liv. st.

On voit, par cette observation, par la différence entre la valeur réelle et officielle des prix, par l'extrême différence des balances du commerce de 1798, d'après les évaluations of-

ficielles ou réelles, différences de 8,000,000 liv. st. à 1,000,000 (1); combien étoient incertaines, erronées, les données qu'offroient les états de douane, et combien elles sont heureusement inutiles; car le commerce de l'Angleterre n'en a pas moins prospéré, malgré les erreurs de ces états, et n'en prospérera pas davantage, aujourd'hui parce que les denrées y sont appréciées plus exactement.

Quant aux 94,963,286 liv. st., valeur réelle du commerce de la Grande-Bretagne en 1798, il faut observer qu'en admettant l'accroissement d'un tiers des prix de toutes les denrées, comme on l'a déja fait, ils ne repré-

(1) *Valeur officielle du commerce en* 1798.

Exportations	33,655,396 liv. st.
Importations	25,654,000
Balance favorable.	8,001,396

Voyez page 290.

Valeur réelle.

Balance favorable	1,036,826

Voyez page 299.

Différence	7,964.570

sentent plus qu'une quantité de denrées égale à celle qui eût été payé, il y a dix ans, par les deux tiers de cette somme, laquelle doit par conséquent être réduite d'un tiers, si l'on veut avoir une idée exacte de la quantité relative des denrées à ces deux époques : et ne porter qu'au tiers l'augmentation des prix des denrées dans lesquelles se fait le commerce de la Grande-Bretagne, doit certes paroître bien modéré, quand on considère que les lainages qui font une partie si considérable des exportations, sont, de l'aveu des fabricans, plus que doublés de valeur (1).

Page 327.

Situation de la compagnie des Indes.

Situation générale de la compagnie des Indes en 1799, d'après le budjet du 26 mars dernier (1800).

EUROPE ET EN MER.

	liv. st.	liv. st.
Passif au 1er. mars 1799	7,103,762	
Diminution depuis l'année précédente		180,932
		180,932

(1) Voyez tome III, supplément, page 6.

	liv. st.	liv. st.
Ci-contre....................		180,932
Actif au 1er. mars	17,119,628	
Accroissement................		3,908,258
Amélioration en Europe		4,089,190

INDE.

Passif.......	11,032,645	
Accroissement dep. l'année précédente...........	1,738,106	
Actif........	9,922,903	
Diminution	608,248	
Détérioration dans l'Inde		2,346,348
Reste d'amélioration.........		1,742,842
Passif à la Chine......	354,662	634,315
Erreur dans le chargement de deux bâtimens portés à la fois dans l'actif de l'Inde et d'Europe.......	279,653	
Reste d'amélioration		1,108,527

Amélioration qui vient de l'accroissement

de son actif auquel on donne à peu près la valeur qu'on veut, tandis que l'accroissement de son passif, qui est positif et plutôt diminué qu'enflé dans les comptes, est de 1,557,174 liv. st.

Page 330.

Ventes de la compagnie des Indes.

Les ventes de la compagnie ont, au contraire, été à 10,315,256 liv. st., celles des denrées à elle appartenantes à 8,337,066 liv. st., dont elle avoit touché dans le courant de l'année 7,764,404 liv. st., et le bénéfice sur le commerce particulier, à 137,394 liv. st.

Page 333.

Dette de la compagnie.

Les dettes de la compagnie se sont depuis accrues de 1,557,174 liv. st.

Page 334.

Envois dans l'Inde.

« La compagnie, dit M. Dundas, a exporté « en Asie, en 1799, pour 600,000 liv. st. de dra- « peries, sur lesquelles elle a perdu environ « 12,000 liv. st. »

Page 335.

« Il est entré en Angleterre, en 1799, dit « M. Dundas, vingt-cinq millions de livres « pesant de thé, et le bénéfice que cet article « procure à la compagnie, et qui, en 1785, lors « du *commutation act*, n'étoit que de 324,000 « liv. st., a monté cette année à 1,410,117 liv. « st. ; nouvelle preuve de l'étendue du commer« ce de la Chine, et des avantages qu'elle en re« tire. » Thé.

Page 351.

Lors de la suspension de paiemens de la banque, M. Allardice, membre du parlement, publia l'état suivant des revenus qu'elle avoit : Banque.

	liv. st.
Intérêt de son capital..........	350,604
Idem d'avances faites au gouvernement.........................	523,250
Régie de la dette...............	180,000
Annuités à 5 pour 100, de deux emprunts.........................	96,250
Intérêt dû par la compagnie des Indes.........................	35,000
	1,185,104

	liv. st.
De l'autre part	1,185,104
Bénéfice sur l'escompte en prenant, pour terme moyen, 500,000 liv. st. à 5 pour 100	250,000
TOTAL	1,435,104
Dividende aux actionnaires, à 7 pour 100 . . . . 814,968 liv. st.; Frais d'administration . 100,000	914,968
Excédant annuel, environ	500,000

Ce compte paroît exagéré. Dans le tableau des opérations de la banque (1) le terme moyen de l'escompte n'est que de 3,000,000 liv. st.; et dans la discussion du 21 mars dernier (1800), au sujet du renouvellement de sa chartre, M. Pitt n'évalua ses bénéfices sur les opérations du gouvernement, qu'à environ 400,000 liv. st.

Au mois d'avril dernier, le change avec Hambourg étant devenu désavantageux à l'Angleterre, par rapport à l'énorme quantité de rains

(1) Voyez page 340.

qu'elle tiroit de l'étranger, M. Pitt fit passer un bill pour autoriser la banque d'exporter 3,000,000 liv. st. en espèces, pour les subsides que le gouvernement avoit à payer, et assura au parlement, ainsi que les directeurs de la banque, qu'elle avoit de quoi faire ces remises au-dehors et de quoi reprendre ses paiemens; mais que des raisons d'état, étrangères à sa situation, exigeoient qu'elle continuât de les suspendre: elle n'étoit alors en avance vis-à-vis le gouvernement, que de 8,000,000 liv. st.; et l'on observoit qu'à une époque aussi reculée que celle de l'administration de sir Robert Walpole, ses avances avoient monté jusqu'à 12,000,000 l. st.

Sa chartre vient d'être renouvellée pour vingt-un an au-delà des douze que l'ancienne avoit encore à durer, moyennant 3,000,000 liv. st. qu'elle a avancé au gouvernement, sur des billets de l'échiquier payables dans six ans et ne portant point d'intérêt; mais ayant l'obtion d'en demander le paiement avant ce terme, en prévenant six mois d'avance la trésorerie, si le prix des 3 pour 100 consolidés monte à 80 liv. st., et dans ce cas payant elle-même l'intérêt de ces billets, à 5 pour 100, pour ce qui resteroit encore de ces six ans.

L'opposition ayant fortement déclamé à la chambre des Communes, à la fin de novembre

dernier, contre l'accroissement du papier en circulation, M. Thornton, gouverneur de la banque, assura que ses billets en circulation, en 1797 et 1798, n'avoient pas excédé ceux d'une année commune prise sur les années 1790, 1791, 1792, et que ceux mis en circulation en 1800, n'avoient jamais excédé ceux des périodes antérieures de plus d'un cinquième, tandis que la portion de la dette nationale payable à la banque, avoit plus que doublé : les billets de 1 et 2 liv. st. n'existant pas à cette première époque, n'entroient pas, dit ce membre, dans ce calcul comparatif, mais leur proportion à la quantité des autres billets, étoit infiniment petite.

Page 353.

Numéraire. M. Rose porte à 44,000,000 liv. st. le numéraire circulant dans la Grande-Bretagne, et donne l'état suivant des monnoiès d'or frappées depuis 1773, et qu'il croit restées dans la circulation :

	liv. st.
Monnoies d'or au-dessous du poids, achetées et refondues par la banque de 1773 à 1777..................	15,246,279
	15,246,279

liv. st.

Ci-contre................15,246,279

Lingots envoyés par la banque à la monnoie en 1772................	liv. st. 950,245	5,200,723
Idem de 1773 à 1777.	2,898,491	
Monnoies d'or au-dessous du poids, parvenues à la banque de 1775 à 1777 et refondues par elle	1,351,987	

Nouvelles monnoies d'or, en 1777.........................20,447,002

Monnoies anciennes, restantes alors en circulation............. 5,000,000

TOTAL des monn. d'or en circul. 25,447,002

Monnoies d'or frappées de 1778 à 1798.........33,831,236 liv. st.

A déduire pour les guinées au-dessous du poids et refondues qui se trouvent dans cette somme..15,328,196

Il reste......................18,503,040

Ce qui porte les monnoies d'or aujourd'hui en circulation, à.......43,950,042

Ce compte donne 5,000,000 liv. st. de plus en circulation, après la refonte de 1777, que ne le croyoient le docteur Smith et Chalmers, et une augmentation de près des trois quarts, depuis cette époque, à la somme alors circulante, augmentation devenue indispensable par l'accroissement des richesses, de la consommation, et du prix des denrées, lequel, multipliant l'immense quantité de papier avec lequel se font les échanges, et qui s'accroît en raison de l'augmentation du nombre et du prix des objets à échanger, nécessite une augmentation proportionnée dans le numéraire qui sert d'aliment à ce papier.

Monnoies d'or frappées depuis la Saint-Michel 1796.

	liv. st.	sh.
1796	162,603	
1797	2,000,297	5
1798	2,967,594	15
1799	449,961	15
1800 jusqu'au 29 novembre	189,237	2
TOTAL	5,769,693	17

Il sort peu de monnoies d'or d'Angleterre, et M. Rose en donne pour preuve, qu'il ne s'en trouva que pour 70,000 liv. st., dans environ 8,000,000 liv. st. en monnoie ou en lingots, qui entrèrent en Angleterre en 1797 et 1798, quoiqu'il eût été plus profitable d'y envoyer des guinées que des lingots.

Page 372.

Accroissement du commerce et causes de la prospérité de l'Angleterre.

Quoique la guerre ait fait tomber le commerce du monde entier dans les mains des Anglois, les états comparatifs de leur commerce, à diverses époques, présentés par M. Pitt à la chambre des Communes, en juin 1799 (1), ne prouvent pas moins, que ce n'est point à la guerre que l'Angleterre doit le prodigieux commerce qu'elle fait dans ce moment; que la guerre, en ruinant les nations avec lesquelles elle fait ce commerce, en a, au contraire, ralenti l'accroissement progressif, et particulièrement celui de l'exportation des produits de ses manufactures, la branche la plus précieuse de son industrie; et que l'exportation des denrées étran-

(1) Voyez page 294 et suiv.

gères, qui ne font que passer en Angleterre, et y laissent comparativement bien peu de bénéfices, a seule excédé cet accroissement (1).

Mais ce n'est point sur ce commerce extérieur, quelqu'avantageux qu'il puisse être, qu'est fondé la prospérité de l'Angleterre; elle repose sur une base plus solide, les immenses

	Importation.	Exportation de marchandises britanniques.	Exportation de denrées étrangères.
(1) Différence de l'année commune prise sur six ans antériers à 1793 d'avec celle prise sur les six ans antérieurs à 1784........	liv. st. 6,994,561	liv. st. 6,154,389	liv. st. 1,204,084
Idem sur les six ans antérieurs à 1799 d'avec celle prise sur les six ans antérieurs à 1793...........	3,660,906	2,383,274	5,322,986

Il est bon d'observer que ces sommes ne représentent que la valeur officielle des marchandises et non la valeur réelle, et qu'elles ne peuvent donner qu'une idée de leur valeur comparative quant aux époques et non quant à la nature des denrées.

capitaux employés sur son sol (1), dans ses mines, dans ses manufactures, chemins, canaux, ports, défrichemens, machines de toute espèce, objets inappréciables qui préparent le travail, l'abrègent, le facilitent et le perfectionnent; elle tient à l'énorme consommation intérieure des produits de ses manufactures, dans lesquels l'augmentation du prix de la main d'œuvre est plus que compensée par la diminution du travail; elle vient sur-tout d'une constitution dont les Anglois sont justement orgueilleux, de l'excellent esprit public qui en est le fruit, et de leur position insulaire, à laquelle ils doivent la conservation des principes, si méconnus, d'une vraie liberté, et l'Europe, peut-être, le maintien de sa civilisation.

La paix, loin donc de rien changer à cette prospérité qu'on croit généralement fondée sur la guerre, et dont la guerre a plutôt ralenti la marche progressive, ne peut que l'accroître. En faisant sortir d'Angleterre, un grand nombre de personnes qui chercheront ailleurs le bas prix des denrées de première nécessité, et l'air des provinces méridionales que les Anglois ont

---

(1) Il paroît, d'après les nombreux bills d'enclosures passés depuis la guerre, que le haut prix des denrées a fait employer beaucoup de capitaux en amélioration du sol.

si souvent besoin de respirer, peut-être ne perdra-t-elle pas un plus grand nombre de ses habitans qu'il n'en existoit hors de chez elle avant la guerre, et ces habitans seront des propriétaires, des rentiers, qui ne la priveront d'aucun travail productif, car l'Anglois industrieux voyage quelquefois, mais ne se fixe pas chez l'étranger; ce seront des bouches inutiles, qui diminueront la consommation des comestibles devenus hors de proportion avec l'accroissement de la population et du luxe; ce seront enfin toujours des Anglois, qui, par goût, par habitude, continueront de consommer de préférence les produits des manufactures angloises, et en répandront encore plus l'habitude et le goût; et cette paix, nécessaire à l'Europe comme à l'Angleterre elle-même, ramenant insensiblement l'abondance, lui procurera plus de débouchés et consolidera sa puissance.

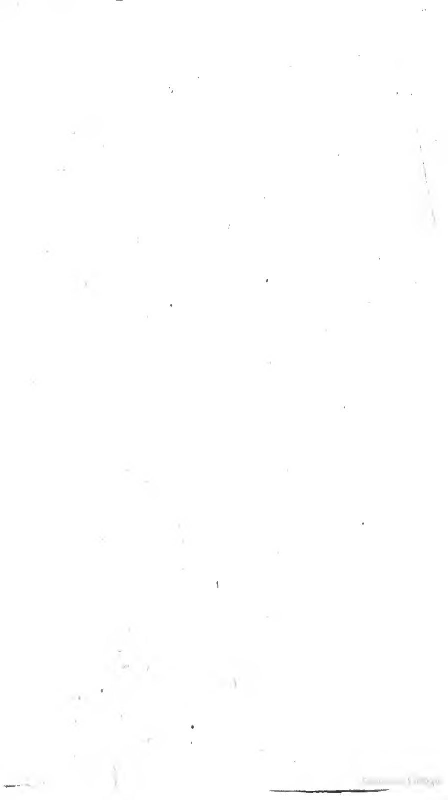


TABLE DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

DU COMMERCE.

DES AVANTAGES QU'ÉPROUVE LE COMMERCE EN ANGLETERRE.

DU NUMÉRAIRE.

DE LA POPULATION.

CARACTÈRE, MŒURS, USAGES.

DU THÉATRE, DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES BEAUX-ARTS.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

U.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA

DU QUATRIÈME VOLUME.

Page 6	*ligne* 16	Arcangel; *lisez*, Archangel.
9	15	freter de; *lisez*, freter des.
41	26	Whithaven; *lisez*, Whitehaven.
47	19	ruiné; *lisez*, ruinée.
52	11	dépensé; *lisez*, dépensée.
76	8	ont; *lisez*, avoient.
	9	sont; *lisez*, étoient.
106	19	autorisé; *lisez*, autorisée.
110	22 *et* 26	Souchoug; *lisez*, Souchong.
125	8	par million, *ajoutez*, de capital.
143	16	l'étendu; *lisez*, l'étendue.
156	1	Grande-Bretagne; *lisez*, Angleterre.
261	25	peindres; *lisez*, peintres.
267	26	diétitique; *lisez*, diététique.
269	1	l'ambition de tout; *lisez*, l'ambition tout.
277	13	peut; *lisez*, puisse.
	26	disposition; *lisez*, dispensation.
326	2	Europe en mer; *lisez*, Europe et en mer.
	4	1797; *lisez*, 1798.
355	23	ministre; *lisez*, ministère.

AVIS AU RELIEUR.

PLACEMENT DES SUPPLÉMENS.

PLACEM. DES CART. ET PLANCHES.

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

TOME TROISIÈME.

TOME QUATRIÈME.



